



V. Stevanovitch

La Biosophie

Essai

sur les fondements de la connaissance

COLLECTION BOUTEILLE A LA MER

V. Stevanovitch

LA BIOSOPHIE

ESSAI SUR LES FONDEMENTS

DE LA CONNAISSANCE

TABLE DES MATIÈRES

<i>AVERTISSEMENT</i>	7
<i>AVANT-PROPOS</i>	15
CHAPITRE 1: LE XY	21
CHAPITRE 2: VOYAGE EN ABSTRUSIE	33
La rationalité	
La pensée et l'être	41
L'idée	44
Le sujet et l'objet	47
Le cas Descartes	49
La pensée constatante et la rationalité	51
La causalité	
L'action et la causalité	63
La cause première	66
La loi de causalité	68
Nécessité et contingence	72
Le déterminisme	75
La pensée	79
La pensée et le verbe	80
Le moi	86
Pensée et conscience	91
Pensée et rationalité	94
La connaissance	99
Connaissance et a priori	99

L'objectivité	104
La vérité	111
Le système de perception et de cognition	115
La chose en soi	115
La construction de la réalité	120
La vie, le Plenum	131
La morale	139
L'homme social	141
Dieu	143
CHAPITRE 3: LA BIOSOPHIE	153
La Vie	159
L'entité Vie	159
La volonté de vivre	160
Le Bios	163
Déterminisme et finalité	163
La nature du Bios	166
Deux mots à Monod	173
La Biosophie	211
CHAPITRE 4: UN FAIT D'EXPERIENCE	239
Les mots	241
La main, instrument de la connaissance	243
L'homme d'action	249
L'espace de la vie	257
L'expérience mystique	267
Conscience et Plenum	267
<i>SILENCE</i>	275

AVERTISSEMENT

J'ai raison. C'est pour ça que j'écris. Évidemment. On n'écrit pas un livre pour avoir tort. Avoir raison signifie dire la vérité. Il y a cependant différents systèmes de pensée. Ce qui est vrai dans l'un peut être faux dans un autre.

Chaque système de pensée est fondé sur un ensemble d'indémontrables. Ce sont des axiomes, des postulats, des notions indéfinissables, des affirmations dont la preuve est impossible. On voit tout de suite que la vérité dépend d'un choix. Elle est un choix.

J'ai néanmoins raison, car ma vérité n'est pas enfermée dans un système de pensée. Je n'ai pas de système de pensée. Ma vérité se trouve dans une façon de vivre. Dans un mode de vie. Un mode d'être. C'est là que j'ai raison.

J'ai essayé de le dire dans ce livre. C'est un essai. Je n'ai pas réussi. Ce livre est donc un essai loupé. Je le constate et je le déplore à la fin du bouquin, mais j'aime autant le dire avant que vous n'en commenciez la lecture.

Les personnes qui ont lu le manuscrit ont, presque toutes, émis la même opinion: "Ça a l'air chouette, mais c'est discutable". Merci pour "chouette", mais ce n'est

pas discutable. C'est comme un récit de voyage. Ça peut être tout, sauf discutable. Si on veut quand même discuter, c'est que je n'ai pas réussi à me faire comprendre. C'est, bien entendu, ma faute.

Je ne suis pas seul à louper des essais. Voyez Tchernoville. On essaie, ça rate, on recommence. Moi, je ne recommencerai pas. Le livre est tel qu'il est. Si vous voulez le lire quand même, alors faites-le comme si vous lisiez un récit de voyage. Le récit qu'aurait fait un extra-terrestre de son voyage sur terre. Parmi vous. Ce qu'il dit n'est pas votre vérité, mais la sienne. Différente. Extra-terrestre.

"Pauvre con!" Je répétais mentalement ces deux mots, car je n'en trouvais pas d'autres pour qualifier monsieur le Commissaire dont j'ai oublié le nom. J'ai oublié son nom, mais pas ses gifles. Elles tombaient sur mon visage comme des gros biftecks mous et froids.

"Pauvre con!"

J'avais les mains derrière le dos, emprisonnées dans des menottes. Je recevais ma punition. D'un geste de défense instinctive, j'avais brisé les doigts d'un inspecteur qui avait voulu me gifler. C'était un accident. Pour lui un accident de travail. Estropié dans l'exercice de ses fonctions. Médaille. Pension.

"Pauvre con, je pourrais te tuer d'un coup de pied. Empoté comme tu es, tu n'aurais même pas le temps de réaliser ce qui t'arrive!"

Je souriais, autant que me permettaient mes lèvres tuméfiées. Il s'appliquait, s'essoufflait, rajustait ses lunettes sans savoir que c'était lui qui était à ma merci. Mais, longtemps avant, j'avais pris une décision pour toujours: jamais plus, quoiqu'il arrive. Maintenant, j'en prenais une autre, pour toute la vie: jamais plus je ne lèverai ma main pour frapper un homme.

J'avais déjà les cheveux gris lorsque j'ai eu l'occasion de tenir ma promesse. C'était à Paris. Je rentrais dans un bar quand un homme se précipita sur moi et m'asséna une gifle en plein visage en me traitant de salaud. Je fis un pas en arrière et mis mes mains derrière le dos, comme alors. "Vous faites erreur, je ne vous connais pas" lui criai-je. Il m'avait pris pour un jeune homme qui lui avait ravi sa bien-aimée. Mes cheveux blancs avaient vite fait de le persuader de son erreur. Nous avons fini par boire un coup ensemble pour oublier ça.

"Pauvre con!" Il avait terminé. Il aurait bien voulu en faire davantage. Comme ses collègues de la Gestapo qui laissaient libre cours à leur férocité, ou comme ceux de l'Ozna yougoslave qui, la guerre finie, se devaient de faire preuve de quelque retenue. Mais voilà, lui, il n'osait pas. Je croyais que ça allait recommencer. La prison. La cellule. Des mois de solitude dans le cachot. Les tortures interminables. L'anéantissement. Mais non, ce n'était qu'un malentendu. J'avais fait la bêtise de rapporter au commissariat un porte-monnaie que j'avais trouvé dans le jardin public. Comment aurais-je pu deviner qu'il avait appartenu à une femme assassinée? J'étais un sale étranger, donc un coupable sur mesure. Il suffisait de me faire avouer. Oui, on m'avait déjà fait avouer. Autrefois. Mais pas à coup de gifles.

"Pauvre con!" On m'a fait attendre debout face à un mur. Longtemps. ça use la résistance, l'angoisse et le temps qui n'en finit pas. Je connaissais la tactique. J'en avais déjà subi une autre version. Autrefois. J'ai attendu, combien de jours? combien de nuits? Dans un réduit spécialement aménagé, où on ne pouvait ni s'asseoir, ni se coucher. Debout avec de l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Dans l'obscurité la plus totale. Parfois une lucarne s'ouvrait, un puissant jet de lumière éclairait la surface de l'eau. Juste le temps de voir comment les rats se précipitaient sur le morceau de pain qu'on me jetait. Ils connaissaient le petit jeu mieux que moi. Ils étaient plus rapides. C'est eux qui gagnaient à tous les coups, pour la plus grande joie des geôliers. Puis il n'y a plus rien eu. Longtemps. Très longtemps.

"Vous me faites juste rire, monsieur le Commissaire. Je connais la musique".

La musique. Je repensais a cette époque. Je revoyais ma cellule avec nostalgie. C est là que ça s'est passé. C'est là que j ai eu mes premières lueurs de connaissance.

Le commissaire me parlait. On m 'enlevait les menottes. On me lavait le visage. J'étais ailleurs. J'avais une idée. Écrire un livre sur la connaissance. Non, pas raconter ma vie. Ou alors beaucoup plus tard, quand tout sera oublié, quand ça n'aura plus d'importance.

Un livre sur la connaissance. Il faudrait s'y préparer. Étudier beaucoup. A cette époque déjà je commençais à entrevoir quelques lacunes dans le rationalisme et quelques myopie de la science. Je ne savais pas encore que les lacunes étaient des trous béants et que la myopie était un aveuglement stupide et obstiné.

On m'a relâché. J'étais dans la rue. J'avais mon livre en tête . Je n'ai jamais raconté ma vie à personne. Beaucoup plus tard , c'est maintenant. Rien n'est oublié. Ou plutôt, tout est oublié, mais pas ça. Ça qui fait que j'ai honte d'être un homme. Mais ne vous inquiétez pas. Je ne vous ennuierais pas avec mes jérémiades. Parlons d'autre chose. Écrivons-le, ce livre. Il est grand temps.

c'est
Démon Double
qui
~~grille la~~
bouille



AVANT-PROPOS

Voici donc l'automne. Eh bien, je crois que c'est encore la plus belle saison. Les espoirs et les ambitions du printemps sont oubliés depuis longtemps. Les incendies de l'été sont maîtrisés. Les moissons sont faites. On est riche. On peut partager avec les autres sans s'appauvrir. C'est l'époque où les gens de mon âge racontent parfois leur vie au coin du feu. C'est l'époque où on voudrait transmettre aux jeunes un peu de la sagesse qu'on entrevoit au fond de sa mémoire. Un peu de la sagesse qui est venue s'y déposer comme un sédiment au fond de l'eau après les ouragans et les tempêtes.

Calme. Sérénité. Sagesse. Certitudes? Non, aucune certitude. Des évidences seulement. Mais les évidences se passent fort bien de certitudes.

J'ai vu mes maîtres sombrer dans l'hiver. Rien ne m'autorise à croire que le mien sera plus clément. Je suis toujours aussi fou. Pas assez quand même pour croire qu'après l'hiver il y aura un autre printemps. Qu'après la fin, pour nous tout recommence.

Tout recommence indéfiniment en effet. Mais sans nous. Pour la nature, la vie d'un individu n'a aucune valeur. Mais peut-être que la vie d'un individu peut

avoir une valeur pour d'autres individus. La mienne aussi peut-être, qui sait? Je vais donc essayer de dire des choses, mais pas de raconter ma vie. Ce qui s'y est passé de vraiment important était tellement atroce que je serais incapable de le raconter. Le reste n'a aucun intérêt.

Il faut être sobre dans l'étude que je veux faire. Il ne faut pas se laisser emporter par l'ivresse de l'élocution. Il ne faut pas dépasser les strictes limites de l'évidence. Il faut rester sobre. Dans une discussion entre amis, on peut se lancer dans des sujets qu'on ne connaît qu'à peu près, on peut se contenter d'allusions, ou d'effets oratoires. On peut sacrifier la vérité au profit d'un bon jeu de mots. ça ne porte pas à conséquence. Mais pour essayer de comprendre la vie, il faut abandonner toutes les demi-connaissances, renoncer à avoir raison. Il faut se débarrasser de tout le bagage intellectuel dont nous a encombrés notre éducation. Il faut se déshabiller de notre civilisation qui n'est que verbale, oublier cette interminable scolarité où on n'a appris que des mots, des mots, des mots.

Il faut s'ouvrir à autre chose. Alors, peut-être...

* * *

"Fais confiance à ton corps physique. Tes idées, tes inspirations et ce qu'on appelle encore de nos jours ta vie spirituelle proviennent de ton corps; c'est ton corps qui pense, qui s'émeut ou qui imagine et découvre."

"La vie spirituelle est la vie du corps. C'est la vie tout court; il n'y en a pas d'autre."

Il m'a fallu 30 ans pour comprendre cette vérité première. Et encore, comprendre n'est pas le mot qui convient. Cette vérité je l'ai redécouverte par moi-même. C'est ma propre expérience. C'est l'évidence qui, un jour, a éclaté devant mes yeux. Il se fait que, lorsque c'est arrivé, j'en possédais déjà la formulation verbale depuis 30 ans. C'était d'abord un enseignement que j'avais reçu. Ce fut ensuite le sujet de mes réflexions et de mes études. Cela devint la base d'une théorie de la connaissance que je me proposais d'élaborer un jour. Ce fut enfin ma propre expérience. L'expérience est la condition de l'évidence. Sans elle, la connaissance n'est qu'une connaissance de mots et toute la recherche, y compris celle de la vérité première, consiste à remuer des mots.

Le corps pense. La pensée est créée par le corps, elle émane du corps et elle n'a pas d'existence propre. Mais la pensée aspire à une existence indépendante du corps. C'est cette aspiration qui est à l'origine de l'orientation dualiste de la philosophie et en général de la culture occidentale. En fait, il n'y a pas de dualisme corps-esprit. Il n'y a qu'une entité, l'être humain, ou même l'être vivant, ou à la limite, l'être simplement.

L'homme est de la matière qui pense, qui veut et qui agit. La matière qui a pris une certaine forme acquiert de nouvelles possibilités: acier – fil – corde de violon – musique. Mais la musique ne se fait pas sans le musicien, ni le violon sans le luthier. Justement, sous la forme humaine, la matière acquiert cette possibilité de penser, vouloir et exécuter selon une idée ou une volition.

Cette forme, tout en étant humaine depuis Cromagnon, n'en est pas moins perfectible. Toutes les performances

humaines dépendent de l'évolution de la, forme. La connaissance aussi. La connaissance est un fait d'expérience physique, corporelle. Elle est l'aboutissement d'un long travail de perfectionnement corporel, de recherche de la posture juste, de l'attitude juste, du geste, du mouvement, de la respiration juste. Je ne parle pas de la connaissance verbale. Pour celle-là, le jonglage avec des mots suffit. Je parle de la Connaissance avec une majuscule, de celle qui se passe de mots. Je parle de l'évidence inexplicable et incommunicable. De ce dont on ne peut pas parler, de ce dont on ne peut rien dire.

Mais alors, à quoi bon ce livre? Vous devez vous demander pourquoi j'écris? Et vous avez raison.

Pourquoi j'écris? Je ne sais pas. Au fond de moi-même, je ne crois pas à cet élève du futur qui découvrira mon manuscrit dans les oubliettes d'une bibliothèque et qui y trouvera l'aide qu'il cherchait depuis tant d'années. Et ce n'est pas pour moi. Certainement pas, car pour moi tout est clair et évident, et je n'ai pas besoin de formules verbales de quoi que ce soit. Quand je contemple un paysage, je n'ai nul besoin de me le décrire. Les mots ne feraient qu'appauvrir la perception. Si j'écris, ce n'est pas avec l'espoir de me rendre la perception plus claire ou plus fine. Il ne peut être question de compréhension non plus. Qu'y a-t-il à comprendre dans la contemplation d'un paysage?

Alors pourquoi est-ce que j'écris? Pour rien. Comme ça, simplement j'écris. Pourquoi pas? De toute façon, je n'y attache pas la moindre importance. Un enfant qui écarte les bras comme les ailes d'un avion et qui se met à courir en imitant le bruit des moteurs sait très bien qu'il ne s'envolera jamais. Il le sait très bien, mais il ne s'en

amuse pas moins pour autant. Ce que je suis en train de faire est tout aussi inutile et a le même sens que le bruit que fait le gosse. Je suis néanmoins très content de le faire. Qui peut savoir mieux qu'un pilote de ligne ce qu'il faut pour voler? Mais pourquoi ne jouerait-il pas un peu aux échecs? Alors pourquoi toute cette dissertation sur les raisons d'écrire? Ça fait tout simplement partie du jeu.

Je contemple un paysage. "Les montagnes sont des montagnes et les rivières sont des rivières". Comment pourrais-je me tromper? Je ne cherche plus. Je ne peux qu'être trahi par les mots. Je ne peux pas trouver la formulation adéquate, celle qui porte et communique la chose. Je ne fais qu'une lecture, qu'une description. La difficulté réside dans l'expression verbale, non dans la netteté de ma perception. Aussi, "ne prends pas ce que je dis à la lettre, mais creuse les contradictions et essaie de comprendre ce que je ne dis pas. L'essentiel est le contraire, la vérité est ailleurs. Toujours. Sans aucune exception."

L'écriture est un piège. Les mots sont traîtres. Il n'est que trop facile de se prendre au sérieux en écrivant. De se prendre au mot alors que les mots nous ont trahis. Une erreur de plume. Phraséologie. Clichés. Un mot en attirant un autre. Le rythme d'une phrase. L'équilibre d'une phrase. Ce ne sont que quelques-uns parmi les nombreux ennemis de l'expression adéquate. Exprimer et se faire comprendre. Difficilement conciliable. Le maniement de la langue s'avère être une chose très délicate, aussi je tâcherai de définir avec un maximum de précision les termes que j'emploie. Il faudra aussi que j'en invente de nouveaux pour parler de ce dont on ne peut rien dire.

CHAPITRE 1

LE XY

La chose dont je veux parler n'a pas de nom et, à ma connaissance, n'a jamais été décrite en tant que phénomène distinct. Je lui donne provisoirement et sans aucune raison le nom de Xy.

L'entité Xy est l'élément décisif dans la démarche, l'élément sans lequel aucune recherche ne peut aboutir, même partiellement. Sans le Xy on reste irrémédiablement à l'extérieur. Mais qu'est-ce qu'aboutir? On n'aboutit jamais. Il y a une limite infranchissable pour l'homme. On ne peut aboutir que dans les limites de la condition humaine qui est à jamais indépassable. Mais il y a une dimension *humaine* à laquelle certains hommes accèdent et qui ne fait pas partie du développement biologique habituel. Je ne dis pas normal car, au contraire, cette dimension est biologiquement fondée autant que les autres (sexuelle, familiale, sociale, intellectuelle, etc.) et il me paraît tout à fait anormal que l'on n'y aboutisse qu'exceptionnellement.

Je parle de dimensions de l'homme pour bien souligner la différence avec les qualités, les attributs et les facultés. En plus des dimensions spatiales et temporelles qui déterminent la place de tout ce qui existe, l'homme se situe encore dans la société, dans la famille, dans les relations sexuelles, dans les courants idéologiques, etc. Cette autre dimension, la dimension Xy, libère l'homme

de la pesanteur. Les forces de la gravité de la société, de la famille, du sexe ou des idéologies n'ont plus de prise sur lui. Il y a une analogie évidente entre l'entité Xy et l'entité vie. L'organisme vivant est libéré des lois du déterminisme général, physico-chimique; il se meut librement et se transforme par des processus bravant les lois générales. Le Xy vit, mais n'est pas la vie. Le Xy apparaît, se développe et peut aussi mourir avant que le corps ne meure. Même bien avant. Mais aussi, comme un germe, le Xy peut être porté par quelqu'un sans s'y développer et être transmis chez un autre où il s'épanouira.

Comme pour la sexualité, il y a un âge pour le Xy. Cet âge n'est pas celui de l'individu, mais du pratiquant. On distingue également des phases, comme l'enfance, l'adolescence. Dans sa période de maturation le pratiquant, tout en étant fécondé, porte le Xy qui ne se manifeste pas. Ce n'est qu'à partir d'un certain degré de maturité que la présence du Xy devient décelable.

Seul un porteur de Xy peut vraiment percevoir le Xy d'un autre. Un non-porteur peut se rendre compte à de nombreux signes que le porteur est différent des autres, mais il peut confondre trop facilement et prendre n'importe quel "différent des autres" pour un porteur de Xy. Que de farfelus sont vénérés comme de grands maîtres du fait de leur barbe ou de leur crâne rasé! Un aveugle peut difficilement savoir si l'homme en face de lui est lui aussi aveugle ou s'il voit. Par contre un voyant (au sens propre du terme) distingue au premier coup d'œil un autre voyant parmi de nombreux aveugles. Il ne peut pas se tromper. Il n'a même pas besoin d'analyser, de comparer ou d'étudier le comportement de chacun. Pour lui la chose est

immédiatement évidente. Seuls les aveugles peuvent se poser la question: "Mais comment fait-il pour reconnaître un aveugle ou un voyant?" Seul quelqu'un qui parle correctement le français peut juger si quelqu'un d'autre le parle bien. Un Chinois qui entendrait une conversation entre un Français et un Italien parlant un charabia avec un accent épouvantable, conclurait que l'Italien parle bien le français puisque la conversation se déroule de façon fluide. Mais la comparaison ne va pas bien loin, car l'évolution d'un idiome est une affaire d'usage et de convention, alors qu'il n'y a rien de tel dans l'évolution du Xy.

Non, il s'agit seulement de la faculté de percevoir le Xy. Mais peut-on se tromper? Les porteurs du Xy sont rarissimes de nos jours, aussi bien en Orient qu'en Occident. Pourtant, un porteur du Xy ne peut pas se tromper. Il perçoit son propre Xy et le perçoit tout aussi bien chez un autre porteur. Mais un non-porteur peut se tromper aussi bien sur lui-même que sur d'autres et croire sincèrement être dans le vrai. Très sincèrement il peut entraîner des suivants dans des pratiques pour le moins inutiles, sinon ridicules ou néfastes.

Malgré ces difficultés d'identification, le Xy a une existence objective et n'est nullement le résultat d'un mode de vie ou de certaines pratiques. Le mode de vie et la pratique sont des conditions nécessaires à son développement mais, comme pour l'entité vie, il n'y a pas de génération spontanée. Le mode de vie et la pratique n'engendreront jamais le Xy à eux tout seuls. Le Xy se transmet, comme la vie.

* * *

Le bonheur est l'état normal et naturel de l'être humain. Le fait de vivre est la seule condition au bonheur. L'homme normal (très rare!) est heureux sans raison. En bonne santé, il se sent heureux dans son corps. Il est heureux d'être heureux. C'est un bonheur primaire, fondamental, subjectif et durable. La maladie ou la déchéance sénile peuvent l'altérer, mais c'est rare, car cet homme, sauf accident, n'est jamais malade et la vieillesse du corps et de l'intellect n'affecte pas son mental.

Le bonheur du porteur du Xy, arrivé à l'âge adulte, est d'une tout autre qualité. Il a une toute autre dimension: je suis tenté de l'appeler le bonheur général pour éviter le mot universel devenu trop pompeux. La description de la chose pourrait être "Il y a le bonheur" dans le sens de: il pleut ou il fait beau. Tout en étant moi-même trempé par la pluie ou réchauffé par le soleil, cela ne m'arrive pas à moi, je suis compris dans un événement général sur lequel je n'ai aucune influence et qui ne concerne pas que moi. Ni personne d'autre en particulier. Il ne s'agit pas de mon bonheur, c'est *le* bonheur, c'est la béatitude de l'Être universel non délimitée ou parcellisée ou fractionnée dans de petites existences individuelles.

La maturité du pratiquant se manifeste d'ailleurs le plus clairement par l'appauvrissement rapide du vécu individuel et par la découverte, parfois subite, de l'universel. En physique, à partir du zéro absolu (qui se confond avec le vide absolu), il n'y a que de la chaleur. De même, il n'y a pas du malheur et du bonheur pour un porteur de Xy. Il n'y a que du bonheur, de plus en plus vaste selon son degré de maturité.

Je n'ai pas trouvé d'autre terme que le bonheur pour traduire la perception de l'universel, et il s'agit bien de perception et non de compréhension. Ou alors c'est le sujet qui est compris par l'objet. Et encore la perception demande un raccordement à du déjà connu pour comparaison, classification et finalement compréhension. Il n'y a rien de tel dans la perception de l'universel. Il y a le bonheur général. Universel. Extrasensoriel. Et, je crois, définitif.

L'ouverture sur l'universel a été décrite de nombreuses façons, souvent contradictoires. C'est qu'aucun auteur n'a tenu compte du Xy dans son analyse. Or c'est le Xy qui fait que le A et le non-A peuvent être vrais simultanément. La posture juste est la condition du Xy; sans le Xy, la posture n'est jamais juste. Il n'y a pas de Xy sans l'attitude juste, sans action juste; l'action, l'attitude ne sont jamais justes sans le Xy.

Le prisme décompose la lumière, l'analyse. Le Xy est générateur d'un processus inverse. Les données dispersées dans l'espace et le temps qui représentent pour nos sens et donc pour notre conscience la réalité, se trouvent "emprismées" par le Xy. En effet, dans la perception et la connaissance ordinaire, c'est la mémoire qui relie les données dispersées dans l'espace et le temps. Or la mémoire est éminemment subjective et de toute façon faillible. Cette réalité implique l'exploration, la recherche, la connaissance toujours remise en question et de toute façon jamais complète, jamais libre de résidus. Le désaccord entre les chercheurs est tout à fait normal et il n'y a pas de vérité définitive ni de science achevée. Et, si aujourd'hui, la mathématique est considérée comme une science hypothético-déductive, c'est que la recherche capitule et

reconnaît sa défaite dans l'effort de saisir la réalité dans une formulation totale et définitive.

Par contre, la réalité emprismée par le Xy est donnée directement, sans références au subjectif, sans résonances, hors du temps et de l'espace. C'est pour ça que cette réalité n'est pas descriptible, n'est pas mémorisable. La seule description (très vague) de cette réalité est donnée par le mot bonheur. On peut la deviner, on peut l'entrevoir, la voir vraiment et même s'y installer. Cependant, "les rivières restent des rivières et les montagnes restent des montagnes". Rien ne change dans la réalité ordinaire et le langage qui la soutient ne peut servir pour rendre compte de l'universel. La réalité emprismée exclut, par sa nature, par son essence, toute formulation, toute référence à autre chose. Si donc quelque chose est compris ou décrit, c'est que ça se trouvait hors du prisme, de l'autre côté. Mais il n'y a pas deux réalités. C'est toujours une seule et même réalité. Les couleurs de l'arc-en-ciel reportées sur un disque sont bien perceptibles. Mais si le disque tourne à une certaine vitesse, les couleurs disparaissent. Rien n'a changé en fait, c'est la perception qui est différente, et tout ce qu'on peut dire encore, c'est: "c'est net, c'est clair, c'est lumineux", car même le mouvement tournant n'est plus perceptible. On ne pourra donc décrire cette nouvelle perception en terme de couleur.

* * *

Le Xy donne accès à une connaissance différente. Celui qui a cette connaissance ne sait pas en quoi elle

consiste. Il ne saurait en donner une démonstration ni une preuve. Il ne saurait en donner l'objet, ni en décrire les modalités. Il sait qu'il sait. Mais quoi, comment, par quel moyen, il ne le sait pas. Il a un souvenir lointain du temps d'avant la connaissance. Il sait qu'en ce temps-là, il éprouvait lui aussi les choses dont se plaignent ou se réjouissent les gens qu'il rencontre. Il sait, pour l'avoir appris en ce temps-là, qu'il doit éviter certaines choses néfastes et en rechercher d'autres bienfaites. Il a appris à se comporter comme tout le monde. Mais depuis qu'il a accédé à la connaissance, son comportement est vidé de son contenu subjectif, il agit sans être concerné en quoi que ce soit, et il pourrait faire juste le contraire ou autre chose sans que ça le touche d'aucune façon. Il lui arrive de faire des choses qui paraissent incohérentes et parfois stupéfiantes, mais pour lui, elles n'ont ni plus ni moins de signification ni de valeur que ce qui est considéré comme un comportement habituel et normal.

Il est comme anesthésié. Il vit ailleurs, tout en étant présent dans ce monde-ci auquel il n'appartient pas, qui ne le concerne pas, si ce n'est par le fait qu'il est la condition de sa survie. Mais ce n'est pas le corps qui est anesthésié par le Xy. C'est la volonté de puissance, c'est la revendication de la reconnaissance par les autres de sa propre valeur ou de sa position sociale qui sont morts et qui apparaissent ridiculement insensés chez les autres. Le moi, en tant que système de perception et de cognition, continue à fonctionner, mais le moi en tant que revendication, en tant que point de focalisation des besoins, en tant que devanture et exposition, ce moi-là s'est éteint.

Le corps par contre accède à des possibilités nouvelles. Le Xy se développe chez le pratiquant, il y a maturation progressive, puis plein épanouissement. Au fur et à mesure de cette progression, il y a une véritable métamorphose du pratiquant. Il y a des changements physiques importants. Il accède à un état de santé sans défaillance, il guérit de tous ses anciens maux, aucune maladie n'a plus de prise sur lui. Il ne connaît plus ni douleur, ni faim, ni soif, ni fatigue. Ni désir, ni besoin, ni envie. Mais son état n'est pas l'indifférence totale. Au contraire: c'est la joie de tout, c'est le bonheur total.

Dans un corps malade, le Xy ne peut se développer. Le plein épanouissement du Xy signifie la guérison. La guérison de toute maladie, même de celles réputées inguérissables.

Le Xy n'est pas le retour vers un quelconque état primitif ou naturel ou originel ou animal. Bien au contraire, c'est l'aboutissement d'une évolution (ou peut-être seulement une étape, car chaque étape peut sembler être un aboutissement). Le monde du système de perception et de cognition est dépassé. Il y a une véritable transcendance, car le monde du Xy est hors de portée du système de perception et de cognition.

* * *

Pourquoi n'a-t-on jamais parlé du Xy?

Je ferai une distinction entre le Maître et le Sage. Le Maître est arrivé à un haut niveau de connaissance par la maîtrise d'un art. Il poursuit sa recherche, perfectionne son art et forme des disciples auxquels il essaie de

transmettre sa connaissance. Il formule sa connaissance pour qu'elle soit transmissible, peu importe la forme de cette formulation qui peut d'ailleurs emprunter des voies aussi inattendues que celle du koan. Le Maître se trouve dans le domaine de la recherche active, de la création, de la communication, de la transmission, de la réalisation, de l'amour d'autrui. Il y a peu de vrais maîtres.

Peu de maîtres deviennent des Sages. Le Sage est un Maître qui ne cherche plus. Le Maître cherche, le Sage sait qu'il n'y a rien à trouver; le Maître crée, le Sage jouit de la création; le Maître transmet, le Sage sait qu'il n'y a rien à transmettre; le Maître enseigne, le Sage sait que la chose ne peut être enseignée; le Maître communique, le Sage sait qu'il n'y a personne en face; le Maître aime les autres, le Sage aime l'amour.

Le Sage est le Maître chez lequel le Xy est arrivé à maturité. Il est adulte. Le Sage sait que le monde ordinaire est une illusion, il sait surtout qu'il est inutile d'essayer de l'expliquer ou de le prouver. L'illusion a produit le langage qui à son tour recrée l'illusion. Comment ce même langage pourrait-il servir à détruire l'illusion? Dès les premières phrases apparaîtraient avec force la syntaxe, la sémantique, la logique, qui sont justement le ciment de la construction de l'illusion. Le fait même de la logique, son existence même, confirme la construction, l'ordre syntaxique ajoute à sa crédibilité, le discours même, le raisonnement même sont ce qui crée l'aspect de l'évidence. Essayer de les utiliser contre l'illusion ne ferait que la consolider.

Le Sage le sait. Il n'essaie pas. Le Sage n'écrit pas de livres, il n'enseigne pas, il ne prêche pas. C'est la raison pour laquelle on trouve un très grand nombre de livres

d'initiation et de vulgarisation pour les curieux et les débutants. Puis de moins en moins pour les pratiquants avancés. Plus rien sur l'essentiel. Seul un Sage pourrait en dire des choses, seul lui sait qu'il n'y a rien à dire.

* * *

Au point de départ de cette analyse, il y a donc l'incontestable réalité du Xy. Aussi incontestable que la réalité de la pensée. Mais la pensée construit un monde qu'elle place à l'extérieur. Elle en relie les différents éléments qu'elle a rendu indépendants. Elle étudie sa propre création, comme on étudie un problème d'échecs en oubliant que c'est nous-mêmes qui avons inventé les règles du jeu.

Le Xy ne place pas à l'extérieur le monde qu'il crée. Je ne dis pas qu'il construit, car la construction implique des éléments, de la diversité, de la progression. Il n'y a rien de tel dans le monde du Xy. Cette réalité est pleine, dense, achevée, immuable. Elle n'est pas composée d'éléments, elle est uniforme, rien ne s'y passe. Le Xy la crée tout de suite dans sa forme définitive et elle ne se dégrade ni ne se perfectionne jamais.

J'ai dit qu'il n'y avait pas de dualité corps-esprit. J'ai parlé de la réalité de la pensée. J'ai dit qu'elle construisait un monde qu'elle plaçait à l'extérieur, alors que le Xy créait un monde sans le construire. Ne vous impatientez pas si ces propositions ne vous paraissent pas claires dès à présent. Tout mon livre n'a pas d'autre dessein que de les expliquer.

CHAPITRE 2

VOYAGE EN ABSTRUSIE Parlons abscons

Qu'est-ce qu'une théorie de la connaissance? A quoi peut-elle bien servir? La connaissance n'est-elle pas tout simplement la connaissance sans qu'il y ait besoin de théorie? Si ce sont bien là les questions que vous vous posez c'est que, dans le domaine de la connaissance, vous avez encore bien des illusions à perdre.

Penser! On a l'impression que l'instrument cognitif fonctionne parfaitement. Pourtant, la raison est insatisfaite des résultats qu'il lui fournit. Dès qu'on a poussé tant soit peu la recherche, c'est au mur de l'inconnaissable qu'on aboutit. Or, la raison aspire à d'autres résultats. Comment pourrait-elle être satisfaite de l'inconnaissable? C'est autre chose qu'elle voudrait atteindre. Mais elle s'y prend mal. Mue par l'élan scientifique, elle accumule toujours plus d'informations, toujours plus de données, en s'enfonçant dans une erreur fondamentale: celle qui consiste à croire que, à partir d'une quantité suffisante d'informations, la pensée rationnelle ne manquera pas de trouver les solutions à tous les problèmes.

Mais une pensée qui se bornerait à n'être que rationnelle ne pourrait même pas se rendre compte de son insuffisance. Elle s'imaginerait que celle-ci est uniquement quantitative. Or, l'insuffisance est qualitative. Si la pensée est capable de s'en rendre compte, c'est qu'elle n'est pas uniquement rationnelle.

Les hommes de science ont beau feindre d'ignorer cette autre pensée, ils y ont recours autant, sinon plus, que n'importe quel individu pensant. En présence d'une égale quantité d'informations, il y a souvent entre hommes de science des divergences de point de vue très importantes. Il faut croire que la vérité scientifique ne s'impose pas avec une évidence irrésistible. C'est une des grandes déceptions de celui qui se met à la recherche d'une vérité sûre à laquelle s'accrocher: les vérités scientifiques sont éphémères.

Mais, y en a-t-il d'autres? Définitives, incontestables? La vérité est un problème difficile et décevant. Le penseur essaie de comprendre le monde. Il se laisse guider par sa raison. Cette raison qui fonctionne par la pensée discursive. Il essaie de saisir le monde par des mots qu'il aligne dans le discours.

Zénon d'Ellée a soulevé, il y a bien des siècles, le problème du langage. Rien n'a changé depuis: un langage discontinu ne peut exprimer une réalité continue. Le statique ne peut traduire le dynamique. L'expression verbale ne peut assurer l'adéquation de la pensée avec son objet. Que devient la vérité alors? Que devient la connaissance dont la vérité est l'aboutissement? O, déception! La connaissance de la vérité ne peut être qu'intuitive et subjective. Nous aurons encore maintes occasions d'y revenir.

Dès lors, il faut départager la connaissance en deux domaines: le domaine de la connaissance pratique, visant l'utile, et le domaine de la recherche de la vérité pure, celle-ci restant inaccessible à la raison discursive. La vérité de la plus grande approximation, la vérité statistique ou celle déduite d'une hypothèse sont les seules accessibles à la pensée discursive. La science

s'en accommode car, dans le domaine pragmatique, la recherche de la vérité absolue est un luxe inutile.

* * *

Pour que la connaissance progresse, l'analyse ne suffit pas. Il faut autre chose. Les nouvelles connaissances sont acquises à partir d'hypothèses qui viennent ultérieurement chercher leur confirmation dans les faits et leur forme logique dans l'expression verbale ou symbolique. Mais avant d'en arriver là, on passe par des intuitions, souvent confuses. On entrevoit d'abord vaguement une solution, on la pressent. La mathématique n'y fait pas du tout exception. L'hypothèse et la solution entrevue sont parfois en contradiction flagrante avec le donné sensoriel ou avec les principes établis de la logique. Ce sont là des instants où la pensée discursive et rationalisatrice est absente pour faire place à une autre forme de pensée. Une pensée libérée des contraintes logiques et catégoriques. Ce sont précisément ces instants-là qui sont les plus féconds et peut-être même les seuls à l'être. Ils montrent clairement qu'il existe un autre contact avec le réel, un contact non sensoriel, et une autre pensée, non logico-discursive.

On peut croire qu'une raison, habitée de cette seule forme de pensée, pourrait embrasser exactement l'Être et l'Essentiel. Mais une pensée non discursive serait en même temps non communicable. La communion entre la pensée et le réel, et la vérité qui serait leur identification ne pourraient jamais être transmises à autrui. Cette saisie de l'objectif par le mental ne pourrait

jamais être productrice d'aucun raisonnement. La pensée ne serait que pure contemplation.

La pensée normale, par son fonctionnement ordinaire, peut se rendre compte de cette possibilité. En dehors de toute expérience, par l'imagination et le raisonnement.

* * *

Le monde dans lequel nous évoluons, existe-t-il vraiment? Est-il vraiment tel qu'il nous apparaît? Nos sens nous donnent-ils des renseignements exacts à son sujet? Dès l'aube de la pensée philosophique ces pensées ont préoccupé les penseurs. De nombreuses théories de la connaissance en sont issues. Elles sont toutes fondées sur le raisonnement. Mais tout raisonnement peut être démoli par un autre raisonnement. Si l'on pouvait enfermer la vérité dans un raisonnement il y a longtemps que ç'aurait été fait.

A ceux qui croient pouvoir accéder à la connaissance par des mots, je donne dans ce livre la base d'une théorie de la connaissance différente. Tout aussi fausse que les autres.

Le point de départ en est une expérience, maintes fois renouvelée. Je lui donnerai le nom de "l'expérience du champ de conscience illimité". Je lui donne un nom pour pouvoir la mentionner, non pas pour la décrire ou l'expliquer. Ce serait une tentative inutile. Je ne pourrais même pas en donner une vague idée. C'est pourtant cette expérience qui donne tout son poids à ma théorie et toute sa crédibilité à mes affirmations. C'est elle qui me permet de parler comme quelqu'un qui serait à

cheval sur un mur en train de décrire aux autres ce qu'il voit et qui leur reste caché par le mur trop haut. Ce mur trop haut, ce mur infranchissable, opaque, sans la moindre ouverture, c'est le barrage constitué par la connaissance discursive (bla-bla-bla en termes plus familiers).

Pour le penseur occidental la connaissance est nécessairement discursive. Le plus haut niveau de la connaissance porte le nom de connaissance pure et on voudrait qu'elle n'ait rien à voir avec l'expérience, quelle qu'elle soit. On voudrait que la connaissance soit indépendante aussi bien du sujet connaissant que du monde à connaître.

Le monde, son existence, la connaissance qu'on peut en avoir, la pensée pure, la connaissance a priori... C'est cela le thème de toute théorie de la connaissance. C'est un sujet difficile, souvent ennuyeux. Le langage qu'on y utilise est abscons. Tout cela est abstrus et pourtant il s'agit de la connaissance, de ce qui devrait porter le caractère des choses de l'esprit: la clarté, l'évidence lumineuse. Nous en sommes loin.

Pour s'aventurer dans l'étude des théories de la connaissance, il faut s'armer d'une patience sans limites. Il faut accepter de paraître à ses propres yeux un imbécile essayant vainement de comprendre les écrits des grands hommes de la philosophie. J'exagère? Lisez donc vous-même:

"Une ontologie formelle d'un monde possible en tant qu'il est un monde constitué par la subjectivité transcendantale est un moment non autonome d'une autre "ontologie formelle" qui se rapporte à tout ce qui existe, quel qu'en soit

le sens, qui se rapporte à l'existant qu'est la subjectivité transcendantale et à tout ce qui se constitue en elle".

Ce n'est pas une blague (Suzanne Bachelard: La logique de Husserl, p. 294; Paris, Presses Universitaires de France, 1957). Vous voyez que c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

La connaissance est un domaine ingrat et difficile. Essayons de nous y aventurer. Faisons un voyage en Abstrusie. Jouons le jeu. Parlons abscons.

Ne cherchez pas dans votre dictionnaire. Voici la définition du Petit Robert: *Abscons*: difficile à comprendre. *Abstrus*: dont la difficulté répugne à l'esprit. Pour parler philosophie, pour parler aux philosophes, je ne peux faire autrement que d'employer le langage qui est le leur. Oh, Dieu sait si j'ai essayé de le simplifier! Au point que les experts le trouveront ridiculement primaire. Cependant, même ultra-simplifié, tout cela reste abstrus et abscons. Ne m'en veuillez pas. Mon intention véritable c'est de démontrer que toute la philosophie ne vaut pas un pet de lapin. Seulement, je crains que les philosophes n'apprécieraient pas une argumentation par onomatopées. Alors, je leur parle en utilisant le seul langage qu'ils acceptent parfois d'écouter: le leur.

Ne vous donnez donc pas la peine de relire ce que vous n'avez pas compris du premier coup. Sautez allègrement ce qui ne vous intéresse pas. Vous ne perdrez rien, sauf l'occasion de vous ennuyer mortellement.

LA RATIONALITE

La pensée faite ne peut étudier la pensée qui se fait. On ne peut étudier la rationalité que toute faite, donnée déjà. Cependant, on peut essayer de comprendre ce que sont les fondements de la rationalité. On peut essayer de la reconstituer telle qu'elle est en assemblant ses éléments simples les uns aux autres dans un ordre logique.

La pensée et l'Être

Une preuve se fonde toujours sur ce qui a déjà été prouvé. Il faut donc bien que l'enchaînement commence par quelque chose qui est sa propre preuve, et qu'il n'est pas nécessaire de prouver. C'est là le caractère de la pensée. La pensée se constate elle-même. Sans aucun intermédiaire. Sans doute possible.

L'objet de la pensée est encore de la pensée. La pensée n'implique rien d'autre que la pensée. Elle est donc enfermée en elle-même. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de se constater elle-même. Pour faire plus, elle est obligée de prendre pour objet quelque chose qu'elle posera comme étant autre chose que de la pensée. Elle postulera *l'Être*, qui sera l'idée de quelque chose d'extérieur à la pensée.

Ce postulat est fondamental. La pensée le pose comme postulat implicite de tout raisonnement. Mais

l'existence de l'être n'est qu'un postulat. Il est impossible d'en fournir la preuve. Cette preuve se fondera toujours sur le donné sensoriel ou sur des concepts qui en sont issus. Or les sens eux-mêmes font partie de l'être. On commettra donc une pétition de principe en introduisant dans une preuve la chose qu'on voulait prouver.

La pensée postule donc l'être, mais elle ne peut le postuler qu'intelligible. Pour être intelligible, il doit être rationnel. Or la raison ne pourrait se contenter d'une rationalité approximative ou partielle. Toute la science et toute la philosophie ne sont qu'une longue élaboration de cadres rationnels pour y faire entrer l'être du donné sensoriel. Car le postulat de l'être intelligible et rationnel en impose un autre: celui de la possibilité de renseignements exacts sur l'être par le moyen d'intuitions sensibles. Les postulats posés, la pensée les considère comme des vérités et en déduit des conséquences, mais l'objectivité de la connaissance, l'exactitude et l'universalité n'en sont pas moins autant d'illusions.

Pourtant, la pensée rationnelle est capable de s'éloigner de l'expérience sensorielle. Elle est capable d'abstraction. Elle est capable de charger ces abstractions de significations qui dépassent toute expérience possible. Les concepts de cette nature ont une existence concrète dans l'esprit du penseur. Ce sont des objets mentaux mais sans durée ni spécification spatiale.

Par ailleurs, la pensée peut concevoir une rationalité non intelligible à l'esprit humain, prisonnier de ses catégories. Une pensée soumise à des catégories d'un tout autre ordre et d'une tout autre nature ne serait pas

accessible à notre raison. On a vite fait de franchir le pas qui reste à faire pour concevoir une raison non limitée par des catégories, capable d'englober la totalité de l'être et de saisir l'Essentiel dans sa totalité.

La pensée rationnelle peut accepter ses limitations. Elle accepte aussi l'existence de l'irrationnel. Mais elle ne peut accepter l'irrationnel comme objet de ses raisonnements.

* * *

La pensée est limitée par elle-même. Elle ne peut postuler n'importe quoi. Par exemple, elle ne peut pas postuler sa propre inexistence. En la postulant, elle s'affirme déjà. Elle ne peut postuler l'être irrationnel, car dans l'irrationnel, le rationnel est déjà postulé. La pensée ne pense que ce qui est pensable mais c'est elle-même et d'elle-même qu'elle en décide. Aussi la rationalité et la pensée sont-elles données ensemble. *Elles s'impliquent l'une l'autre.*

La pensée a ses propres lois et ses principes qui sont ce qu'ils sont, sans qu'elle ait à les justifier ni à les prouver. Le premier principe de la raison est sans doute le principe de l'identité: A est égal à A, ce qui signifie que, à l'intérieur d'un même raisonnement, un terme doit rester identique, sans changer en quoi que ce soit. Le principe de non contradiction veut qu'une chose ne puisse être A et non-A en même temps. Le principe du tiers exclu veut qu'une chose ne puisse être que A ou non-A et qu'une tierce possibilité soit exclue. On voit

clairement que la pensée ne peut opérer que sur du statique.

Un mobile ne se trouve jamais en un point précis de l'espace, mais toujours entre deux points précis. L'écart entre les deux points ne serait nul que pendant un instant sans durée, mais ceci équivaldrait à la suppression du temps, qui n'est pas réductible à des instants sans durée. En effet l'addition, même indéfinie, d'instant sans durée ne donnerait jamais le temps. Or, tout est mouvement et changement, la seule chose permanente étant le concept qui pose les limites à l'intérieur desquelles les changements s'opèrent. Dire qu'une chose est telle et telle équivaut à assigner à un mobile un point précis où il serait présent en un temps déterminé, autrement dit à l'immobiliser.

Le concept désigne une chose prise en dehors de la durée et la pensée ne peut opérer que sur des concepts. Le concept de l'être est le concept général d'un être donné, déterminé et fixé, dont on peut légitimement espérer englober la totalité dans une connaissance conceptuelle. Il n'en est plus de même si on essaye d'englober dans la même connaissance conceptuelle l'être replacé dans la durée.

L'idée

Essayons une approche de la pensée rationnelle.

"Je pense, donc je suis"!

Que Descartes, du fait de penser, ait tiré cette étonnante conclusion de sa propre existence, ne laisse pas de surprendre quiconque veut vraiment comprendre ce qu'implique la pensée.

L'acte de penser se confond avec son objet: l'objet de la pensée est de la pensée. L'acte de penser implique la pensée et rien d'autre. Cependant, si l'évidence intuitive de l'existence du penseur s'impose, elle n'est nullement due au fait de penser. L'essence de la pensée est dynamique et le cogito implique un cogitatum. Mais l'objet de la pensée est encore de la pensée, aussi essaierons-nous de distinguer la pensée-action de la pensée-objet que nous nommerons, faute de mieux, idée.

Dans notre acception, l'idée sera nécessairement l'idée de quelque chose, alors que la pensée sera la prise de conscience des idées, processus purement mental et irréductible à autre chose. L'action de penser est donc une élaboration mentale des idées. L'idée est l'objet de cette élaboration. Cela signifie que la pensée opère avec des idées déjà formées. Mais comment se font les idées? Comment naissent-elles? Le problème est insoluble par la pensée!

Réfléchissons. La pensée ne peut opérer que sur des idées. Si elle essaie de saisir ce qui engendre une idée, elle ne pourra en saisir que l'idée. Ce qui engendre une idée est, pour la pensée, déjà et uniquement une idée. Le processus même lui restera à jamais inaccessible. Inaccessible aussi ce qu'elle pourrait supposer se trouver au-delà de l'idée.

L'idée est une limite indépassable pour la pensée. Dans sa tentative de la dépasser et de saisir autre chose, la pensée ne peut qu'échouer: ce qu'elle peut saisir n'est rien d'autre que l'idée de la chose.

Pourtant, tout a l'air si simple. Le sujet perçoit le monde, s'en fait des idées qu'il élabore par la pensée.

Quoi de plus évident? Eh bien non. Tout d'abord, cette distinction entre le sujet percevant et l'objet perçu est loin d'être aussi nette qu'elle le semble de prime abord. L'apport du sujet percevant dans le processus de la perception est considérable. Or, c'est un apport mental, un apport en idées. La perception est un processus physiologique? Non. Pour la pensée, c'est l'idée d'un processus psycho-physiologique avant de devenir une idée tout court. (Bien entendu, il y a lieu de distinguer les réactions purement physiologiques comme les réactions au chaud, au froid ou à la douleur, qui ne sont pas productrices d'images mentales et les perceptions dans lesquelles le sujet intervient activement).

Ensuite, essayons d'analyser ce qui nous paraît tellement simple que tout examen semble superflu.

Nous nous sommes engagés dans une approche de la pensée rationnelle. Nous avons abouti à la perception. Posons-nous donc la question: "Qu'est-ce que ce monde qui est l'objet de nos perceptions?"

Le champ d'action de l'appareil sensoriel est limité par l'intérêt biologique. L'appareil lui-même est constitué en vue d'une action pour la défense et la propagation de la vie. Donc, la réalité offerte à l'investigation de l'appareil sensoriel est limitée. On comprend que le monde qu'il perçoit n'est pas Le Monde, et on a vite fait de croire qu'il n'en est qu'un aspect.

D'autre part, la connaissance dépend de l'appareil cognitif qu'est la raison. Il a lui aussi ses propres limitations qui se présentent sous forme d'exigences de logique et de rationalité.

Toute la connaissance est donc relative à l'appareil cognitif et à l'appareil sensoriel qui la conditionnent.

Connaître une chose, c'est savoir ce qu'elle est pour l'appareil sensoriel et ce qu'elle est pour l'appareil cognitif. L'un et l'autre ayant des limites indépassables, la Vérité telle qu'on l'imagine est à jamais inaccessible. L'adéquation de la connaissance avec son objet paraît irréalisable.

Le sujet et l'objet

On ne peut pas séparer le problème de l'existence du monde de celui de la connaissance. C'est le même problème. La connaissance est la mise en ordre et la classification des perceptions selon les règles de la raison. C'est l'harmonisation des nouvelles perceptions avec ce qui constitue déjà la connaissance, avec le capital de connaissances antérieures. Cela implique, bien sûr, l'objet à connaître, donc le monde. Mais quand je dis que cela implique etc. qu'est-ce que ça veut dire? Cela signifie seulement que c'est la raison qui l'exige afin de pouvoir équilibrer les nouvelles connaissances avec les anciennes, afin d'établir une harmonie entre les différentes données de la perception et de la connaissance antérieure. Donc, c'est la raison qui exige l'existence du monde. Le problème de son existence est un problème de connaissance. S'il n'y avait pas de problème de connaissance, le problème de l'existence du monde ne se poserait pas. Comment se poserait-il? A qui se poserait-il?

Un système de perception et de cognition, aussi évolué qu'il puisse être, ne peut percevoir en même temps la totalité du monde, encore moins maintenir cette

perception totale présente en permanence. Les différentes perceptions dans le temps viennent se loger dans la mémoire où elles prennent leur place dans un système qui fait la connaissance, qui est la connaissance.

Le monde existe-t-il en dehors de la perception qu'on en a? Oui, il existe: dans la mémoire du sujet percevant. *Ce* monde est ce que le sujet connaît, c'est sa connaissance. Le monde est la connaissance du sujet. La connaissance est le monde.

Le sujet connaissant est prisonnier dans son système de cognition. Sa connaissance n'est jamais La Connaissance, ce n'est toujours que la connaissance relative à son système de perception et de cognition, limitée et conditionnée par celui-ci. La pensée ne peut sortir au-delà de son domaine qui est la pensée, l'objet de la pensée étant toujours et uniquement de la pensée. La connaissance proprement dite (non la connaissance intuitive ou instinctive qui n'ont rien à voir dans le problème qui nous occupe) est faite de pensées plus ou moins formulées mais toujours formulables, sans quoi on ne peut parler de connaissance. Tout au plus peut-on dire qu'on a le sentiment d'avoir connu la chose, qu'on est sur le point de la retrouver, mais la connaissance n'est actuelle que lorsque la pensée qui la concrétise est formulée.

L'erreur fondamentale de toutes les théories de la connaissance est de distinguer dès le départ le sujet connaissant de l'objet à connaître. La définition même de la connaissance consiste à poser comme distincts un esprit connaissant et, en face et à l'extérieur de lui, des choses appartenant à un monde bien déterminé, ayant des propriétés telles qu'il peut être connu. Il y aurait

donc une réalité à laquelle s'appliquerait la connaissance qui lorsqu'elle ne laisse rien en dehors de la réalité à connaître, serait la vérité.

On utilise en chimie un papier réactif qui, plongé dans une solution alcaline se teinte en violet (par exemple) et, plongé dans une solution acide, en rouge. La solution n'est ni rouge ni violette, la réaction du papier ne la concerne en aucune façon. C'est le papier qui est doté d'une certaine sensibilité à l'acidité ou à l'alcalinité; le rouge et le violet sont ses propres réactions. Tout se passe dans le papier et la couleur n'appartient en rien à la solution, ne la définit en rien, si ce n'est que pour le chimiste elle est le signe distinctif entre l'acide et l'alcalin. Mais ce signe fait partie d'un ensemble de connaissances et de conventions qui concernent aussi bien les choses que le chimiste lui-même. Toutes ces connaissances ne sont que des connaissances de signes et de conventions.

La solution n'a pas de couleur, elle n'est ni acide ni alcaline, elle ne l'est que pour le chimiste. Elle n'est même pas une solution en dehors de l'entendement du chimiste.

Le cas Descartes

Nous bavardons entre amis. Nous n'avons pas besoin de peser chaque mot et notre but n'est pas de prouver, mais d'essayer de comprendre. En effet, comment comprendre l'argumentation de Descartes?

Quand j'entends un son, je puis dire s'il est aigu ou grave, fort ou faible, etc; mais si je n'ai jamais vu ni entendu une trompette, ce n'est pas à partir du son que

je pourrais m'en faire la moindre idée. C'est par une tout autre expérience que je prends connaissance de la trompette et du trompettiste.

L'expérience de ma propre existence, c'est marcher, manger, souffrir, etc.; ce n'est pas penser. Ou alors pourquoi pas: je rêve, donc je suis, j'ai des hallucinations, donc je suis, ou plus simplement – je me trompe, donc je suis. Un mathématicien comme Descartes ne peut pas raisonner comme un con (pied?) en toute innocence. Il triche. Il triche délibérément. Je ne vois pas quel autre mot conviendrait mieux.

Descartes: Moi qui pense, je suis nécessairement quelque chose. Je suis une substance dont l'essence ou la nature est de penser. Cette substance n'a besoin ni de lieu ni d'aucune chose matérielle pour être. " Ce moi, c'est-à-dire l'âme... est entièrement distincte du corps" et continuerait à être tout ce qu'elle est si le corps "ne fut point".

Comment peut-on affirmer cela sans sourciller? Qui a jamais connu une substance pensante dont le corps ne fut point? C'est un mensonge délibéré.

"Je pense donc je suis". Il n'y a pas de pensée sans mot. Le mot est la signification de la parole. Parler c'est faire une action physique qui implique le corps. Le corps tout entier. Il ne peut donc y avoir de pensée sans corps. Je pense donc je parle. Même si ce n'est que mentalement, car je sais parler, car ma pensée est l'émanation de mon discours. Et ce n'est pas l'inverse. Le "je suis" cartésien concerne ce qu'il appelle son âme. La substance pensante. Son mensonge est là. Il dissocie la substance pensante du corps. La substance pensante *est* le corps.

Les choses que nous concevons "fort clairement et distinctement sont toutes vraies". "La raison nous dicte bien que toutes nos idées ou notions doivent avoir un fondement de vérité; car il ne serait pas possible que Dieu, qui est tout parfait et tout véritable, les eût mises en nous sans cela."

La raison ne nous dicte pas du tout des arguments aussi puérils. A Descartes non plus. Il triche. Il voulait à tout prix prouver l'existence de Dieu. Comment s'y prend-il? En faisant semblant de douter de tout.

"Je pense, donc je suis". " Ça je ne peux pas en douter". Et il part dans un raisonnement qui aboutit à la preuve. Quand on lit ça pour la première fois, on se demande: "non mais, est-ce que j'ai bien vu?", tellement c'est tortueux. Descartes est un faux cartésien. Ne faisons pas comme lui. Soyons cartésiens pour de bon. Essayons de ne pas tricher. Nous n'avons pas besoin d'avoir raison, puisque nous n'affirmons rien. Nous essayons seulement de comprendre ce qu'est la pensée rationnelle et jusqu'où elle peut nous mener

La pensée constatante et la rationalité

Nous avons pris pour point de départ la pensée se constatant elle-même. Pour sortir de cette simple constatation, elle postule l'être. La pensée pense l'être et l'être est tel qu'il est pensé. Nous essayons de reconstituer la rationalité en plaçant la pensée en dehors de l'être et donc en dehors du penseur. Le problème de la connaissance a priori ne devrait donc pas se poser au cours de notre démarche. Celle-ci est en effet différente de la démarche habituelle qui consiste à postuler la rationalité du monde et à essayer d'en faire une lecture

exacte. Il est alors inévitable de se trouver devant des connaissances qui de toute évidence ne peuvent provenir de cette lecture. On dit alors que ce sont des connaissances a priori. Tout simplement.

Mais, essayons de faire nos premiers pas. La pensée est antérieure à ses manifestations. Dès la première, par laquelle elle se constate, elle le fera par des concepts. Ceux-ci sont bien son œuvre, elle leur est logiquement antérieure. On doit donc admettre au départ une pensée non manifestée, non formulée.

Expliquons-nous. Un être statique et immobile n'engendrerait jamais l'idée de l'énergie, encore moins de l'énergie potentielle. C'est à partir de la manifestation qu'on remonte vers l'idée du virtuel. Si cette démarche est légitime dans le domaine de la matière, elle l'est encore plus dans le domaine de la pensée. La pensée se constate elle-même. Il faut bien que le constaté soit antérieur à la constatation. La constatation est de la pensée informée, dans les deux sens du mot elle a pris une forme et elle a reçu une information.

La rationalité prend naissance lors du contact de la pensée avec l'être. L'être postulé en dehors de la rationalité sera un être pris globalement.

Une sphère observée globalement ne présente aucune rationalité saillante. Ce n'est qu'à partir de sections, de mensurations de parties arbitrairement isolées qu'on en découvre la rationalité, ou qu'on l'y fera rentrer. Comme on voudra. Donc pour découvrir la rationalité d'une chose, il faudra la décomposer et la rationalité se trouvera dans les rapports entre ses parties.

Si l'être pris globalement ne présente aucune rationalité, pour en dégager la plus élémentaire, il faudra distinguer les parties du tout. Ce sera donc une distinction spatiale, telle que la présenterait un être parfaitement immobile. On voit tout de suite que l'idée du temps ne pourrait être engendrée qu'à partir de déterminations spatiales.

Un être présentant deux parties permettra les distinctions les plus élémentaires. En partant du tout vers une des parties, la pensée ne pourra manquer de s'apercevoir que le tout est plus grand que la partie. L'idée de la différence et de la grandeur s'imposera immédiatement. L'idée du nombre ne s'imposera que lorsque la pensée aura fait la distinction entre le tout et les deux parties qui le composent.

La première démarche de la pensée sera l'opposition. Celle du tout à ses parties et des parties au tout. L'opposition engendrera l'idée de la différence et celle-ci l'idée de la grandeur. Opposition, différence, grandeur se réunissent dans l'idée de rapport. Il est exact que, par le seul mouvement de la pensée, allant du tout à l'une de ses parties, elle sera déjà dans le temps, et que par conséquent, le temps et l'espace sont donnés ensemble. Mais une telle objection porte sur la genèse de la pensée. Or, nous avons vu que toute tentative d'étudier la genèse de la pensée ne peut être qu'arbitraire et d'ailleurs vouée à l'échec. La pensée faite ne peut étudier une pensée qui se fait. L'étude de la pensée de l'enfant ou du primitif peuvent bien apporter quelques renseignements, il s'agira toujours de l'étude faite par une pensée de quelque chose qui lui est extérieur.

Il s'agit ici d'une étude logique n'impliquant nullement une chronologie de la genèse de la pensée. Par ailleurs,

il est évident que sans la mémoire et sans l'attention, il n'y aurait pas de pensée du tout. Mais là, nous sommes dans le domaine de la psychologie, or dès le départ nous avons posé la pensée sans le penseur.

Continuons maintenant, à plus grandes enjambées.

L'idée de la similitude ne peut être engendrée que par la différence. C'est parce qu'il y a des parties différentes que la pensée reconnaît celles qui sont semblables. La similitude de certaines parties ne s'imposera à la pensée que lorsqu'elle en aura distingué de différentes. Remarquons en passant qu'on voit, dès maintenant, que la numération n'implique pas l'identité de ce qui est numbré.

Un **concept** a une compréhension et une extension. La compréhension est l'ensemble des caractères appartenant au concept. L'extension est l'ensemble des choses ou des êtres auxquels s'applique le concept. L'extension d'un nom propre est nulle: il n'y a qu'un individu qui est concerné. L'extension d'un concept concerne tous ceux qui ont en commun les caractères appartenant au concept.

Un être présentant à la pensée des parties distinctes et différentes n'engendrerait pas l'idée du concept pour autant. La pensée considérerait les parties comme autant d'individus qu'elle distinguerait par des noms propres. Par ailleurs, le nombre et la numération pourraient fort bien être engendrés sans recourir au concept. Ce n'est que le changement qui pourrait engendrer le concept. Sa fonction serait de désigner ce qui reste inchangé. Dès lors, l'identité viendra habiter le concept et le nombre n'aura plus la fonction de désigner des individus dans

Bonjour, je suis
un démon,

~~DEMON DUDULE.~~

C'est moi qui

griffonne, ~~sois moi~~

suivez mon conseil;

Tout c'est qui di
c'est rien que ol.

Over

Du drole

Les farces

~~Pilulanti~~

pu qu les

un certain ordre ou selon une disposition spatiale, mais une quantité.

Un être présentant de multiples parties, toutes identiques entre elles, n'engendrerait pas l'idée de l'identité. Celle-ci pourrait naître seulement lors de l'observation d'un être à parties multiples dont quelques-unes seraient identiques. La pensée relèverait la non-différence. On voit que la première négation est l'identité.

Le nom commun ne viendra pas encore s'imposer à la pensée. Le nom commun implique la permanence à laquelle la pensée ne peut accéder qu'à partir de changements: la permanence apparaîtra comme une absence de changements. Un être immobile ne pourra jamais engendrer l'idée de mouvement. Par contre, à partir du mouvement, on peut remonter vers l'idée de l'immobilité qui lui serait logiquement antérieure.

Un état permanent n'engendrerait jamais l'idée de la permanence. Aussi bien l'idée du temps ne peut venir à la pensée à partir d'un être immobile. Que le temps soit logiquement antérieur au mouvement, et qu'il soit ce en quoi le mouvement peut se réaliser, la pensée ne s'en rendra compte qu'après, en remontant les enchaînements logiques.

Le changement engendrera donc l'idée du temps, mais en même temps il imposera la nécessité de distinguer ce qui ne change pas. Sans quoi la pensée serait obligée de donner un nom propre à chaque état successif, ce qui devient impossible dans un changement continu. La pensée donnera donc un nom unique qui sera commun à tous les états différents d'une même partie et reconstituera de cette façon du permanent dans le changeant.

Mais le nom commun ne comprend pas les changements. Au contraire, il les ignore.

Le verbe ne peut être engendré par un être qui ne change pas. Même pas le verbe être, qui implique un état permanent et immobile. Or celui-ci ne peut engendrer l'idée de la permanence et de l'immobilité.

La première détermination dans le temps sera: avant et après le changement. Des changements désordonnés engendreront aussi bien l'idée du temps que des changements réguliers sans que le caractère quantitatif du temps en soit affecté. A partir de changements irréguliers, la pensée peut accéder à l'idée d'un écoulement uniforme du temps. Un tel écoulement n'est pas du tout la condition nécessaire à l'idée du temps. La pensée peut penser ce temps idéal, mais il ne sera que la limite d'une tendance vers la régularité et vers la périodicité uniforme des changements, comme la similitude est la limite de la tendance des différences à devenir de plus en plus petites.

La pensée peut concevoir un temps antérieur à tout changement. En effet si, comme nous le verrons, l'être est nécessairement de tout temps, il n'est peut-être pas nécessairement changeant de tout temps. Un être statique et immobile dans toutes ses parties est bien concevable comme antérieur à tout changement. Mais cette immobilité est précisément ce à quoi le temps ne s'applique plus. Sinon, il faudrait concevoir le temps comme un écoulement indépendant de l'être et ayant une existence en soi. Ce serait conférer la réalité au temps, ce qui est incompatible avec son caractère infini. La réalité n'est concevable que comportant des limites. Aussi, l'infini réalisé apparaît immédiatement comme une absurdité. C'est donc l'abstraction seule qui est en

mesure d'introduire dans la conscience les notions infinies et la philosophie refuse de considérer le temps et l'espace comme des réalités, pour en faire soit des formes de l'entendement, soit des concepts purs.

Si donc nous considérons le temps avant tout changeant comme virtuel, comme la possibilité d'un changement, il sera placé hors de la durée et aucune quantification ne lui sera plus applicable. C'est par ce caractère-là qu'il sera infini. L'infini ne peut être q l'attribut de quelque chose de non quantifiable. L'infini en tant que substantif ne signifie rien.

L'**espace** peut être pensé en dehors des limites que lui assigne l'être. Il ne sera donc plus quantifiable. Il sera infini. Mais, faute de disposer d'un terme approprié, comme pour le temps et la durée, il faudra distinguer l'espace général et illimité de l'espace en tant que rapport entre les parties de l'être.

Le temps et l'espace sont des relations d'extériorité réciproque, et par conséquent quelque chose de quantitatif. Le mouvement conserve, bien qu'à sa manière, ce caractère de quantité dans la synthèse du temps et de l'espace qu'il réalise. Il y a cependant une différence fondamentale entre une série arithmétique et une série spatiale et temporelle. La série arithmétique nous fait entrevoir la limite vers laquelle elle tend: zéro dans un sens et la totalité dans l'autre. C'est ainsi que la quantité appliquée au temps et à l'espace les rendent assimilables à la série arithmétique dont les limites sont repoussées indéfiniment mais envisageables comme possibles. L'infini du temps et de l'espace apparaît alors comme de l'indéfini.

Par contre, on peut concevoir une série spatiale et temporelle infinie. Imaginons un mobile se déplaçant dans le vide absolu à une vitesse constante sur une trajectoire rectiligne. Dans un espace absolument vide, la notion d'un mobile unique n'a plus de sens. Pas plus que le temps et l'espace qui s'évanouissent. Or, on peut considérer le cosmos avec ses limites aussi vagues et aussi indéterminées qu'on voudra, comme un seul mobile se déplaçant dans un espace vide à vitesse constante sur une trajectoire rectiligne. On comprend qu'à cette échelle-là, les notions de vitesse, de temps et d'espace sont des abstractions; que donc leur caractère conceptuel leur permet de rester dans l'entendement d'où les avait bannies Kant qui ne pouvait admettre l'espace comme l'infini réalisé.

L'infini spatial n'est concevable qu'en tant qu'opposé à un espace quantifiable délimité par l'être. Si l'on voulait faire coïncider l'espace avec l'être, l'opposition disparaîtrait et par là l'idée de l'infini. Il ne peut donc y avoir un être infini et la limitation est un des attributs nécessaires de l'être.

Le nombre est une limite. Cette limite peut toujours être remplacée par une autre. Indéfiniment. Quelle que soit la grandeur de l'être, il y aura toujours assez de nombres pour le quantifier. Au-delà de l'être, l'idée même de limites n'a aucun sens. La quantité ne peut s'appliquer à un espace vide de tout être. Il n'est pas quantifiable: il est infini. Aussi, l'infini considéré comme une quantité est une absurdité, aussi bien que l'infini en tant que substantif.

L'**infini** implique la possibilité de réaliser une opération indéfiniment et notamment de fractionner un nombre ou un espace, ou au contraire, de l'augmenter.

Ce qui est réalisé tombe dans la rationalité des choses finies. L'infini ne peut donc être réalisé, car c'est la possibilité d'aller au-delà qui cesserait. Ce qui est réalisé est limité et fini. L'infini réalisé cesserait d'être infini. Ce serait du fini, non de l'infini. Il semble que j'insiste lourdement sur ce caractère, pourtant essentiel, du concept de l'infini. Je crois que ce n'est pas inutile, car c'est en considérant l'infini comme une quantité, donc comme réalisé, qu'on tombe dans des problèmes insolubles et absurdes.

L'infini ne peut être traité comme une quantité. Une quantité ne peut être infiniment petite. Une quantité A, infiniment petite, peut encore être divisée par deux, par quatre et ainsi de suite à l'infini; d'où il ressort que la quantité A du départ était infiniment grande comparée à ses fractions infiniment plus petites.

Une portion de droite n'est pas composée d'un nombre infini de points. Un point, par définition, n'a pas de dimension. Comment pourrait-il délimiter un espace? Un point additionné un nombre infini de fois ne donnera jamais une droite. Le total ne sera jamais autre chose qu'un et un seul point à dimensions nulles. Par contre, si la portion de droite était fractionnée en un nombre infini de parcelles "infiniment petites", du seul fait que leur dimension ne serait pas nulle, leur nombre ne serait pas infini mais bien fini. Il dépendrait strictement de la dimension de la parcelle et de la longueur de la portion de droite envisagée. Cette parcelle infiniment petite ne peut être délimitée par un seul point. Pour délimiter l'espace, il faut deux points.

On voit donc que si l'on emploie avec rigueur des termes bien définis, les fameux paradoxes de Zénon

apparaissent sous leur vrai jour, c'est-à-dire comme des jeux de mots.

Nous avons distingué le nom propre par lequel la pensée désigne une partie de l'être et le concept par lequel elle désigne le permanent dans une partie de l'être soumise à des changements. La pensée accédera à l'idée de la **classe** en reliant des individus présentant des similitudes. Cependant, ce n'est que par opposition à la classe que la pensée distinguera l'individualité et qu'elle éprouvera le besoin de la nommer, car la classe ignore les différences individuelles.

La similitude de caractères appartenant à des classes différentes engendrera l'idée de l'espèce et du genre. Dès lors que la classification et la spécification auront été faites, la pensée pourra raisonner. Elle deviendra déductive. Elle portera des jugements qui concerneront l'appartenance ou la non-appartenance d'un individu à une classe ou d'une espèce à un genre. La géométrie, l'arithmétique, la logique formelle sont des exemples parfaits du travail de la pensée constatante et déductive. Mais, faire franchir à la pensée déductive l'abîme qui la sépare de la réalité du monde sensoriel n'est possible qu'en confondant arbitrairement la similitude avec l'analogie, l'identité avec la similitude. Par exemple: le genre triangle comprend l'espèce isocèle qui est déductible du genre. Le genre mammifère comprend l'espèce humaine qui n'en est pas déductible. Il y a analogie, il n'y a pas similitude.

L'idée de la qualité pourrait être engendrée par opposition, en tant que changement qui ne serait ni spatial, ni temporel, ni quantitatif. L'altération qualitative serait un changement impliquant le temps au même titre que le mouvement mais qui ne se ferait pas

dans l'espace. Les différences qualitatives permettent également de constituer des classes, mais le passage du genre à l'espèce ou de l'espèce au genre n'est pas nécessaire, comme il l'est dans des classes constituées sur des similitudes et sur des différences spatiales et quantitatives. Le nombre n'est pas applicable à la qualité.

La pensée que nous avons étudiée est une pensée affranchie de toute influence du psychisme et de l'objet. C'est une pensée purement constatante. Elle trouve sa plus pure expression en mathématique et en logique formelle. Le syllogisme est une constatation. Une équation l'est aussi.

LA CAUSALITE

L'action et la causalité

Un changement dans une partie de l'être ne peut engendrer autre chose que la simple constatation de ce changement. Mais l'idée de la causalité a-t-elle pu être engendrée par des couples de termes reliés dans des rapports causals?

Nous venons de voir qu'un être parfaitement ordonné n'aurait jamais engendré l'idée de la rationalité. On peut donc dire que le fondement même de toute la rationalité se trouve dans le désordre. Entre tous les éléments désordonnés possibles d'un être, la pensée isole et regroupe ceux qui se prêtent à une mise en ordre rationnelle. Elle construit des systèmes cohérents en dehors de toute expérience. La géométrie en est un bel exemple.

Mais comment la pensée peut-elle penser des mouvements désordonnés influant l'un sur l'autre? Comment la pensée constatante peut-elle relier un conséquent et un antécédent par un autre lien que le rapport qui les lui a fait distinguer dans le temps? Ce serait présupposer la causalité que d'attribuer à la

pensée constatante une interrogation du genre: "Pourquoi et comment?".

Notre démarche a pu justifier l'idée de l'être, du tout et des parties, de la différence, de l'espace, du changement, du temps, de la similitude, du concept, de l'identité, du nombre. Comment se fait-il qu'elle ne puisse justifier l'idée du rapport causal? C'est que, une démarche qui consiste à constater et à dénommer le constaté ne peut accéder à l'idée de *pourquoi*. La première interrogation de ce genre implique déjà la connaissance de la possibilité d'un rapport causal. Une raison ignorante de la possibilité d'un tel rapport ne pourrait jamais le découvrir dans un enchaînement de phénomènes soumis à la causalité mécanique.

Pourtant, la pensée s'y dirige directement. Il y a une prédétermination, une préorientation de la pensée vers certaines idées, vers certaines notions qui ne font pas partie de l'enseignement de l'expérience et dont le choix ne peut être l'effet du hasard. C'est le cas de la causalité.

De nombreux phénomènes se suivent régulièrement sans que jamais l'idée d'un rapport causal effleure l'esprit. Dans d'autres, qui ne se produisent qu'une fois, le rapport causal apparaît immédiatement. Mais, dans ces enchaînements-là aussi, la pensée ne verrait que des successions si par avance elle ne savait déjà qu'une chose peut agir sur une autre.

L'idée de la causalité n'a pu être engendrée par l'observation des enchaînements causals mécaniques, mais par l'action de l'homme sur les choses. Cette action est antérieure à l'apparition de la pensée et de la conscience. Elle n'est pas le propre de l'homme. Elle est

observable chez les espèces placées au plus bas de l'échelle des vivants. Elle est la manifestation d'une connaissance implicite indiscernable de la vie même. Le travail de la pensée n'est qu'une élaboration discursive de ces connaissances implicites.

En remontant l'échelle des vivants, la connaissance implicite est de plus en plus élaborée, de plus en plus sélective et en même temps de plus en plus vaste. Chez l'homme, éclairée par la conscience, elle guide et oriente la pensée discursive. Le penseur est un homme. Chacun de ses organes, la moindre parcelle de son corps a une fonction biologique. Comment pourrait-on croire que la conscience et la pensée n'en aient pas?

L'homme est un être agissant. Il est capable de prendre des initiatives. En désignant le processus qui précède l'acte comme une initiative, nous réduisons le problème de la liberté à son minimum que personne ne pourra refuser.

Donc, l'homme et l'être vivant en général font partie d'un ensemble de causes agissantes. Lorsque l'une de ces causes, comme l'esprit humain, s'élève à la conscience, c'est la faculté d'agir qui est sa première et fondamentale connaissance. C'est parce qu'il est compris lui-même dans l'ensemble des causes agissantes que l'homme peut avoir la connaissance de l'action. S'il avait été voué à la seule observation, sans avoir la faculté d'agir lui-même, la connaissance de l'action ne lui aurait pas été accessible. Aussi, un acte de création spontanée est quelque chose que la pensée humaine ne pourra envisager que comme l'apparition d'un phénomène dont la cause lui échappe.

Accordons, à la rigueur et pour les besoins de l'argumentation, que la rationalité soit immanente à l'être, que la connaissance n'en soit qu'une lecture. Comment donc ne pas considérer la pensée comme un instrument dont l'homme est doté pour pouvoir accéder à une certaine connaissance? Comment ne pas voir que cet instrument est adapté à sa fonction, c'est-à-dire prévu pour comprendre et connaître ce qui est rationnel? Comment refuser d'admettre qu'en fait toute connaissance est ainsi révélée.

Raisonnons sans préjugé: la pensée constate la présence d'une connaissance dans la conscience, ce ne peut être autre chose qu'une révélation.

La cause première

L'idée de la causalité est la clé de voûte de toute la rationalité: "Il n'y a pas de changement sans cause" en est la formulation la plus simple. Prendre pour postulat cette proposition rendrait toute analyse de la rationalité inutile, car c'est précisément avec la preuve et avec la démonstration de cette proposition que devrait s'achever une telle analyse.

On peut commencer par démontrer l'impossibilité d'un être immobile. Dès lors que la pensée constate le mouvement, il ne peut y avoir d'état immobile antérieur au mouvement, car il faudrait rendre compte du premier mouvement. Le premier mouvement d'un être depuis toujours immobile ne pourrait être que l'effet d'un acte volontaire. Mais, si on a recours à la volonté pour expliquer le premier mouvement, autant y recourir pour expliquer tous les autres, et nous verrions la rationalité devenir tout aussi gratuite que le premier mouvement

d'un être depuis toujours immobile. Si l'on conçoit la genèse de l'être à partir d'un acte volontaire et créateur, il n'y aura aucun fondement à la rationalité. Tous nos raisonnements seront totalement inutiles.

Donc l'être est depuis toujours une somme de mouvements. Mais les mouvements ordonnés et réguliers et une périodicité constante n'ont pu faire naître l'idée de la causalité. On peut imaginer un premier mouvement dans le désordre. Il a dû avoir une cause sans quoi il aurait été impossible, car nous avons renoncé au recours à la volonté pour l'expliquer. Mais cette cause ne peut être première. Dès lors qu'on a constaté l'enchaînement causal, on ne peut admettre une première cause sans interrompre la chaîne et supposer un état non causé; autrement dit: sans nier la causalité. Supposer un état non causé équivaldrait à réduire la causalité à un simple caprice d'un créateur.

Si la pensée constate qu'il est impossible qu'il y ait un changement sans cause dans le présent, et que dans l'avenir ce sera toujours aussi impossible, le changement sans cause aura été tout aussi impossible dans le passé. Aussi loin qu'on voudra penser ce passé. Il s'ensuit que l'être a toujours été le résultat d'un ensemble d'actions et de réactions désordonnées. S'il est tel, c'est qu'il n'est possible que comme la somme de mouvements désordonnés et qu'il en a toujours été ainsi. La pensée ne peut expliquer la mise en marche d'un premier mouvement. Elle est donc obligée de postuler la mobilité comme l'essence de l'être.

Cependant, si un ordre partiel est maintenu malgré les causes agissant dans le sens du désordre, le maintien de cet ordre ne peut être attribué au mécanisme causal. Il

faudra donc rendre compte d'une volonté et alors, peu importe à qui on attribuera cette volonté.

Essayons de nous débarrasser déjà du problème du créateur. L'existence avant l'existence est une impasse et une absurdité. Il ne peut y avoir de cause première. Il ne peut y avoir d'acte issu d'un état non conditionné. Les limites de l'intelligible coïncident avec celles de la causalité. Mais, même pour rendre compte d'un hypothétique créateur, la pensée est incapable de se mouvoir dans de l'intelligible. En effet, l'acte créateur implique la liberté, le choix, donc un sujet choisissant et un objet à choisir. La volonté est impliquée également, mais elle est inconcevable sans conscience. On voit donc bien se dessiner une personnalité ainsi que le chemin qui nous ramène vers le monde existant sans que, à aucun moment, nous n'ayons pu atteindre une origine première ni échapper aux notions issues du monde existant et applicables à celui-ci. Une personnalité qui n'est guère différente de la nôtre, même si elle est dotée de toutes les perfections, et un monde qui est tout simplement le nôtre.

Rien ne sert de s'abriter derrière des mystères et d'embrouiller le problème par des mythes et des dogmes révélés à des élus. L'effort de dépassement reste vain. Repousser le problème plus loin ou remettre la solution à plus tard ne sert à rien. La question est simple: la raison peut-elle comprendre le monde dans une connaissance rationnelle? La rationalité peut-elle fonder un système de connaissance non contradictoire? Il est évident que non. La connaissance est impossible. Tout ce que j'écris n'a d'autre but que de le démontrer.

La loi de causalité

La causalité a parfois été interprétée en terme d'interdépendance et de conditionnement: "Ceci étant, cela s'ensuit... Les conditions nécessaires étant réunies, le phénomène se produit", etc. Cette interprétation néglige un élément capital du rapport causal qui est donné dans la notion de force.

Une force est un rapport entre deux termes. Elle n'émane pas de l'un d'eux, elle est posée entre eux, elle leur est extérieure et, dans l'enchaînement causal, c'est un dynamisme agissant, entre un antécédent et un conséquent. C'est ce rapport-là qu'on qualifiera de rapport causal. Il est donc évident qu'il ne peut y avoir de cause première.

La causalité étant reconnue, la raison veut que, si toutes les causes concomitantes sont connues, l'effet soit prévisible. Sans cette prévisibilité, l'effet ne serait pas nécessaire et la causalité ne serait pas une loi. La loi de la causalité, sur laquelle est fondé le principe du déterminisme, n'est pas autre chose qu'un postulat. Mais c'est un postulat dont la nécessité s'impose dès lors qu'une seule relation causale a été constatée, car la raison ne pourrait admettre qu'un changement soit l'effet d'une cause et que d'autres changements ne le soient pas.

L'universalité des lois est une exigence de la raison. Toute la rationalité se construit pour satisfaire à cette exigence-là de la raison. Mais comment se fait-il que l'exigence de la raison soit précisément celle-là? Il serait vain de chercher l'explication dans l'habitude contractée après des expériences répétées. Une habitude n'aurait pu engendrer une exigence aussi impérative et

aussi exclusive. La pensée a donc des exigences indépendantes de l'expérience. Elles ne sont fondées sur rien et n'ont aucune raison d'être. C'est comme ça. C'est tout. Nous avons vu que dans une reconstitution logique de la rationalité, le rapport causal ne peut être justifié. La pensée discursive ne peut rendre compte de sa conception de la rationalité basée sur la causalité. Celle-ci n'apparaît donc pas comme une création de la pensée discursive. Il semble au contraire que ce soit la pensée discursive qui a été formée par la causalité. Il semble que la pensée individuelle ne soit qu'une prise de conscience partielle et un essai de formulation discursive d'une pensée générale qui lui est antérieure et qui a présidé à la constitution de l'appareil sensoriel et cognitif.

Les longues et laborieuses constructions des sciences ne sont qu'un travail de mise en forme dont la pensée, si elle fonctionnait parfaitement, pourrait aussi bien se passer. Une hypothèse est une interrogation de la pensée, un regard à l'intérieur afin de relier d'une façon rationnelle des termes que l'observation a isolés. C'est littéralement un essayage. Nous voyons qu'il n'y a plus rien d'étonnant que le vêtement ainsi confectionné par la raison puisse servir.

La loi de causalité sert à l'étude de la nature en tant que principe régulateur. Autrement dit, la raison pose le principe de la causalité et l'introduit dans l'étude de la nature en tant que régulateur, ce qui veut dire que la raison fait se conformer les données de l'observation au principe. Elle impose le principe à la nature et regroupe les données de l'observation d'après le principe régulateur. C'est bien là la façon habituelle de procéder dans toute recherche et dans toute analyse.

Il y a cependant une chose dont on ne tient pas compte: le principe de causalité en tant que régulateur de la recherche et de l'étude de la nature n'est pas un principe immuable et qui aurait servi à la recherche depuis toujours. Bien au contraire, ce n'est que tout récemment qu'il vient de remplacer la volonté divine en tant que régulateur de la recherche, et la volonté divine, elle, a remplacé les pouvoirs mystérieux, magiques, malveillants et parfois bienveillants aussi. Ces principes étaient à la base de la connaissance au même titre que l'est aujourd'hui le principe de causalité. Il y a toujours eu un principe régulateur qui orientait et conduisait les recherches. On a toujours imposé un principe à la nature et on a toujours forcé les données de l'observation à rentrer dans des cadres préétablis. Les principes changent, la méthode de travail est toujours la même.

* * *

Le particulier s'explique par le général, la pensée individuelle se fonde dans la pensée générale. Mais, de par sa nature, la pensée n'est applicable qu'à ce qui se présente en tant que rapport. La pensée ne pourrait avoir aucune connaissance de ce que la réalité pourrait lui offrir en dehors des rapports.

Le rapport entre deux termes est rationnel par rapport à un troisième terme qui est d'une classe plus générale et c'est en lui que se trouve le fondement de la rationalité des deux termes envisagés. La rationalité des rapports entre la terre et la lune est fondée dans la rationalité du système solaire. Aussi, en isolant des termes de plus en plus simples, nous verrons la rationalité qu'ils englobent

devenir de plus en plus pauvre, pour devenir nulle dans le terme indivisible. En suivant le sens contraire, nous verrons s'élargir le champ de la rationalité pour aboutir à un terme général et indépassable.

Nous étudions la connaissance rationnelle. Nous avons envisagé la pensée sans le penseur et placée en dehors de l'être. Elle n'a pu justifier la causalité. Mais la pensée à l'intérieur de l'être en est partie intégrante, elle n'a pas besoin de comprendre pour savoir, elle se traduit directement dans l'action sans passer par la forme consciente et conceptuelle.

Ce qui nous préoccupe n'est pas l'être, l'existence ou le noumène. C'est la connaissance. Ne nous est accessible que ce qui est connaissable. Que peut-on dire de l'inconnaissable? Par définition on ne peut rien en savoir. On ne peut même pas en délimiter les frontières: "au-delà de cette limite commence l'inconnaissable". Les limites que nous fixons à notre raison sont les limites dans le domaine du connu. La raison reconnaît les limites d'un système de pensée qu'elle a construit elle-même. Elle déclare inconnaissable ce qui ne rentre pas dans le système.

Nécessité et contingence

Toute la rationalité est déjà donnée au départ par les principes fondamentaux de la pensée. La rationalité est enfermée dans des limites à l'intérieur desquelles la connaissance est une distribution de rapports. Ce qu'on appelle le progrès de la connaissance en est une redistribution. Étudier la rationalité du monde équivaut à étudier sa propre pensée.

Est nécessaire ce qui est, par un principe ou en vertu d'une loi. La raison remonte vers les lois et les principes par induction. L'induction elle-même est fondée sur une croyance. C'est la croyance en l'universalité des lois du cosmos. Il s'ensuit donc que ce qui est nécessaire l'est parce qu'on le croit tel. Que cette croyance corresponde à un besoin essentiel de la raison n'ajoute rien à sa crédibilité.

Le contingent, par contre, est ce qui n'est pas explicable comme conséquence nécessaire d'une loi ou d'un principe. Mais les lois étant des relations rationnelles que la pensée pose entre des termes qu'elle a elle-même isolés, on voit déjà que le choix des termes aurait pu être autre et par conséquent les lois différentes. Rien ne sert de dire que, si la pensée a isolé des termes, c'est qu'ils étaient isolables. D'autres le sont aussi et une distribution différente, dans un autre système, ferait peut-être apparaître comme nécessaire ce qui dans un premier système ne l'était pas. C'est donc la nécessité même qui est contingente. Les constantes ne sont pas quelque chose de contingent en soi. Ce sont les résidus d'un système, dont un autre système aurait prouvé la nécessité, tout en laissant à son tour hors de sa portée d'autres résidus.

On peut se rendre compte combien la pensée rationnelle est loin des choses en constatant que celles-ci ne se laissent pas enfermer dans des systèmes, même si elles ne sont réduites qu'à de simples mesures et schématisées dans des concepts. Pour mesurer la vitesse par exemple, on mesure l'espace, mais cela présuppose qu'on a accepté comme légitime l'isolement de la grandeur et sa séparation de la forme. Considérer la grandeur seule est un choix arbitraire. On s'en rend

mieux compte encore dans les unités de mesure réduites à leur seule valeur numérique, comme dans le cas du centimètre carré. Mesurer la surface d'un triangle avec un centimètre carré! Ne parlons pas du cercle où même la valeur numérique n'est pas applicable.

Dans un espace pris d'abord globalement, on a isolé des formes puis, par une abstraction de plus en plus poussée, des grandeurs. Mais tout aussi arbitrairement, la raison fait de véritables efforts pour réunir dans un ensemble des termes éminemment isolés, tels les corps célestes. La pensée isole des termes parce qu'il y en a d'isolables. Très bien. Il est facile de distinguer des membres sur un corps humain. Mais de là à en mesurer le poids ou la surface, c'est user d'analogies tellement lointaines qu'on ne peut les considérer autrement qu'arbitraires.

Les entités mathématiques dont nous nous servons, tels le point, la droite ou le plan, n'ont rien à voir avec la représentation que nous prétendons en avoir. La droite que nous nous représentons n'est qu'une représentation grossière et tout à fait inadéquate de la droite mathématique. On cherche quand même à justifier certaines assertions en mathématiques par le fait que la droite est superposable. On fait donc appel à l'intuition sensible qui ne peut opérer que sur une image grossière et inadéquate de la droite. On se fie à des mesures approximatives, les seules qu'on puisse opérer. On voit que le fondement d'une assertion qui s'appuie sur le fait que la droite est superposable n'est pas bien solide. Comment pourrait-on même mentalement superposer la droite mathématique? Une ligne sans largeur, reposant également sur tous les points, et le point étant sans

dimension aucune n'est susceptible d'aucune représentation.

Tout cela n'a de sens que dans un système conventionnel dans lequel on ne tient pas compte des contradictions logiques. Ce procédé n'est pas tout à fait une exception dans les sciences. Si, par convention, on s'accorde à ignorer les contradictions, on peut opérer sur des notions mal définies, non définies et même indéfinissables. On peut opérer aussi sur des notions qui ne sont susceptibles d'aucune représentation comme la notion d'énergie. Et même en l'absence d'un vocabulaire rigoureux, on peut communiquer d'une raison à une autre. La communicabilité des idées n'est pas exclusivement conditionnée par leur formulation ou par leur cohérence logique mais bien plus par la réceptivité des sujets.

Le déterminisme

L'être étant un terme indépassable, il ne pourrait se présenter dans des rapports autres que ceux du tout à ses parties. Les caractères qu'il aurait en propre ne pourraient être des rapports mais des essences. Or le seul caractère que l'être a nécessairement, c'est l'existence. Aussi nous dirons que l'existence est l'essence de l'être.

Il n'y a pas de perceptions négatives. Donc tout concept négatif est en réalité un jugement raccourci. C'est un jugement condensé par lequel on constate l'absence de quelque chose dont on attendait la présence parmi d'autres choses présentes. Jamais on ne pourrait constater une absence totale et universelle. L'idée même devrait choquer la raison par son absurdité. Aussi a-t-il

fallu violer les principes de la logique pour forger un concept qui n'a aucune extension et aucune compréhension: celui du néant. C'est l'idée de quelque chose qui ne peut exister, qui ne concerne rien ni personne, qui n'a aucun attribut, qui ne signifie rien.

Mais alors, de quoi parlons-nous? Le néant n'est pas, ne sera jamais et ne pourra jamais être. Le néant n'est pas le contraire de l'être. Ce n'est qu'un concept vide de sens. Le contraire de l'être, c'est le virtuel. C'est ce qui n'est pas encore. C'est le possible. Le problème des possibles étant posé dans toute sa vigueur par l'argument du Dominateur, prenons le temps de nous y arrêter et de l'examiner.

La conclusion du Dominateur est que, si un possible ne se réalise pas, c'est qu'en réalité il était impossible. D'où on conclut à un déterminisme rigoureux et à une fatalité inévitable, excluant toute liberté.

On confond la connaissance avec la prévision. L'avenir n'est pas. On ne peut connaître quelque chose qui n'est pas. Une proposition concernant l'avenir ne peut être ni vraie ni fausse. Un jugement qui n'a pas d'objet est quelque chose qui n'a pas de sens; or l'objet d'un jugement concernant le futur n'existe pas encore. Le futur ne peut être connu. Il ne peut être que prévu. On ne peut prévoir que ce qui arrive comme conséquence d'une loi ou en vertu d'un principe. Mais dès lors qu'il y a intervention d'une volonté, l'événement est imprévisible.

L'impossible ne s'est jamais réalisé. On ne peut donc en avoir aucune connaissance. Une chose ou un événement ne sont possibles ou impossibles qu'à l'intérieur d'un ensemble de rapports. L'impossible procédera d'une

contradiction entre certaines choses ou certains événements, ce qui est un rapport extérieur, ou de l'incompatibilité de certains attributs, ce qui est un rapport interne. Des rapports possibles qui ne se réalisent jamais n'en sont pas moins possibles. Par contre des rapports impossibles seront toujours impossibles et ne se réaliseront jamais. Il est donc abusif d'étendre l'attribut d'impossible à tout ce qui ne se réalise pas. On ne peut considérer le possible comme une essence. Le possible est un ensemble de rapports.

L'intervention d'une volonté est contingente. La perturbation des rapports qu'elle provoque dépend d'un choix. Que ce choix soit libre ou soumis à un certain déterminisme ne change rien à son caractère essentiel: il est éminemment imprévisible.

Soumettre la volonté libre à un déterminisme, c'est vouloir à tout prix sauvegarder la validité d'un principe qui, pour être un principe, doit être universel. Que signifie l'application du principe de déterminisme universel à la volonté, tout en acceptant l'impossibilité de connaître ce qui la détermine? Je dis bien l'impossibilité, car l'imprévisibilité de la volonté est la preuve du caractère définitif de cette ignorance. Cela signifie qu'on a maintenu le principe du déterminisme universel d'une façon conventionnelle.

L'explication d'un acte volontaire par des motifs sera tout aussi arbitraire. Cela ne rendra pas l'acte volontaire plus prévisible. Si donc l'acte volontaire est imprévisible, on sera obligé de considérer l'intervention de la volonté comme contingente. Dire, dans la discussion du Dominateur: "Demain, il y aura un combat naval" est illégitime. Même si l'affirmation se vérifie dans les faits, elle n'en aura pas moins été

illégitime. Prétendre prévoir ce qui est, de par sa nature, imprévisible, équivaut à un mensonge.

Les rapports impossibles ne s'étant jamais réalisés, la raison les a isolés par déduction, car ils comportent ou engendrent une contradiction. Ce qui est impossible ne l'est pas jusqu'à preuve du contraire, mais l'est absolument et définitivement. L'impossible est toujours abstrait et a priori, car il ne peut être l'attribut d'une réalité concrète.

Pour la même raison, l'impossibilité du néant ne peut être prouvée qu'en abstraction, en dehors de toute expérience. Tout événement passé s'est produit nécessairement et le contraire aurait été impossible. Même si une volonté a influencé le cours des choses soumises à un déterminisme mécanique, l'événement étant passé, sa nécessité est totale. Il est impossible qu'il en soit autrement.

LA PENSEE

Ne m'en veuillez pas de décocher par-ci par-là quelques flèches au passage. Peut-être que ça ne vous amuse pas de lire tout ça et vous avez l'impression de perdre votre temps. Mais moi, ça m'amuse beaucoup de l'écrire. Alors sautez ce qui ne vous intéresse pas et pardonnez-moi. Il y a si longtemps que je ne me suis plus laissé aller au bla-bla-bla que j'ai l'impression de retrouver ma première jeunesse.

Poursuivons donc notre voyage en Abstrusie. Nous avons joué le jeu loyalement. Nous avons démontré que, si on ne triche pas, la pensée ne peut se suffire à elle-même. Essayons donc de cerner de plus près les éléments de la connaissance. Commençons par la pensée. En fait, qu'est-ce que la pensée? Comment peut-on la définir?

Pour définir la pensée, je ne peux éviter un mot tellement maltraité que j'ai pour lui la plus grande aversion. Il s'agit du mot *esprit*. Je lui donne cependant une définition très stricte et bien précise. Pour moi, l'esprit est une entité pensante et rien d'autre. C'est une entité, c'est-à-dire quelque chose de bien concret mais qui en soi n'a pas d'identité matérielle. Pour qu'il y ait connaissance, compréhension, idéation, imagination, raisonnement, pour qu'il y ait de la pensée, il faut qu'il y ait une entité pensante. Cette entité, c'est l'esprit.

L'esprit est une nécessité de notre logique, c'est une exigence de notre raison qui veut qu'il y ait un sujet face à l'objet. Cet objet est mental, bien entendu, autant que l'esprit. C'est la raison qui veut que l'acte qu'est la pensée soit dû à un sujet qui est l'esprit. C'est elle qui nous impose la définition de la pensée en tant que faculté de l'esprit de former des idées, d'établir des relations, de concevoir et d'imaginer, de connaître et de comprendre.

L'esprit est le sujet de la connaissance; l'idée, le concept, la notion, le mot en sont les objets, les outils et les éléments. (Une sensation n'est pas une connaissance). Les objets de connaissance ont un sens et une signification que l'esprit comprend, qu'il reçoit par une espèce de communication que j'appelle résonance, faute d'avoir trouvé une expression plus adéquate.

La pensée et le verbe

La pensée est toujours et uniquement discursive. Une pensée qui ne le serait pas, ne serait pas de la pensée proprement dite, mais une autre activité mentale, peut-être voisine ou ressemblante. Pour qu'il y ait pensée, il faut que la formulation en soit achevée et pour cela il n'y a pas d'autre procédé que la formulation verbale. L'esprit étant une entité pensante, on voit combien le langage, et par conséquent la vie en société, est fondamental dans l'idée de l'esprit.

C'est la pensée faite que nous définissons. Cette pensée-là ne peut être isolée ou extraite du système de pensée auquel elle appartient. Il ne peut y avoir de pensée en dehors d'un système de pensée, donc en dehors d'un langage, donc en dehors d'une civilisation.

Dans notre civilisation, dans notre système de pensée actuel, nous ne pouvons pas concevoir la pensée sans l'esprit – l'entité pensante. Et même si nous renonçons à notre personne et que nous croyons que c'est l'esprit divin qui pense en nous, nous ne faisons que reporter plus loin le même rapport: il y a toujours de la pensée d'une part et une entité pensante de l'autre. Aussi ne pouvons-nous définir l'esprit sans la pensée ni la pensée sans l'esprit. Ce sont deux choses distinctes mais inséparables, indissociables. Une pensée sans l'entité pensante n'est pas concevable. Un esprit qui ne penserait pas, serait une chose purement abstraite et conventionnelle: ce serait quelque chose de non-perceptible, non-imaginable et qui ne se manifesterait nulle part d'aucune façon. Autrement dit ce ne serait rien.

Il n'y a pas de pensée proprement dite qui ne serait pas verbale. On ne peut pas appeler pensée ces vagues idées non formulées qui nous font plutôt deviner ou pressentir des choses. Ce qu'on a "au bout de la langue" n'est pas encore une pensée justement parce que c'est au bout de la langue, donc non formulé. La seule formulation d'une pensée est la formulation verbale. Le mot peut être remplacé par des symboles comme en mathématique ou en chimie, mais ça ne change rien à la chose car le symbole qu'on a substitué aux mots n'est qu'un mot d'un autre genre et de toutes façons l'esprit l'utilise comme n'importe quel autre mot.

La représentation que l'homme se fait du monde est essentiellement verbale. En effet le monde des images ne va pas bien loin. Le défilement ou la juxtaposition des images mentales ne peuvent rendre compte de la complexité des rapports, encore moins permettre des

jugements ou le raisonnement. On ne possède vraiment dans sa mémoire et on ne peut vraiment disposer d'une chose nouvelle que lorsqu'elle est connue dans sa forme verbale, que lorsqu'on en connaît le nom.

L'illusion la plus courante consiste à croire que le monde que nous nous représentons est un monde réel, qu'il nous est extérieur et que les images mentales que nous en avons sont des copies exactes de la réalité extérieure. Les mots dans cette optique-là ne sont que des noms que nous aurions donnés aux choses. Il en va tout autrement. Le monde dans lequel se situent nos problèmes existentiels, le monde que nous avons en commun avec les autres est le monde verbal.

Le mot est composé de deux parties indissociables. L'une qui est faite de contractions musculaires et de sons; c'est un geste effectué par certains muscles comme n'importe quel autre geste. Je l'appelle vocable. L'autre, le concept, qui est la signification du vocable, sa partie mentale. Donc quand nous parlons du monde mental, il faut comprendre qu'il s'agit de concepts, de discours abstraits et d'idées.

Le vocable est commun à tous les utilisateurs d'une langue. Le concept, par contre, est complexe. Sa signification brute, littérale, peut être expliquée et elle est la même pour tous, mais chaque concept fait vibrer par résonance tout un ensemble d'autres concepts qui, à son tour, fait vibrer un autre ensemble de concepts etc. Il réveille en même temps des sentiments, il fait vibrer des cordes sensibles, il fait apparaître souvent des images mentales. Sa répercussion est souvent vaste et profonde, c'est-à-dire qu'elle se propage horizontalement en provoquant des échos dans d'autres systèmes de concepts résonnant ensemble, et

verticalement, en profondeur, plongeant dans la mémoire liée au concept comme des racines.

Ces ensembles de concepts sont reliés dans des systèmes différents pour chaque individu. Le mot France fera résonner chez la majorité des Français des ensembles de concepts semblables révélant l'existence de systèmes collectifs, phénomène pour lequel les Anglais ont le terme "Import". La résonance d'un concept est donc une chose très compliquée, changeant selon l'individu, le groupe, l'époque, etc. C'est par la résonance que le concept est chargé d'émotion, d'intelligence, de poésie, de mystère, etc.

Le concept et l'idée se recoupent dans une partie de leur signification. L'idée d'un objet est la même que le concept de l'objet mais l'idée peut couvrir des significations plus larges alors que le concept est toujours limité à une chose. Ainsi, "mourir pour la patrie" est une idée unique que ne peut couvrir un seul concept.

La notion, elle, se rapportera toujours à des idées abstraites et générales. Ainsi on a la notion du temps ou de la justice, mais on n'a pas la notion de la table.

Ce n'est pas une idée qui, en voulant se concrétiser dans une forme transmissible, a créé le mot. Le processus a été, et est encore, inverse. Le mot, instrument de communication entre les membres d'un même groupe, est devenu une entité autonome, il s'est libéré de l'objet qu'il désignait pour devenir l'idée de l'objet. Du signe individuel il est devenu une idée générale, le concept. C'est donc cet aspect général qui est le caractère indispensable à l'instrument du raisonnement qu'est le concept. Les opérations logiques ne sont possibles

qu'avec des termes qui ont une extension suffisante pour pouvoir concerner une classe.

L'intellect n'est que virtuel, il n'est qu'une possibilité de l'être humain. On peut facilement imaginer un enfant grandissant et atteignant l'âge adulte sans avoir reçu d'éducation, ayant eu des parents simples d'esprit et en plus sourds et muets. Cet enfant pourrait être en parfaite santé, mais il ne parlerait pas, ne penserait pas, n'aurait aucune vie intellectuelle. Pour qu'un intellect se développe, il faut l'intervention d'un autre intellect, développé et formé de façon à être capable de transmettre à d'autres son acquis. Et c'est bien d'un acquis qu'il s'agit, car aucune connaissance n'est innée à l'homme. Bien entendu il ne faut pas confondre l'instinct avec la connaissance. Un nouveau-né sait implicitement ce qu'il doit faire pour têter. C'est un comportement qui est inné. Ce n'est pas une connaissance.

Dès sa naissance, l'homme a des aptitudes à développer la pensée. Mais sans l'éducation et sans la vie en société, aucune pensée ne pourrait apparaître spontanément. Il n'y a pas de génération spontanée de la pensée. La pensée est entièrement formée par une autre pensée.

La pensée est faite par les autres. Il est évident qu'une faculté de penser est innée et que sans cette faculté aucune éducation ne pourrait former un esprit pensant. Ceci bien admis, c'est dans le domaine du contenu et de la manière de penser qu'intervient l'éducation. La pensée est avant tout formée pour son utilité sociale. C'est cette fonction de relation qui est primordiale et c'est l'éducation qui crée le monde objectif en formant la pensée et en lui donnant son contenu.

L'adhésion totale à une opinion, la certitude qu'une assertion est vraie, l'évidence d'une vérité y compris l'évidence de l'existence de la pensée ne sont que des produits d'une éducation. La pensée est formée de telle façon que, par une réflexion à l'apparence indépendante, par une démarche offrant toutes les garanties de l'objectivité désintéressée, elle aboutisse spontanément aux conclusions logiques et trouve la vérité. L'erreur c'est de croire que cette vérité est la Vérité, la seule et éternelle vérité indépendante de toute connaissance qu'on pourrait en avoir, etc. Ce n'est en fait que la vérité à l'intérieur d'un système de pensée. D'autres systèmes de pensée sont possibles et même le nôtre n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui. L'orientation scientifique de la pensée moderne est toute récente et d'ailleurs encore toujours très vague et incertaine.

Répétons-le. La pensée est faite par les autres. Et c'est ça qui est le plus paradoxal: ce qui, à tout homme, paraît être la chose la plus personnelle, la plus intime, la plus intérieure, la plus secrète; cette chose qui est la manifestation de son esprit, qui l'a conduit jusqu'à l'illusion d'avoir une âme immortelle, cette chose par laquelle il croit être un individu unique, est en fait entièrement l'œuvre des autres. Les autres ont fait sa pensée qui le singularise et l'isole définitivement dans des limites infranchissables.

* * *

Je pense, donc la pensée est. Je ne peux douter de l'existence de la pensée car même ce doute serait de la

pensée. La négation de la pensée est encore de la pensée.

Jamais on ne pourra observer la naissance et le développement de la pensée. L'observation faite sur autrui ne peut donner de renseignements valables. L'image mentale de l'autre, sa perception, la signification des mots, etc, ne nous sont pas accessibles. Par contre, l'introspection, l'auto-observation impliquent déjà la pensée toute faite, développée et évoluée jusqu'à pouvoir s'auto-analyser.

Je ne dis pas l'essentiel. Je sais que, au fur et à mesure que ce livre avance, je m'éloigne de plus en plus de ce que je voulais dire. Mais comment aborder la chose sans avoir éliminé les fausses conceptions, ces conceptions tellement anciennes et tellement enracinées qu'elles semblent aller de soi comme des vérités évidentes et éternelles.

"Je pense donc je suis". Quelle énorme erreur, quelle faute de logique et pourtant quelle certitude pour chacun. Si le syllogisme de Descartes tombe à la première analyse logique, le "je suis" par contre semble tellement évident qu'il se passe de toute démonstration et de toute preuve. C'est néanmoins une illusion.

Le Je, le Moi, le Mien sont les véritables obstacles qui se dressent devant la connaissance.

Le Moi

La vie est une tentative d'échapper au mécanisme causal. Le déterminisme mécanique est présent

absolument partout. Aussi la vie est-elle une lutte sans relâche qui continue sans un instant de répit. Le moindre mouvement respiratoire, par exemple, est un effort contre le déterminisme mécanique dans la lutte pour la survie. Il n'y a rien d'étonnant que tout le comportement de l'individu en soit conditionné et orienté vers la victoire dans cette lutte. La moindre défaillance signifie la victoire du déterminisme mécanique. Et c'est une victoire irréversible.

Toutes les fonctions de l'organisme n'ont de sens que dans le contexte de la lutte pour la survie. La pensée, cependant, peut s'en détacher. C'est là la preuve qu'elle n'est pas seulement une fonction. Mais, même détachée de sa fonction de défense de l'organisme, elle en conservera une empreinte ineffaçable. Le rôle joué l'aura profondément marquée. Ainsi, la recherche de la vérité a peut-être pour origine lointaine le danger pour la vie que peut être une erreur. Les critères esthétiques peuvent très certainement être fondés dans l'aspiration vers la vie et l'horreur de la mort.

L'individualisation des êtres vivants n'est pas l'effet du hasard. La vie disséminée dans d'innombrables individus reproductibles et perfectibles a de meilleures chances de se maintenir ainsi.

Il est donc normal que l'homme pensant prenne d'abord connaissance de sa forme individuelle, telle que l'a voulue la nature. Il est normal qu'il tombe dans l'illusion du Moi. Il est tout aussi normal qu'il se maintienne dans cette illusion pendant tout le temps que son activité physique et mentale est orientée vers la défense et la propagation de la vie. Seule la pensée libérée de cette tendance peut comprendre le caractère illusoire du Moi.

* * *

"Je" n'existe que par opposition aux autres; il en est le produit. "Je pense" signifie que j'utilise un langage qui est le mien, mais que je n'ai pas inventé, ni même le plus souvent adopté, mais que je dois aux autres. Ma pensée, ce par quoi je suis cette substance pensante à laquelle s'identifie ce qu'on appelle mon âme, unique et irremplaçable, est faite par les autres, est telle que les autres ont voulu qu'elle soit.

"Je pense" signifie que tous ceux qui m'ont précédé dans l'existence et qui ont fait la civilisation dans laquelle j'ai été élevé, pensent en moi. "Je" n'est pas l'individu, mais la société.

Cela est tellement vrai que par la pensée, par l'idée qu'on a des choses et du monde, on arrive à se considérer soi-même comme un autre. Tout ce qui me concerne, tous mes attributs je ne les vois pas comme étant moi mais comme m'appartenant, comme non essentiels et comme pouvant être différents sans que j'en sois personnellement touché ou modifié. Même lorsque l'individu rejette la civilisation dans laquelle il a été formé, il en est prisonnier, car le rejet même est encore un effet de cette civilisation. Il ne rejette pas la civilisation des Zoulous, elle ne le concerne pas, il ne la connaît pas. C'est sa propre civilisation qu'il rejette et ce rejet même montre combien cette civilisation est importante pour l'individu.

Il y a donc pour l'homme une nouvelle dualité: le moi et le non-moi. On est en droit de penser que les autres êtres vivants ne connaissent pas cette dualité et qu'ils s'identifient à tous leurs vécus, autrement dit que le

monde qu'ils perçoivent et eux-mêmes en tant que percevant ne font qu'un. L'homme, par contre ne s'identifie à rien. Il se place en dehors ou au-delà de tous ses vécus, que ce soient ses perceptions ou ses pensées, ses sensations ou tout autre chose le concernant. Il ne sera que le "je" indéfinissable et informel qui possède le corps ou l'esprit, mais qui n'est ni l'un ni l'autre.

C'est l'idée que l'on a de son Moi qui fait la différence entre l'homme et l'animal. L'animal n'a pas l'idée de son moi, il est ce moi. Faute de pouvoir concevoir l'idée de son corps ou de ses sensations, l'animal est directement ce corps ou ces sensations.

La manifestation du principe de vie, la volonté de vivre, est une réalité au premier degré chez l'animal. Chez l'homme par contre cette manifestation est double: au premier degré comme chez l'animal, mais aussi au deuxième degré, c'est-à-dire en passant par la conscience, en se colorant de conscience et en revêtant l'aspect de l'acte volontaire.

L'être doté de volonté de vivre rencontre des circonstances extérieures qui lui sont favorables et d'autres qui lui sont contraires. L'être vivant ressent, en fonction de son système de perception plus ou moins élaboré, de façon plus ou moins différenciée l'hostilité du monde environnant et c'est en fonction de cette perception et de ses sensations (à un stade plus évolué) qu'il règle son comportement. Il règle son comportement et c'est une chose observable à tous les échelons de la vie, donc il distingue le favorable du néfaste et peut en souffrir ou s'en réjouir. Mais la souffrance ou la joie à ce stade sont à un niveau primaire. Le vivant les éprouve directement en

s'identifiant en quelque sorte avec ce qu'il éprouve. Seul l'homme est conscient de sa douleur et la vit au deuxième degré.

Il va de soi que nous ne pouvons pas savoir comment l'être vivant éprouve ses perceptions. Nous ne pouvons que déduire à partir de nos sensations ce que pourraient être celles d'un être supposé inconscient. Nous nous distinguons de nos sensations. Nous disons "ma douleur", nous disons même "mon corps" et même "mon moi". Cela signifie que l'homme s'est formé un monde parallèle au monde directement perçu. C'est le monde des idées. Ces idées ont une existence sui generis qui est indépendante de l'individu. Et c'est bien à ce niveau que se place le problème de l'individu, du sujet. L'idée est étroitement liée au concept et au langage. On peut supposer que sans le langage l'idée ne se serait jamais formée et le monde intellectuel ne se serait jamais formé. Or le langage est un phénomène essentiellement social. La communication qui en est génératrice, n'a de sens qu'en tant que communication avec les autres. La pensée, avant de devenir abstraite a d'abord été communicante. Le "je" abstrait, celui qui n'est ni le corps ni le moi ni quoi que ce soit d'autre, ce je qui est le porteur, qui est le possesseur et du corps et de l'esprit et du moi et de tout le reste; ce "je" est en fait un produit social. C'est littéralement une sécrétion de la société, ou tout au moins des autres.

La seule réalité objective est la réalité verbale. En effet: on ne peut comparer les perceptions et le moi est un système à jamais fermé. Je ne saurai jamais ce qu'est une certaine perception dans un autre système que le mien et la seule chose qui nous est commune c'est le terme par lequel nous la désignons. Toute référence à un

quelconque étalon, à un modèle généralement accepté, ne fait que reporter le problème car l'étalon est aussi une perception et on ne pourra jamais en sortir.

Pensée et conscience

La pensée est la première et, nous le verrons encore, l'unique réalité. (J'appelle réalité ce dont l'existence ne peut être mise en doute, ce qui s'impose par une évidence telle qu'on n'a pas besoin de preuves de son existence). La pensée est un acte et un résultat et pour la définir, nous devons avoir recours à des notions qui, elles, impliquent déjà la pensée; autrement dit, nous définirons la pensée par la pensée, ce qui est une pétition de principe inévitable. On ne peut avoir recours à quelque chose qui ne serait pas de la pensée: la pensée prend conscience de soi, elle constate sa propre existence, elle se définit; par ailleurs, l'objet de la pensée est toujours et uniquement de la pensée; par quoi d'autre la pensée pourrait-elle élaborer sa propre définition si ce n'est par la pensée?

Donc il y a la pensée consciente de sa propre existence: je pense, il y a de la pensée. C'est ça et uniquement ça, la réalité. Mais cette pensée qui pose le problème de sa propre existence, cette pensée qui tente de se définir elle-même, c'est déjà une pensée d'un niveau élevé. C'est la pensée philosophique avec tout ce que cela comprend comme intelligence, évolution, éducation, formation et élaboration. C'est cette pensée-là qui s'étudie, s'auto-analyse et qui affirme qu'il n'y a pas d'autre réalité que mentale.

Une pensée moins évoluée ne se poserait pas ce genre de question, ne prendrait jamais conscience de la réalité

mentale. Aussi, si l'intelligence n'est pas l'apanage exclusif de l'homme et s'il y a au moins trois formes d'intelligence, à savoir: sociale, pratique et abstraite ou conceptuelle, seule la dernière, et encore élevée à un haut niveau peut saisir la réalité. L'intelligence de l'animal n'y suffirait pas, l'intelligence pratique ou sociale y ferait obstacle.

Nous avons vu que l'on ne pouvait pas nier l'existence de la pensée et nous avons dit que la pensée était un acte et en même temps le produit d'un acte particulier de l'esprit. Est-ce à dire que la réalité de l'esprit s'impose avec la même vigueur que celle de la pensée? Nullement. Si la pensée est l'acte ou le produit de l'acte, il faut bien que quelque chose soit l'auteur de l'acte, donc etc. Il est clair que la réalité de l'esprit est déduite, qu'elle apparaît comme la conclusion d'un raisonnement selon certaines règles de la pensée. Mais ces règles pourraient être différentes et la conclusion tout autre et notamment aboutir à l'inexistence de l'esprit, mais jamais à l'inexistence de la pensée.

La conscience est une des données fondamentales de la pensée qui ne peut être décomposée en éléments plus simples. En effet, la pensée implique l'esprit, la conscience, les idées, le langage et l'intelligence. La conscience, elle, n'implique rien. Par analogie, on peut dire que le sujet et l'objet s'y confondent, mais on se rend bien compte qu'il n'y a ni de sujet ni d'objet indispensable et que le phénomène est unique, incomparable et indescriptible. Il le demeure même si l'on élargit la compréhension du terme et que l'on distingue la conscience intellectuelle, sensible, réfléchie, etc.

Pourtant ce n'est pas la conscience qui est la réalité première, car une conscience vide d'objet, tout en étant possible, ne prend sa réalité qu'à partir du moment où elle est constatée: je suis conscient, ce qui est de la pensée.

La conscience sans objet est un état de conscience d'un très haut niveau, extrêmement difficile à atteindre. Ce n'est pas étonnant que certains philosophes comme Husserl aient pu affirmer que la conscience est toujours la conscience de quelque chose. Cela est vrai pour la conscience dans son état normal, habituel. Mais par un long travail de concentration mentale et par le perfectionnement de certaines postures pendant de nombreuses années, on peut arriver à éliminer tout objet de la conscience et atteindre un état conscient de rien. Mais c'est un aboutissement, c'est le résultat d'un long travail. La conscience n'est pas un réceptacle prêt à recevoir, et, à l'inverse de la pensée qui s'élève en s'enrichissant, elle s'élève en se dépouillant pour atteindre un sommet qui est la conscience vide de tout contenu.

On pourrait conclure que c'est bien cet état-là qui est la réalité première, mais ce ne serait qu'une réalité déduite. Si pour nous la réalité est bien ce qui ne peut être mis en doute et ce qui s'impose par une évidence qui n'a pas besoin de preuve de son existence, on voit bien que la conscience sans objet n'est pas concernée par notre définition. En effet, quiconque a fait un certain chemin dans cette recherche sait que la conscience vide est un état incontrôlable et qu'il existe toujours un doute sur sa pureté. Ce n'est qu'au réveil que l'on sait que l'on a dormi, et on le sait avec certitude. Il y a certains signes, un certain état, une espèce de souvenir sans objet qui

font qu'on ne peut pas se tromper en disant: "j'ai dormi". Pendant le sommeil, cependant, on n'en sait rien. C'est un peu de la même façon que, après coup, on peut dire: "j'ai été dans un état de conscience sans objet". Si l'on n'a pas de repères extérieurs, on ne pourra pas évaluer la durée de cet état, même approximativement. On ne pourra rien en dire car il n'y a eu aucun événement, aucune perception qui aurait pénétré dans le champ de la conscience. On a cependant parfois la certitude d'y avoir été, et c'est tout.

La preuve de l'existence de la conscience sans objet serait pas nécessaire si la conscience sans objet s'imposait avec une totale évidence. Mais c'est justement l'absence d'objet qui fait que cette conscience est vide de tout, y compris de l'évidence de son existence que nous réclamons pour lui reconnaître le statut de réalité non déductive.

Pensée et rationalité

Nous avons distingué la pensée en tant qu'acte de penser et l'idée qui est pour nous l'objet de la pensée. Pour que la raison puisse penser autrement que par simple énumération des idées, il faut que celles-ci se présentent dans un certain ordre. Il faut que la pensée puisse passer d'une idée à l'autre d'une façon qu'elle jugera elle-même satisfaisante. C'est cet ordre-là qui est la rationalité. C'est un rapport entre des termes que la pensée a isolés plus ou moins arbitrairement, puis reliés dans un ensemble en assignant à chaque terme un point d'attache qui permet de passer de l'un à l'autre. Aussi, une chose considérée globalement ne présente-t-elle aucune rationalité.

La pensée a une tendance naturelle vers la plus grande évidence, d'où aussi sa tendance à la simplification des rapports. Le rapport le plus simple est le rapport dualiste. C'est vers la réduction de tous les rapports au dualisme que la pensée penchera tout naturellement.

La pensée, se constatant elle-même, constate aussi sa nature. Elle n'improvise pas ses exigences, mais elle les définit. Elle est la seule à pouvoir les définir. Aussi peut-on dire: "Il y a de la pensée, elle est telle et telle" sans avoir à justifier ou à prouver. Il suffit à la pensée de s'interroger elle-même pour avoir des réponses exactes sur ses principes fondamentaux.

Les exigences de la pensée correspondent à sa structure interne qui se révèle et se définit au contact des choses. Mais ce ne sont pas les choses qui façonnent la pensée. On la voit au contraire ignorer délibérément le donné sensoriel. On la voit imposer aux choses ses lois et ses principes. Contre l'évidence même, contre l'expérience quotidienne, contre les habitudes les plus enracinées. Elle ne peut se mouvoir que dans un monde rationnel. Son travail consistera à le rendre intelligible. Elle refusera les évidences les plus sûres au profit de connaissances déductibles. Tout le monde peut voir le soleil se lever à l'est et se coucher à l'ouest. Quoi de plus évident? Pourtant la pensée rationnelle nous oblige à cet effort pénible et infructueux qui consiste à imaginer la terre tournant sur elle-même et en même temps autour du soleil.

La rationalité est indépendante de la représentation. Elle est ce qui est pensable, ce que la pensée peut penser. Si, par exemple, je prétends voir un récipient qui serait en même temps vide et plein, la pensée refuserait cette prétention comme une contradiction. Par contre, si

j'affirme qu'il n'est pas vrai qu'une courbe, ligne sans largeur, ne puisse couvrir entièrement la surface d'un carré, la pensée l'acceptera comme évidence, dès lors que j'en fournirais la démonstration mathématique.

La notation musicale ne peut embrasser tout ce qui est audible, mais la pensée solfiant n'a pas le pouvoir de rejeter dans l'impossible tout ce qui échappe à sa systématisation. Ce qui est solfiable a un caractère de rationalité musicale. Ce qui ne l'est pas n'en est pas moins audible. Le musical est une espèce du genre audible. Y a-t-il un genre plus général dont le rationnel serait une espèce? S'il y avait un tel genre, il serait inaccessible à la pensée.

La pensée reconnaît ses limites. Aussi, pour englober dans la pensée ce que la raison voit lui échapper, on a recours à l'idée d'une volonté suprême soutenue par l'omnipotence et entourée de toutes les perfections.

Mais on peut très bien accepter que la pensée ne puisse s'appliquer que dans son domaine spécifique et que le genre dont le rationnel est l'espèce soit hors de sa portée. Alors, on n'essaiera plus de rationaliser des rêveries poético-mystiques et la pensée n'en sera pas gênée. Comme elle n'est pas gênée par l'existence du domaine affectif qui échappe entièrement à la rationalité. L'inefficacité de la pensée rationalisatrice dans le domaine affectif est notoire. Toutes les tentatives n'ont pu dégager que quelques vagues tendances générales, aussi souvent démenties que confirmées dans les faits.

* * *

L'expression verbale est la seule forme de pensée communicable, qu'il s'agisse d'autrui ou du sujet pensant lui-même. La communication consiste à intégrer la pensée nouvelle dans un système cognitif existant. Les rapports étant les seuls saisissables par la pensée discursive, ils sont les seuls exprimables par la pensée. L'expression verbale est soumise aux règles de la logique, de la sémantique et de la syntaxe, aussi des rapports irrationnels ne sont-ils pas exprimables.

L'intelligibilité n'est pas une condition de la rationalité. Il peut y avoir des rapports rationnels non intelligibles. Ils seront inexprimables verbalement. Mais il y a d'autres formes d'expression par lesquelles une rationalité peut être exprimée même si elle n'est pas transposable dans le domaine conceptuel. Telles sont l'expression mathématique, l'expression symbolique ou l'expression musicale.

La rationalité reste cependant la condition de toute expression. La suite des nombres premiers en mathématique, les mouvements browniens en physique, les rythmes asynchrones en musique ne sont pas exprimables, faute de rationalité.

L'ordre et la légalité sont l'essence de la rationalité. On pourrait dire que tous les rapports rationnels sont de la pensée, quoique statique. Exprimée, elle deviendra formelle.

La pensée ne peut opérer que sur des concepts. Le concept désigne une chose prise en dehors de la durée. La raison extrait la rationalité des choses et établit des rapports entre les concepts. La connaissance conceptuelle peut légitimement prétendre à être un jour

achevée. Il en va tout autrement lorsqu'on replace l'être dans la durée.

Réduire les choses à leur seule rationalité, c'est les appauvrir. L'expression mathématique qui est l'expression même de la rationalité est aussi la plus éloignée de la réalité. Il y a un abîme infranchissable entre une intuition sensible et son expression. Qu'elle soit verbale ou symbolique. Ou même artistique. Il y a le même abîme entre la réalité et son aspect rationnel.

* * *

Voilà. Nous nous sommes attardés bien longtemps sur l'étude de la pensée. C'est qu'elle est la notion fondamentale dans une théorie de la connaissance. Voyons maintenant les problèmes de la connaissance proprement dite.

LA CONNAISSANCE

Connaissance et a priori

Toute connaissance est en fait a priori. On veut distinguer la connaissance a priori de la connaissance issue de l'expérience. Or l'expérience n'est pas n'importe quelle expérience, ce n'est pas la prise de contact avec un monde objectif. L'expérience est une certaine expérience bien déterminée et en dehors d'elle il n'y en a pas d'autres. Elle est limitée, conditionnée, ordonnée, elle est voulue pour que le monde dont elle permettra la connaissance soit un certain monde bien déterminé et non pas n'importe quel monde possible. La connaissance issue de l'expérience et celle issue de la raison pure est la même. L'une et l'autre sont voulues et elles servent l'une et l'autre la même cause, celle de la vie.

On confond trop facilement l'exigence impérative de la raison avec la connaissance a priori. Si, pour notre raison, pour notre système de pensée actuel, une chose ne peut être autrement que..., etc, cela ne tient en fait qu'à l'ensemble du système qui deviendrait inconsistant si l'exigence de la raison n'était pas satisfaite. Si, par exemple, on affirme qu'il ne peut y avoir de changement sans cause et que c'est là une connaissance

a priori, qu'elle n'est donc pas issue de l'expérience, car personne jamais ne pourra examiner tous les changements pour savoir s'il y en a qui n'ont point de cause, on n'énonce pas par cette affirmation une connaissance. Même si toutes les vérifications confirment cette assertion, on ne peut la considérer comme une connaissance, mais comme une exigence de l'esprit dans un certain système de connaissance.

C'est l'expérience elle-même qui est le fait d'une connaissance a priori. L'expérience est réglée d'avance dans tous ses détails, elle est prévue, elle est voulue telle qu'elle se réalise, en un mot, pour employer un terme contemporain, elle est programmée.

* * *

L'action en tant que manifestation d'une force agissante, peut être une réaction à l'action qui la provoque, donc provoquée, mais elle peut être aussi motivée. Dans leurs effets les deux peuvent paraître identiques, mais l'une n'est qu'une réaction selon les lois aveugles de la mécanique, alors que l'autre réalise un but. Toute la différence est là.

C'est la connaissance de cette possibilité d'agir sur les choses, c'est la faculté d'agir avec un but qui est la première et fondamentale connaissance a priori. Dès sa naissance le bébé fait mine de téter, il agit avec un but. Agir avec un but, c'est d'abord un instinct, mais au fur et à mesure que la conscience se développera, c'est cette connaissance instinctive qui sera le fondement de toutes les autres connaissances, y compris les plus abstraites.

De tout temps l'être vivant agit sur les choses, c'est cette action qui est le caractère premier de la vie, il va de soi que ce sera aussi la première connaissance de l'être pensant. La causalité n'est qu'une forme abstraite d'une connaissance avant toute expérience, connaissance implicite chez tous les êtres vivants, connaissance consciente chez l'être humain, connaissance définie par la loi de la causalité chez le philosophe.

Une observation aussi minutieuse et aussi prolongée qu'on voudrait, ne ferait jamais naître l'idée de la causalité chez un observateur qui ne serait pas lui-même doté du pouvoir d'agir sur les choses. C'est parce qu'il agit lui-même sur les choses que l'homme sait que cela est possible, or il agit lui-même depuis sa naissance. C'est dans ce sens seulement qu'il est admis de parler de connaissance a priori. Toutes les autres qui sont considérées comme telles, ne le sont que par la définition des concepts ou par la construction même du système qui repose sur des concepts qui ne peuvent être différents sans ébranler tout l'édifice. C'est donc le système tout entier qui exige le maintien des concepts de base dans leur intégrité, d'où cette force impérative de l'évidence.

* * *

On peut parler de la connaissance a priori de l'espace et du temps de la même façon qu'on a parlé de la connaissance a priori de la causalité. En effet le temps et l'espace sont donnés dans le mouvement, or l'un des caractères primordiaux de la vie, de toute vie, est le

mouvement. Dans sa toute première manifestation, la vie est un changement, donc un mouvement. C'est ce qui fait la différence avec la matière inerte, figée et stable dont la vie est absente.

Cette connaissance est présente sous différentes formes dans tout ce qui vit, et bien avant l'apparition supposée de la première conscience. Il n'est que tout à fait normal que le système de perception qui s'ouvre à la connaissance et donc à la conscience offre d'abord à la cognition les données les plus élémentaires de la vie. Il s'agit bien de l'action, donc du mouvement, donc du temps et de l'espace. Dire que ces connaissances sont antérieures à l'expérience n'a pas de sens. Elles sont l'expérience même et la connaissance qui s'en élabore est la connaissance de l'expérience même.

La notion du temps abstrait comme une forme de la connaissance n'est qu'une question de définition. Dans un certain contexte la raison impose une définition sans laquelle tout le système est en péril. Mais dans un autre système, la définition doit être très différente pour que l'ensemble du système conserve sa consistance. Toute l'erreur est de croire que le système est définitif et qu'il couvre toute la réalité, ou tout au moins, qu'il pourra la couvrir quand il sera achevé. La détention exclusive de la vérité définitive est la prétention commune de tous les penseurs de tous les temps et de toutes les tendances. Le besoin de soumettre tous les autres à cette croyance est tellement impérieux, qu'on ne reculera devant aucun moyen de persuasion ni même très souvent devant l'élimination pure et simple du contradictoire.

Le temps et l'espace seraient intuitivement connus avant toute expérience. En étudiant comment se forme la connaissance chez l'enfant, on se rend bien compte que

le temps et l'espace sont des notions péniblement élaborées et nullement innées et a priori. Mais on peut considérer que, de même que son corps, l'esprit de l'enfant n'est pas arrivé à son plein développement et que, pour juger de ses connaissances il faut attendre que toutes ses facultés soient arrivées à leur pleine maturité. Seulement alors il ne peut être question d'un état avant toute expérience.

Non, l'apriorité de ces concepts est implicite, elle est due à leur définition qui est incompatible avec l'expérience.

Ce qu'est la raison avant toute expérience nous ne pouvons pas le savoir. Il semble qu'on confonde trop facilement l'a priori avec le fait qu'on a oublié comment se sont élaborées les notions, quelle a été la genèse des concepts, comment s'est faite la construction du monde que nous avons appris à connaître. En effet les premières expériences du monde remontent à la plus petite enfance, à la naissance et même avant. De tout cela il ne reste pas la moindre trace dans la mémoire, et ce que nous avons appris à cette époque-là nous semble être connu depuis toujours, on ne peut pas imaginer qu'on pouvait ne pas avoir ces connaissances, on les croit données a priori, avant l'expérience. En fait on a tout simplement oublié l'expérience de la toute première enfance.

On peut facilement imaginer un monde uniforme et complètement immobile, où il ne se passe jamais rien. Dans ce monde la raison n'accéderait jamais à la connaissance du temps, ou, mieux, ne construirait jamais le concept du temps. Pour que la raison forme le concept du temps, pour que l'idée du temps prenne naissance, il faut qu'il y ait des changements. Il faut

qu'il y ait du "avant le changement" et du "après le changement". Il est clair que c'est l'expérience qui a fait naître l'idée du temps.

L'objectivité

Il n'y a pas de connaissance a priori. Il n'y a que des facultés ou des prédispositions qui ont besoin de l'éducation et de l'intervention d'un intellect formé et apte à transmettre, pour que la connaissance se forme et que les aptitudes deviennent des réalisations.

La connaissance du temps, pour ne prendre qu'elle en tant qu'exemple paraît être apriorique. La connaissance a priori n'est telle que en tant qu'implication, en tant que nécessité logique dans notre système de connaissances. C'est la définition Newtonnienne du temps qui en fait un a priori. Mais cette apriorité ne ressort que comme une conclusion logique. En effet par définition le temps est infini dans les deux sens. Donc, étant donné que nous ne pouvons pas avoir l'expérience de l'infini, nous concluons que le temps n'est pas une donnée de notre expérience, et que, étant donné que nous en avons quand même une connaissance certaine, elle ne peut être que a priori. Mais une autre définition du temps, celle de Einstein par exemple, donnera des conclusions très différentes.

Nous confondons les définitions des concepts avec la vérité, dans le sens absolu que nous voudrions être la marque de nos connaissances. Dans notre système de connaissances le temps est défini comme infini. Nous disons le temps est infini, et nous nous prenons au mot. Nous croyons vraiment que le temps ne peut être autrement qu'infini. En effet, il ne peut être autrement,

mais seulement dans notre système actuel. C'est l'ensemble du système qui repose sur la définition du temps en tant qu'infini, et c'est l'ensemble du système qui exige pour demeurer cohérent, que le temps garde comme caractère fondamental son infinité. Le temps n'est que ce qu'on convient qu'il soit. Il en va de même de tous les concepts. Aucun n'a de valeur en dehors d'un système, aucun ne porte les marques de la vérité immuable et universelle.

* * *

La seule connaissance véritable est la connaissance in abstracto. C'est la seule qui soit communicable, la seule qui ait un caractère d'objectivité. Le caractère d'objectivité signifie qu'elle est commune à la majorité des membres d'un groupe. C'est la seule objectivité possible pour une connaissance: elle est abstraite, elle est partagée par d'autres sujets connaissants.

L'objectivité de la connaissance se vérifie dans l'action commune de plusieurs individus en vue de la réalisation du même but. Les choses sur lesquelles ils agissent présentent des caractères qui sont perçus et interprétés de la même façon par tous; la justesse de la connaissance se vérifie dans les résultats de l'action qui eux aussi sont perçus de la même façon par tous.

Cependant cela ne prouve absolument pas l'objectivité réelle de la connaissance. Cette objectivité non relative devrait porter sur des connaissances qui ne dépendraient en rien du sujet connaissant. Elles devraient être vraies dans n'importe quel système ou, mieux, un seul système de cognition devrait être possible et la connaissance

objective devrait être vraie à l'exclusion de toute autre connaissance.

Il n'en est rien. La connaissance commune à un groupe est élaborée par le même système de perception et de cognition à la même époque. La concordance des observations et des interprétations n'est due qu'à la même éducation, à la même formation de l'instrument de cognition. Si l'objectivité de la connaissance se vérifie dans les résultats de l'action commune, c'est que la vérification et l'interprétation de ces résultats est faite par le même système de perception et de cognition.

Nous sommes en même temps juge et partie ce qui, en droit, ne donne aucune garantie de l'objectivité. Comment se fait-il qu'en philosophie et en science, on puisse admettre si facilement ce système de juridiction? C'est que, de toute façon, on ne peut et on ne pourra jamais faire autrement. La raison est créatrice de ses propres lois, elle est son propre juge, elle est son propre objet à soumettre à des lois, les lois sont élaborées à la suite de ses exigences, c'est elle qui en a besoin, c'est elle qui les fait, pour s'y soumettre.

Toute la géométrie d'Euclide repose sur un postulat. Mais c'est bien d'un postulat qu'il s'agit. Euclide a eu la sagesse de ne pas affirmer que l'unicité de la parallèle par un point est une vérité absolue. Il a considéré son système comme un système hypothético-déductif, tout en étant évidemment persuadé qu'il détenait la vérité définitive sur la géométrie. Il a suffi à Riemann de remplacer le postulat par un autre, pour construire une géométrie tout aussi consistante que celle d'Euclide.

C'est le défaut des grandes philosophies comme celle de Schopenhauer. Il ne considère pas son système comme

hypothético-déductif. Il affirme des vérités définitives et ne doute pas un instant que les prémisses sur lesquelles il base sa doctrine pourraient être tout simplement remplacées. Que donc, ce qu'il prend pour des vérités évidentes et éternelles ne sont que des postulats et des hypothèses.

Mais, est-ce que toute sa philosophie tombe si l'on ramène au rang de postulat ses vérités premières? Non, il reste quand même quelque chose de définitif. Ses assertions ne sont pas fausses, elles sont seulement incomplètes, elles ne couvrent qu'une partie de la connaissance, tout en prétendant embrasser le tout.

* * *

Voici, en passant, deux petites flèches pour Schopenhauer. J'en avais préparé tout un fagot et il y en avait pour tout le monde, mais j'y renonce car ce livre est déjà un véritable bric-à-brac. Ce n'est pas la peine de le surcharger encore.

Pour Schopenhauer l'œil est l'objectivation de la volonté de voir. Schopenhauer élargit l'action de la volonté à tout ce qui existe et en voit l'objectivation dans les processus chimiques aussi bien que dans les mouvements des corps célestes. Selon lui, l'objectivation de la volonté est soumise à un déterminisme strict, alors que la volonté elle-même est indéterminée. Nous ne savons rien de cette volonté et nous n'en saurons jamais rien. Par contre nous pouvons en étudier l'objectivation depuis la plus aveugle poussée

dans le monde matériel inanimé, jusqu'à sa manifestation la plus subtile chez l'homme.

Cependant, il me semble difficile et hasardeux d'englober les deux catégories de phénomènes dans une et même volition. Les phénomènes du monde inanimé, soumis aux lois rigoureuses, qui sans la moindre exception, régissent un monde intelligible et prévisible, sont essentiellement différents des phénomènes du monde animé, qui bravent ces lois, les ignorent ou, au contraire, les utilisent pour la réalisation de buts et pour créer un monde qui n'est intelligible qu'a posteriori et qui est éminemment imprévisible.

La volonté de vie est une chose évidente. On s'éloigne cependant beaucoup de ce genre d'évidence en se fiant à un raisonnement douteux qui attribue les phénomènes du monde inanimé à l'objectivation d'une volonté dont on ignore le but. C'est cette absence de but qui rend toute la théorie inacceptable, car, par définition, une force agissante ne peut être considérée comme volonté sans une orientation téléologique manifeste. Donc, si par l'observation de ces phénomènes dans leurs successions et leurs enchaînements, nous ne pouvons mettre en évidence un but, on est en droit de demander pour quelle raison on devrait les considérer comme la manifestation d'une volonté?

Non, de toute évidence il n'y a pas de but intelligible dans le devenir cosmique. De toute évidence, il y a une différence essentielle entre les deux mondes et, pour les faire entrer ensemble dans un système qui, par un même principe, rendrait compte de tous les deux, il faut délibérément ignorer les faits de l'observation la plus courante! Peu importe le principe. Comment peut-on sérieusement ignorer la finalité dans les phénomènes de

la vie et essayer de les réduire à des mécanismes soumis au déterminisme universel ou, pis encore, au hasard? (Je dirai deux mots à Monod un peu plus tard!). Ou au contraire, comment peut-on sérieusement considérer tout le devenir cosmique comme la réalisation d'un but et comment ne pas éclater de rire si on prétendait que ce but était justement l'apparition, la création de l'homme? (Celle-ci était pour Teilhard de Chardin!).

Schopenhauer a écrit :

"En dehors de toute pensée aucun temps, aucune antériorité n'est possible... Il existe, avec sa double infinité, dès la première connaissance.... Le phénomène qui remplit ce premier présent est nécessairement rattaché par un lien de causalité à une série infinie de phénomènes dans le passé."

Si le temps existe avec sa double infinité, il ne peut dépendre de la première connaissance. Si le monde dépend de la première connaissance il ne peut être rattaché par un lien de causalité à une série infinie de phénomènes qui ont précédé cette première connaissance. Ce sont là des fautes de logique. On voudrait faire passer ces fautes pour des antinomies de notre faculté de comprendre. Autrement dit c'est comme ça même si nous ne pouvons pas le comprendre, car notre raison exige l'infinité du temps, ce qui est incompatible, etc. Mais notre raison exige au même titre et avec autant de force impérative que nos raisonnements soient clairs et logiques, que rien ne reste incohérent ou contradictoire. Selon quel critère se permet-on de satisfaire de préférence l'une ou l'autre des exigences de la raison qui les présente avec la même acuité?

Si, par contre, on a la modestie de ne pas prendre les prémisses de notre raisonnement pour des vérités absolues; si l'on accepte humblement l'imperfection de nos méthodes de raisonnement; si, lorsque certaines de nos catégories nous obligent à raisonner contre toute logique, nous avons la sagesse de rejeter ces catégories et de les remplacer, plutôt que de nous embrouiller dans des soi-disant antinomies, peut-être que alors, le monde nous apparaîtrait comme beaucoup plus cohérent, en tout cas plus confortable à notre raison.

* * *

Donc la connaissance est de la pensée. Le monde que nous connaissons est de la pensée. Cela ne peut être autrement car notre système par lequel la connaissance se fait est celui-là même par lequel le monde est perçu. Le tout reste à jamais de la pensée, du mental, du subjectif.

Le travail de la pensée n'est qu'une élaboration discursive de connaissances implicites. L'impasse dans laquelle elle aboutit, quel que soit le chemin qu'elle prenne, l'obstacle qui l'empêche de connaître le monde directement et infailliblement, comme elle connaît ses propres règles, c'est justement la conceptualité. C'est son instrument, le concept, qui est insuffisant. C'est par cette insuffisance que la pensée conceptuelle ne peut s'appliquer qu'à du statique et à de l'immuable.

Les logiciens grecs l'avaient bien compris. Ils sont allés jusqu'à refuser toute autre forme d'expression que la forme prédicative, transformant en attribut même ce qui est manifestement une action: "je suis marchant" au lieu de "je marche"!

La vérité

La connaissance est inséparable de l'idée de la vérité; une connaissance qui ne serait pas vraie n'aurait aucun sens. "La vérité est l'adéquation de la pensée avec son objet". C'est la définition classique et aucune autre n'a pu mieux cerner le problème de la vérité.

La connaissance peut n'être que partielle ou relative. Elle peut s'accommoder de certains aspects des choses seulement ou de quelques parties d'un tout à connaître. Elle peut aussi se satisfaire seulement de la compatibilité d'une connaissance nouvelle avec des connaissances antérieures. Rien de tel n'est admissible avec la vérité. Le concept de vérité implique une exigence exclusive de toute approximation ou relativité. C'est là une exigence impérative et essentielle de la pensée.

L'accomplissement en est cependant tout à fait illusoire. La pensée est prisonnière d'elle-même. L'objet de la pensée ne pouvant être que de la pensée, la vérité serait l'adéquation d'une pensée pensante avec une pensée pensée – son objet. Un contrôle objectif de cette adéquation est à jamais exclu. Un contrôle extérieur ne pourrait se passer que dans une autre conscience. Ce ne serait que reporter le problème, le déplacer sans pouvoir jamais le résoudre.

Car il ne faut pas oublier que notre si belle définition de la vérité implique l'idée de vérification. Vérifier l'adéquation de la pensée avec son objet implique la connaissance préalable de l'objet, condition de la vérification qui sans cela n'aurait aucun sens. Nous sommes dans un cercle vicieux. Il restera vicieux quel que soit le nombre des maillons de la chaîne des

consciences vérificatrices car le problème tout entier sera reporté sur le dernier maillon.

La vérité au sens plein du mot est inaccessible à l'esprit humain. Aussi faudrait-il distinguer rigoureusement la vérité et la connaissance pratique, révélée par l'expérience, par l'usage constant ou par l'action sur les choses, ainsi que la connaissance par déduction ou par la concordance de témoignages indépendants. Il ne peut s'agir que de connaissances incertaines, car elles reposent sur des renseignements non fiables livrés par les sens, sur des témoignages tout aussi douteux ou sur des déductions à partir d'hypothèses ayant nécessairement pour point de départ des axiomes et des postulats invérifiables.

Le concept de vérité de la définition classique ne peut concerner ces connaissances. Elles devraient être désignées par un tout autre vocable. Pourtant, il y a des assertions qui s'imposent à l'esprit comme vraies avec une telle évidence que l'on ne pourrait nier la possibilité de la connaissance de la vérité sans mettre la raison en révolte.

Cette connaissance est celle qui obéit aux lois de la raison et qui s'accorde avec ses normes d'une façon simple et directe. C'est donc cette intégration de la pensée-objet dans le système pensant qui donne cette irrésistible apparence de la vérité. Mais c'est le système pensant lui-même que la raison ne peut justifier. Il est tel qu'il est. Le penseur en prend connaissance d'un simple "coup d'œil" à l'intérieur de la conscience. Sans avoir à se demander pourquoi c'est ainsi et pas autrement et sans d'ailleurs pouvoir espérer jamais trouver une réponse à la question.

En nous replaçant dans le contexte de la définition classique, nous pouvons affirmer: il ne peut y avoir d'adéquation entre la pensée et son objet. Si cette adéquation se réalisait jamais, elle ne pourrait être que le fruit du hasard et nous n'en saurions jamais rien.

* * *

La mathématisation des sciences ne signifie pas pour autant leur rapprochement avec la vérité. Elles sont seulement englobées dans un système rationnel plus rigoureux. Mais ce système n'en est pas moins un système hypothético-déductif et aussi éloigné de la vérité que n'importe quel autre.

L'élaboration du matériel fourni à la mathématique par les sciences n'est qu'une infime partie des constructions mathématiques possibles. Le mathématicien peut se consacrer à des recherches dans lesquelles la mathématique est son propre objet. Il peut, ainsi qu'en témoignent déjà quelques tentatives, s'éloigner complètement de toute réalité. Il explore alors un domaine de possibilités nouvelles et construit une mathématique qui pourrait aussi être l'expression d'un monde. Ce monde-là serait entièrement différent du nôtre. Si nous ne pourrions jamais en avoir la moindre représentation, nous pourrions tout de même en avoir une parfaite connaissance.

LE SYSTEME DE PERCEPTION ET DE COGNITION

La chose en soi

Toute notre connaissance ne renferme que des rapports. La connaissance est la connaissance des rapports. Or la connaissance des rapports ne fait pas connaître la chose en soi. Ce raisonnement de Kant devrait paraître inattaquable.

La chose en soi est déduite par raisonnement. En effet, si notre raison pose des rapports entre des termes, il faut bien que, en dehors de ces rapports qui nous sont seuls accessibles, il y ait des choses indépendantes des rapports que notre raison pose, donc des choses en soi. La chose en soi s'impose en effet si l'on considère la connaissance comme une lecture du monde objectif, d'un monde indépendant de la raison qui le découvre. Cette chose en soi nous apparaît donc sous des aspects que nous sommes capables de percevoir par les moyens qui sont les nôtres, mais il se pourrait que d'autres aspects de la chose nous restent cachés comme par exemple sa quatrième ou cinquième dimension, ou d'autres qualités non perceptibles par notre système de perception. Ce monde nous serait à jamais inaccessible

et la raison ne pourrait que constater son impuissance à le connaître.

Si, par contre, nous considérons la connaissance comme un choix fait dans un tout donné simultanément; si nous admettons qu'aucune chose perçue n'est rien en soi, car elle n'est que l'assemblage de différentes perceptions partielles qui chacune n'isole que certains aspects d'un tout général et indifférencié, alors le problème de la connaissance de la chose en soi ne se pose plus.

La chose connue est telle que nous la connaissons pour la simple raison que c'est en la connaissant que nous la construisons, que l'acte de connaître est le même que celui de créer la réalité, que, enfin, en dehors de la connaissance on ne peut supposer qu'un matériau informe, unique et continu, comme un bloc de marbre duquel le sculpteur dégage la statue, ou comme le sable dont le gosse fait un château.

* * *

Il n'y a pas de chose en soi; il n'y a que des choses en moi.

Toute perception est un choix. D'abord un choix fait par les cinq sens dans la limite de leurs possibilités. Ensuite un choix fait par l'individu en fonction de sa personnalité. Pourquoi s'étonner alors que le perçu soit un assortiment ordonné et non contradictoire (cohérent). L'esprit ne fait pas une lecture de la réalité, il l'écrit. S'étonner qu'il y ait un ordre dans le cosmos, que la connaissance soit possible, que la mathématique puisse se loger dans une réalité, c'est oublier que les règles de

la pensée, la logique, la mathématique sont l'œuvre de l'esprit en même temps et au même titre que le monde qu'elles expliquent.

L'esprit ne fait pas une lecture de la réalité, il l'écrit. Mais comment s'y prend-il dans sa rédaction? Il commence par une extrême simplification: il réduit le monde au spirituel et au matériel. Il procède ensuite à un regroupement de toute la réalité en ce qui peut être vu, entendu, touché, goûté ou senti, ou alors rendu par certains artifices détectables par les sens. Le tout devant toujours rester à l'intérieur de certaines limites sans quoi la perception ne fonctionne pas et la chose n'existe pas.

Peu importe que ces limites aient considérablement reculé grâce aux appareils modernes, elles ne sont que déplacées. Elles existent toujours. On s'imagine explorer le monde, aussi bien le cosmos que l'atome. En fait, ces perceptions au deuxième degré sont encore plus étroitement sélectives et les appareils qui nous les fournissent sont construits pour nous donner une certaine image du monde, ou tout au moins un certain type d'images du monde. On peut prévoir qu'on arrivera un jour à saturation, c'est-à-dire qu'on aura épuisé toutes les possibilités du visible et de l'audible et on croira avoir achevé l'exploration et complété l'image du monde. En fait nous aurons achevé notre construction et nous nous arrêterons provisoirement pour avoir utilisé tous les cubes de notre jeu de construction. Pour jouer encore, il faudra recombinaison autrement les cubes, c'est-à-dire détruire ou modifier la construction achevée.

Par raisonnement, on peut aboutir à la conclusion que d'autres mondes sont possibles. En effet limiter toute la manifestation à ce qui est perceptible par les cinq sens ou traduisible en leur langage semble appauvrir

considérablement la grande réalité qu'on croit entrevoir ou deviner derrière la nôtre qui ne serait que "l'ombre à ras du sol du majestueux palais, demeure de, etc." Il n'en est rien. La manifestation est une hypothèse merveilleuse, mais il n'y a que de la réalité construite, toujours limitée aux cinq sens. Il y a des réalités plus pauvres, celles de l'aveugle ou du sourd, il pourrait y en avoir de plus riches avec un sixième ou septième sens. Elles n'en seraient pas moins toutes construites.

C'est dans un sens opposé à l'idée de la manifestation d'un Principe supérieur que se déroule l'évolution de la réalité. *La réalité est la représentation.* Notre logique actuelle veut que, puisqu'il y a de la représentation, c'est qu'il y a d'abord quelque chose de représentable, et elle nous impose une réalité objective, indépendante de la connaissance qu'on en a. Mais cette exigence de la raison est incompatible avec les possibilités du système de perception et de cognition.

Dire que les choses étaient là avant l'élaboration d'un système de perception et de cognition qui les met en évidence, c'est comme dire que la statue était dans le marbre avant que le sculpteur ne l'en dégage. Un autre sculpteur aurait dégagé une tout autre statue. Un autre système de perception et de cognition aurait dégagé une tout autre réalité. Le bloc de marbre contient un nombre infini de statues. De la même façon, le bloc des possibles contient un nombre infini de réalités.

* * *

La perception est une sélection qu'opère un système de perception et de cognition dans un continuum indéfini et uniforme de réalités possibles.

Dans une masse d'eau, différents petits courants, le mouvement des vagues et de différentes ondes donnent l'impression qu'il s'y passe quelque chose. Si un système de perception et de cognition s'élaborait de façon à distinguer des couleurs différentes pour chaque courant en fonction de sa direction et de son intensité, des sons et des couleurs pour les vagues et les ondes, il aurait facilement l'illusion d'une réalité indépendante et ne verrait plus la grande masse transparente de l'eau immobile. Un autre système de perception et de cognition élaboré pour distinguer les températures et voyant des couleurs différentes à chaque niveau de température, mais ne réagissant que par paliers, verrait une réalité entièrement différente de la première. Un troisième système de perception et de cognition réglé pour distinguer uniquement l'état gazeux de la matière verrait une incessante création de sa réalité à partir de rien (car il ne pourrait voir le liquide ni le solide) et la disparition de sa réalité dans le néant. Jamais il ne pourrait imaginer ni comprendre le processus de l'évaporation et de la condensation.

C'est comme une statue en glace. Plongée dans l'eau, elle s'en distingue mais disparaît aussitôt que l'eau se congèle. Elle n'a jamais été autre chose que de l'eau et n'a été perceptible que parce que l'observateur distingue le solide du liquide.

Que dire du système de perception et de cognition réglé pour distinguer une réalité moléculaire, atomique, etc? Notre imagination s'arrête vite, car elle est conditionnée par notre propre système de perception et de cognition.

Nous pouvons en imaginer de plus pauvres que le nôtre, mais comment en imaginer de plus riches? En tout cas, nous comprenons la relativité de la réalité. Nous ignorerons toujours le bloc ou le continuum de tous les possibles. Notre réalité sera toujours dégagée par notre système de perception et de cognition par élimination sélective. Ce sera toujours une réalité construite et élaborée.

Mais, par d'autres raisonnements, en imaginant d'autres comparaisons, on pourrait démontrer juste le contraire et certainement bien d'autres choses. Il y a pourtant une différence essentielle entre ce genre de raisonnement et notre exposé: je décris une réalité, celle donnée par l'expérience du Xy.

La construction de la réalité

Nous avons admis comme seule réalité indubitable l'existence de la pensée. Nous posons la question de savoir si le monde des objets existe ou non. C'est un problème de connaissance. Nous ne posons pas, pour l'instant, la question de savoir comment est ce monde des objets ai s'il est connaissable en dehors de la représentation qu'on en a. Nous voulons savoir à ce stade si ce monde existe ou non. Pour le savoir, ce n'est pas dans le monde que nous devons aller chercher la réponse. Ce que nous devons faire, c'est examiner correctement l'instrument de la connaissance, car c'est de cet examen que dépendra la réponse à notre question.

Si cet examen est fait sans idées préconçues, la réponse est simple et claire: ce n'est pas le monde qui est donné,

c'est le système de perception et de cognition qui est donné, ou mieux, élaboré. Le monde est dégagé par le système de perception et de cognition. Il est construit.

Et le monde, la réalité détectée par les instruments? Aucun sens du système de perception et de cognition n'y est sensible. Cette réalité est uniquement détectable par des instruments conçus pour la détecter. On voit combien cette réalité-là est encore plus évidemment construite que celle dégagée par le seul système de perception et de cognition.

Il y a enfin la réalité scientifique. La science construit une réalité de plus en plus élaborée et, qu'elle se l'avoue ou non, de plus en plus éloignée de l'idéal de la simplicité lumineuse qui devrait être le propre des choses de l'esprit. C'est la réalité scientifique, la réalité au troisième degré. Ce n'est plus seulement une réalité déduite. C'est une réalité hypothétique et mathématique: elle sort des calculs des savants et repose sur des hypothèses qui d'ailleurs changent périodiquement. Le bien-fondé des hypothèses et la justesse des calculs se vérifient par l'action sur les choses qu'ils rendent possibles.

* * *

Le cosmos est d'une certaine façon qui n'est pas n'importe laquelle. Un principe a donc présidé à sa réalisation. Le principe ne peut être que logiquement antérieur au phénomène. La connaissance est une certaine connaissance qui n'est pas n'importe laquelle.

Un principe a donc présidé à sa réalisation. Comment ne pas penser que c'est le même?

Nous avons déjà vu à quel point l'idée d'un créateur serait contredite par sa création. Aucune finalité n'étant décelable dans le cosmos, pour quelle raison un créateur l'aurait-il fait? Pourquoi comme ça et pas autrement? Nous avons vu également que rien ne justifie la présence d'un principe, que l'ordre des choses n'a aucune raison d'être. La seule finalité évidente est celle qu'on trouve dans la biosphère. C'est elle seule qui peut nous mener vers une compréhension satisfaisante du monde et de nous-mêmes.

La manifestation est pauvre et uniforme. Il y a peu d'imagination, peu de fantaisie et le même modèle et le même schéma sont répétés indéfiniment.

Comment un principe supérieur ou une puissance absolue choisirait-elle de se manifester d'une façon aussi médiocre? Il y a une disproportion énorme entre les attributs qu'on prête au Principe et sa manifestation. Non. C'est dans le sens inverse que se passent les choses.

Le monde n'existe pas. Il y a des mondes dont le nôtre. Notre monde n'a pas été créé. Il est en train de se créer et nous participons à sa création. L'effort créateur, la volonté créatrice sont évidents pour peu qu'on observe sans préjugés. Nous sommes les artisans et les instruments de la création et, avec les moyens de connaissance que nous avons, nous pouvons entrevoir comment cela a commencé. Nous devinons ce qu'a été la première cellule vivante et ce qu'a été son monde. Nous pouvons suivre l'évolution de la vie et le

dégagement des mondes successifs de plus en plus vastes et de plus en plus riches.

Selon Monod, c'est par une sélection parmi les accidents génétiques dus au hasard que s'élaborent les transformations qui font évoluer les espèces. Cette idée de sélection constructive est le principe même de la vie. Dès la première cellule, un choix s'opère, à commencer par le choix des influences auxquelles se soumet la cellule et le rejet des influences néfastes ou inutiles.

On peut imaginer ce qu'était le monde de cette époque. Mais on oublie qu'on l'imagine avec notre système de perception et de cognition actuel. On croit facilement que la réalité de cette époque serait à peu près comme nous l'imaginons si un système de perception et de cognition actuel pouvait s'y transporter. Mais ce n'est que du roman de science-fiction dénué de fondement sérieux. La machine à remonter le temps n'existera jamais. Le passé, aussi proche ou aussi lointain qu'on le voudra ne sera jamais ailleurs que dans notre système de perception et de cognition *actuel*.

Les vestiges étudiés et interprétés ou les traces mnésiques personnelles forment notre connaissance du passé, mais cette connaissance est actuelle. C'est celle de notre système de perception et de cognition en dehors duquel il n'y a pas de réalité, et le passé nous le construisons de la même façon que le présent. Exactement de la même façon car en fait, il n'y a que du passé, le présent n'étant qu'une vue abstraite de l'esprit.

En examinant l'instrument de la connaissance, nous lui trouvons des limitations sévères et nous nous rendons compte qu'il ne pourra jamais nous permettre de connaître autre chose que le monde que nous

connaissions ou que nous sommes en train de connaître. Or ce monde-là n'est pas le seul monde possible, tout en étant le seul possible pour notre instrument de connaissance. Déjà pour notre propre instrument de connaissance et dans l'état actuel de son développement, nous pouvons supposer avec raison que d'autres mondes existent et qu'ils nous seront à jamais inaccessibles.

* * *

Il faudrait un autre mot pour chacune des réalités. Le point de départ est néanmoins la seule réalité apodictique: celle de la pensée. Toutes les autres sont déduites ou déductives et ne sont telles que comme conclusion d'un raisonnement plus ou moins explicite. Ceci étant, il faut bien que... Étant donné que..., il est bien évident que...

Notre raison, telle qu'elle est aujourd'hui, demande une explication rationnelle. L'évolution en est une, la création divine de formes définitives ou perfectibles en est une autre, mais ça ne change rien au problème de la réalité: elle n'en sera pas moins construite par notre système de perception et de cognition.

Le sens statique a son organe dans le labyrinthe de l'oreille interne. Les canaux semi-circulaires qui s'y trouvent sont remplis d'endolymphe et ils sont disposés dans trois plans perpendiculaires correspondant aux trois dimensions de l'espace.

Le sens statique est le sens de l'équilibre du corps, de sa verticalité des mouvements de rotation ou de translation, de la posture, en un mot de ce qui est spatial. De tous les

espaces possibles, nous en avons élaboré un: le tridimensionnel. Ce n'est pas l'espace qui a trois dimensions. C'est notre système de perception et de cognition qui construit un monde logé dans trois dimensions. Mais ce ne sont pas les dimensions de l'espace. L'espace n'a pas de dimension. Ces dimensions sont les nôtres, celles de notre système de perception et de cognition.

L'organe du temps est la mémoire. En effet, l'idée du temps n'a pu se former que dans un monde changeant. Mais l'idée du changement n'a pu se former que par la mémoire. Un système privé de mémoire fonctionnerait à la façon d'un miroir. Il n'élaborerait jamais aucune idée et ne pourrait jamais accéder à aucune connaissance.

L'œil humain n'est sensible qu'à des radiations lumineuses comprises entre 0,39 et 0,82 microns. Les cônes de la rétine donnent une sensation de lumière seule alors que les bâtonnets donnent en plus des sensations de couleurs. L'achromatopsie est l'insensibilité totale aux couleurs. L'enfant identifie le vert, le bleu et le violet beaucoup plus tard que les autres couleurs. Les Védas les Avestas l'Ancien Testament, Homère, ne font aucune mention de ces couleurs. Les Anamites les distinguent fort mal.

C'est un bel exemple de la construction d'une réalité. La vie a développé un instrument sensible à une mince frange de radiations possibles. Elle a isolé une réalité détectable par cet instrument et elle a organisé l'activité de survie dans cette réalité. L'instrument a été progressivement perfectionné, dégageant ainsi une réalité non essentielle et apportant en plus des satisfactions d'ordre esthétique.

Nous savons, grâce à nos instruments, que le monde des ondes est infiniment plus vaste que le monde de la lumière. Nous avons détecté un peu de cette vaste réalité et nous y avons agi. Mais, ne l'oublions pas, nous l'avons fait avec notre système de perception et de cognition et avec notre système de perception et d'action qui, un peu élargis et un peu plus efficaces, n'ont pourtant pas changé de nature.

* * *

En posant la question de savoir qui veut l'élaboration de systèmes de perception et de cognition de plus en plus perfectionnés, on a déjà donné une réponse: les choses se font par l'action d'une volonté. Mais avant de nous servir de ce nouveau terme, définissons-le.

La volonté: faculté de l'esprit d'orienter l'action dans un certain but préalablement choisi et d'éliminer les tendances contraires (Lalande).

Les éléments principaux de la volonté sont donc:

Le choix: l'élection libre d'un but entre d'autres possibles;

L'objet: l'idée de ce qui est voulu;

La finalité: le contexte et les raisons de vouloir;

La sélection: l'activité constante par laquelle sont éliminées les tendances contraires.

Si donc on trouve une chose où on reconnaît une finalité, telle la toile d'araignée ou un phénomène quelconque résultant d'une action délibérée, on ne peut faire autrement que de l'attribuer à une volonté. En effet, si les mouvements des astres dans le cosmos sont

chaotiques, il est bien évident que l'idée d'une volonté ne s'impose pas. Il en est de même si ces mouvements sont parfaitement ordonnés et définitivement immuables, car ce serait dû à leur nature propre.

Mais imaginons, par contre, que nous nous trouvions sous une grande table de billard en verre transparent. Il y aurait deux boules blanches et une rouge et elles seraient fluorescentes, c'est-à-dire qu'elles réfléchiraient la lumière alors que les joueurs et leurs bâtons seraient noirs et l'éclairage fait de façon à ce qu'on ne puisse pas les voir. En observant les mouvements de la boule rouge, qui cherche par des trajectoires souvent compliquées à toucher successivement les boules blanches, sans y arriver à chaque coup, on aura vite fait de comprendre ce qui est voulu. Je dis bien ce qui est voulu, car jamais on n'attribuera ces mouvements au hasard.

On pourra se poser la question de savoir si la boule rouge est un être intelligent, doué de volonté et capable de se mouvoir par ses propres moyens ou si les boules ne sont que des objets inanimés mis en mouvement par un invisible être intelligent doué, de volonté et capable d'imprimer des mouvements aux boules. Mais, dès lors qu'on aura reconnu une finalité dans les mouvements, l'idée d'une volonté s'imposera de manière irréfutable.

Le fait primordial est la vie. Le début de la connaissance est le début de la vie. La réalité commence avec un système de préservation et de propagation de la vie. Dans un continuum ou dans un bloc d'une réalité non différenciée, il y a quelque chose qui apparaît, distinct du reste et qui veut le demeurer. Cette particule de vie fait dès le début une discrimination: elle distingue le favorable du nuisible.

Elle crée une réalité nouvelle, et elle continuera à l'élargir et à l'enrichir. La volonté de vie, immanente, évidente, continuera son action d'adaptation, de propagation et de prolifération. C'est elle qui est la force créatrice de la réalité. En formant des systèmes de perception et de cognition de plus en plus perfectionnés, elle dégage des réalités de plus en plus vastes, de plus en plus élaborées.

Comment savoir ce qu'est cette volonté, ce qui la motive, sur quelle force elle s'appuie, quelles sont ses limites? Toutes ces questions, et mille autres, resteront à jamais sans réponse, mais ce n'est pas pour ça qu'on peut nier son existence. Encore moins lui attribuer des pouvoirs qu'elle n'a manifestement pas.

* * *

Toute connaissance n'est qu'une interprétation. La perception même est une interprétation, d'abord par les sens, car chacun ne réagit que d'une seule façon, quel que soit le stimulus, puis par l'esprit qui sélectionne dans le flux continu des perceptions celles qui sont importantes.

La réalité qu'on croit unique et objective est en fait la construction d'un système de perception et de cognition. Donc elle est relative et subjective, étant construite d'éléments sélectionnés par le système de perception et de cognition dans les limites de ses possibilités.

Elle est loin d'être unique: en élargissant artificiellement un tout petit peu la portée de notre système de perception et de cognition, nous découvrons

déjà des réalités qui n'en finissent pas de nous étonner par leurs aspects entièrement différents.

Or, nous sommes à jamais enfermés dans notre système de perception et de cognition. Même avec des limites artificiellement élargies, ce n'en est pas moins toujours le même système de perception et de cognition. Il est évident que d'autres systèmes de perception et de cognition, et donc d'autres réalités, sont possibles, mais nous n'en aurons jamais la moindre idée.

Cependant, notre système de perception et de cognition même n'étant pas notre œuvre, il est donc bien l'œuvre d'une volonté qui n'est pas la nôtre. C'est cette volonté, dont nous ne saurons jamais rien, sinon qu'elle existe et qu'elle s'impose avec une force irrésistible, c'est donc cette autre volonté qui a voulu pour nous la réalité qui est la nôtre et la connaissance que nous en avons.

Dans ce sens-là, nous pouvons dire que la connaissance nous a été révélée, que nous avons été guidés et que nous le sommes toujours. Il n'y a pas de quoi s'enorgueillir de nos connaissances. Toute connaissance est une révélation. La connaissance scientifique encore bien plus que toute autre car elle se conforme à la volonté d'agir, elle s'y identifie par ses aspects les plus importants.

* * *

La réalité est dans le système de perception, dans la conscience. Mais le système de perception et la conscience ne sont pas en dehors de la réalité. Il n'y a pas de réalité en dehors de la conscience, il n'y a pas de

conscience en dehors de la réalité. Toutefois, si pour notre connaissance actuelle, une réalité avant l'Homoconscient s'impose, cette réalité qui nous paraît si sûre n'est que déductive. Elle ne s'impose que parce que notre méthode de raisonnement est ce qu'elle est. Mais ce n'est pas la seule méthode possible et elle n'a pas toujours fait autorité comme aujourd'hui. Dans la réalité intervient en premier lieu la mémoire, ensuite la croyance dans la permanence de l'ordre des choses.

Lorsque je tourne le dos à ma table, j'ai en mémoire la disposition des objets qui s'y trouvent. Le dos tourné, je crois que les objets demeurent à leur place, j'y crois seulement, je ne peux pas le savoir, car je ne vois pas le dos tourné. En me remettant de face, je retrouve les objets à leur place, ma mémoire me le confirme. Si jamais un objet a disparu entre-temps, j'en déduis que quelqu'un l'a enlevé ou je doute de ma mémoire. Je cherche la cause et le plus souvent je la trouve. Il ne me viendrait pas à l'idée que l'objet ait pu s'envoler par ses propres moyens ou qu'un esprit malin l'ait fait se volatiliser. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Il n'y a pas bien longtemps, un siècle ou deux à peine, j'aurais prié St-Antoine d'intervenir ou le Malin de me rendre l'objet disparu.

La croyance dans l'ordre permanent des choses est toute récente, et d'ailleurs encore toujours remise en question. Il suffit de voir comment on abandonne facilement la terre ferme du rationnel pour plonger dans les eaux troubles de l'astrologie ou pour s'embourber dans les sciences occultes et malsaines.

* * *

Une perception est un choix. C'est littéralement une élection par laquelle l'attention fait rentrer dans le champ de conscience une perception choisie parmi un nombre illimité d'autres perceptions simultanées, qui restent inconscientes.

Le système de perception fonctionne comme un appareil enregistreur: tout est capté et tout est enregistré. Cela représente un stock de données inconscientes, dans lequel l'attention puise ce qui lui convient, l'isole et en fait une information consciente. Tout le processus prend un certain temps et, même s'il est bref, il n'en est pas moins un délai qui fait que ce qui est saisi en tant qu'information consciente est déjà nécessairement du passé. C'est un souvenir et toute la réalité n'est autre chose que du souvenir, de la mémoire et jamais autre chose. La réalité présente est prélevée dans la mémoire récente et c'est là toute la différence entre le présent et le passé qui, lui, est fait de souvenirs plus lointains. Le rêve, la rêverie, l'imagination du futur et même l'hallucination ne sont pas d'une nature différente que les perceptions par lesquelles on croit connaître le monde. Le tout n'est que du mental et rien d'autre.

La vie, le Plenum

Le problème du passage de la perception à la conscience n'existe pas. Comment un phénomène physique, puis physiologique (ondes sonores ou lumineuses – excitation des organes des sens) devient-il un phénomène mental? Comment se fait le passage du physique au spirituel?

En réalité, il ne se fait pas. Le physique est du mental. Il n'y a pas autre chose que du spirituel, en se rappelant notre définition de l'esprit: entité pensante et rien d'autre.

On ne peut pas juger ni apprécier le pain en examinant la levure ou la farine. Ni la farine, ni l'eau, ni la levure ne sont du pain. Ni le sel, ni la pâte, ni le feu. Même pas le pain à moitié cuit. Ce n'est qu'en connaissant bien le pain qu'on peut prévoir certaines de ses qualités en examinant la farine. Il n'empêche que la connaissance vraie sur le pain s'acquiert en étudiant le pain achevé, complet et réussi.

Tout cela est tellement évident qu'on est étonné de voir la recherche sur la pensée s'orienter vers des domaines où la pensée est manifestement absente. On fouille dans le subconscient; comme preuve de la validité d'une théorie sur la pensée, on avance le comportement des fous, des animaux ou des petits enfants. Comment? La pensée est impuissante dans son propre domaine? C'est que les choses de l'esprit ne sont pas aussi lumineuses qu'on le voudrait et que la vérité est loin de s'imposer avec une évidence irrésistible.

Mais, dira-t-on, pour que le système de perception et de cognition ait une réaction créatrice de la chose, il faut bien qu'il y ait quelque chose qui l'ait provoqué, autrement dit qu'il y ait eu une action stimulant le système de perception. Donc, qu'il y a bien une chose en soi, inconnaissable, nouménale, etc; on peut broder à l'infini au sujet de l'invérifiable.

Non, il n'y a pas de chose en soi. Le nouménal et le phénoménal ne font qu'un et n'ont ni l'un ni l'autre

d'existence en dehors du système de perception et de cognition.

C'est la vie qui est le seul et unique événement de l'univers. C'est la vie qui est le processus créateur du phénomène. C'est la vie avec ses pauvres moyens, avec ses possibilités limitées, mais avec sa volonté infatigable qui crée, pour ses propres besoins, tout ce qui existe.

Il n'y a pas de chose en soi, non parce que notre connaissance, incapable d'aller au-delà de ses limites, ne peut la saisir, mais parce que sans la vie, il n'y a rien à connaître. La vie est la première et l'unique réalité. La vie seule est l'effort créateur ex nihilo, où il faut entendre que le nihil ne signifie pas le néant, mais l'absence d'existence.

J'appellerai **Plenum** un univers plein où rien ne se passe, où tous les possibles sont équilibrés, où il n'y a aucun relief, aucun contraste, où il n'y a pas de limites spatiales et où le temps n'existe pas. Il n'y a rien à connaître parce que rien n'existe. C'est dans cet univers-là que commence la vie. C'est en se fermant, en s'excluant du Plenum que commence la vie. C'est elle qui crée les choses en sollicitant le Plenum, en le décomposant par les limitations de ses perceptions. C'est là la clé du mystère.

La vie s'est limitée à une infime part du Plenum en créant un système de perception qui lui fait ignorer et refouler dans l'inexistant tout ce qui, du Plenum, n'est pas cette infime part. C'est en se fermant à la connaissance du tout que se fait la connaissance des choses. C'est par l'inhibition partielle de la connaissance du tout que se créent les choses. La

connaissance du tout signifie aboutir au plein non différenciable, donc non connaissable. C'est là que s'arrête la connaissance, car il n'y a plus rien à distinguer.

Dans ce Plenum, qui est là, de toute éternité, là signifiant partout sans limites, la vie est le premier événement. C'est la vie qui brise l'éternité, car l'éternité, c'est justement l'absence d'événements.

Mais qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que cette volonté qui veut se détourner du Plenum?

Il faut souligner encore une fois qu'il n'y a pas de réalité objective. Le Monde Objectif n'existe pas. Le monde du passé est déduit et construit de la même façon, par le même processus que le monde actuel. Le monde présent n'existe que pour une conscience, que dans un système de perception et de cognition qui le dégage du Plenum par une élimination sélective, par une élection.

Si donc, pour savoir ce qu'est la vie, l'on veut remonter à ses origines et connaître le monde où elle a pris naissance, on ne pourra jamais savoir que ce que ce monde primaire aurait pu être pour notre système de perception et de cognition actuel.

Par définition, notre système de perception et de cognition actuel n'existait pas à cette époque. La vie est avant tout un système de perception et de cognition. Le premier monde était ce que pouvait dégager le premier système de perception et de cognition. En dehors de ce système-là il n'y avait pas de monde, tout comme il n'y en a pas en dehors de notre système de perception et de cognition actuel.

Dire que les choses ont toujours eu les qualités qu'on leur trouve à l'observation n'a pas de sens. Nous avons démontré que sans les qualités, le nombre, le temps et l'espace, il ne peut y avoir de représentation, donc pas de choses. Que si une chose n'a aucune qualité, ni nombre, n'est ni dans l'espace ni dans le temps, elle ne peut tout simplement exister. Dire qu'elle le peut mais que nous n'en avons aucune connaissance est un faux-fuyant, car c'est bien la connaissance qui est notre sujet d'étude.

Comment apprend-on l'existence des choses? Comment sait-on qu'une chose existe? C'est uniquement par la perception qu'on prend connaissance de ce qu'on appelle les choses. Or la perception n'est jamais autre chose que la détection de certaines qualités. Si la qualité n'appartient pas à la chose mais au système de perception, la chose ne peut être ce que les qualités nous en font percevoir.

On en conclut donc qu'elle est autre, en soi, qu'elle est différente et donc pour nous inconnaissable. Ce raisonnement paraît inattaquable, mais on oublie que, implicitement, il postule l'existence de la chose. Tout se passe comme si la chose était une donnée absolument évidente et indubitable.

Or, pour quelle raison ne met-on pas en doute l'existence de la chose et pourquoi, devant l'impossibilité de lui accorder l'existence qui en est donnée par les sens, veut-on la sauvegarder? Pourquoi veut-on la maintenir dans l'existence quitte à la reléguer dans l'inconnaissable, quitte à la laisser inaccessible en soi?

Si la chose n'a pas les qualités dont nos sens la revêtent, pourquoi veut-on à tout prix qu'elle en ait d'autres, et encore inconnaissables? Si elles sont inconnaissables, comment sait-on qu'elles existent? La réponse est toujours la même: c'est une évidence pour l'esprit rationnel, ça ne peut être autrement, il faut bien que ce soit comme ça, car il est impossible qu'il en soit autrement.

C'est donc la raison qui l'exige pour sauvegarder la cohérence du système de pensée. Or la raison se fait au contact des choses; des choses que notre système de perception et de cognition dote de qualités en dehors desquelles nous ne savons rien.

Donc, notre esprit crée les choses au contact desquelles se forme la raison, etc. Il est clair que l'esprit se fait lui-même et fait le monde qui lui convient. Il est clair que rien ne justifie le postulat de l'existence objective de la chose. Que si l'esprit l'impose dans notre système actuel, dans un autre système il pourrait tout aussi bien en imposer un autre et même le postulat contraire.

C'est la chose même, qu'elle soit en soi ou pas, qui est une construction quasi arbitraire. C'est la vie qui la produit, qui la crée, pour se distinguer, se singulariser, pour se détacher du Plenum, en un mot pour vivre. Le monde est ce que la vie dégage du Plenum.

Mais c'est peut-être la connaissance même qui est l'argument le plus puissant en faveur de l'objectivité des choses. Car, enfin, si l'on prend connaissance d'une chose qu'on ignorait au préalable, c'est que la chose existait avant que nous n'en prenions connaissance. Le monde des microbes existait bien avant d'avoir été découvert au microscope. La vérification, la correction

des erreurs, l'expérimentation: autant de preuves de l'existence du monde objectif.

Cette preuve, qui semble si sûre à première vue, n'en est pas moins fallacieuse. Toute l'organisation de la vie, et avant tout la perception, est conçue pour donner à l'être vivant une impression d'objectivité indubitable au sujet du monde dans lequel il évolue. En effet, la lutte pour la vie ne tolérerait pas le moindre doute ni la moindre hésitation à ce sujet.

C'est néanmoins l'existence du système de perception et de cognition qui se révèle dans la construction du monde. C'est le monde qui est la preuve de l'existence du système de perception et de cognition. Ce n'est pas le contraire. La vérification, la correction des erreurs, l'expérimentation sont autant de preuves de l'existence du système de perception et de cognition et de son fonctionnement tel que nous l'avons décrit. Nullement celle de l'existence objective du monde.

Il faut ensuite souligner que la vie ne se présente pas sous l'aspect d'un unique système de perception et de cognition, le nôtre. Les systèmes de perception et de cognition sont multiples, quoique procédant vraisemblablement d'une seule volonté de vivre. La connaissance est inséparable de la vie. C'est une fonction vitale et, si par l'abstraction elle peut s'éloigner dans des domaines qui n'ont plus rien à voir avec la vie, elle n'en demeure pas moins une fonction vitale.

Un processus semblable a eu lieu dans d'autres domaines aussi. La danse n'a plus rien à voir avec le déplacement, l'art culinaire avec la nutrition, la sexualité avec la procréation, la musique avec la communication sonore.

Il faut insister sur le fait que la pensée appartient toujours à un système, qu'elle est formulée dans un langage, que celui-ci appartient à une civilisation. La pensée est ce qu'est le langage qui la formule et l'évolution de la pensée est indissociable de l'évolution du langage. Mais le langage est un phénomène social et la pensée l'est aussi au même titre et de la même façon. Chaque civilisation a eu son système de pensée propre et notre pensée rationnelle n'est qu'un des systèmes de pensée.

La connaissance n'est pas connaissance des choses ni des rapports, mais d'un système de pensée. Par connaissance, on entend plus que le simple enregistrement dans la mémoire et autre chose que le comportement instinctif.

LA MORALE

L'homme a une dimension sociale qu'on ne peut pas ignorer. Où qu'il soit et quoi qu'il fasse, il impliquera toujours les autres. Ainsi, quel que soit l'objet de la recherche, les problèmes de morale ne peuvent être éludés. J'en ai parlé dans mon livre sur la Tai ji quan. J'en reproduis ici un court passage.

Est-ce vraiment si difficile de garder les pieds sur terre? Face aux phénomènes, face aux événements, est-il si difficile d'adopter la seule attitude juste? Celle qui résulte tout simplement, tout naturellement, de notre constitution anatomique et morphologique, de notre fonctionnement physiologique et psychologique. Sans préjugés, sans références aux croyances, aux connaissances ou aux idéologies.

Mais la morale alors? La vie en société? Ne croyons pas que la morale soit une invention humaine réglant la vie en société. Ses racines sont beaucoup plus profondes. Elles se confondent avec les racines mêmes de la vie.

S'unir à autrui, se dépasser en oubliant l'amour de soi, renoncer au profit des autres, s'exposer pour protéger d'autres vies, se sacrifier. Il n'y a que l'homme civilisé qui doit réapprendre ce comportement qui est propre à

tout ce qui vit, depuis les infusoires et les insectes jusqu'à l'Australopithecus et l'Homo neanderthalensis.

Toute la biosophie est résumée dans ces quelques lignes. Examinons quand même les problèmes de morale du point de vue du penseur.

On ne peut déceler la moindre finalité dans les phénomènes de la nature. A une exception près. Ce sont les phénomènes de la vie. Ils sont seuls à être orientés vers la poursuite d'un but. Ce but est la conservation et la propagation de la vie. Cette finalité-là est évidente et indiscutable. Aussi, en posant la vie en tête des valeurs, ne fait-on pas un choix arbitraire. Il est dicté par l'orientation même de la nature, par son intention. La seule qu'elle se soit donné la peine de manifester. Le bien est donc ce qui est orienté dans le sens de la vie. Le mal ce qui lui est contraire.

Pour un homme isolé, il n'y aurait aucune différence entre le bien et l'utile. Les problèmes de la morale commencent avec la vie en groupe. La patrie, l'état, l'armée, le parti ne sont que des abstractions dont le concret est toujours un groupe d'individus. Aussi, le bien d'un groupe abstrait auquel serait subordonné le bien des individus qui le composent est une contradiction car le groupe n'a de sens qu'en tant que ses intérêts coïncident avec les intérêts particuliers de chaque individu.

Le bien est alors ce qui, en tant qu'intérêt, est commun à chacun. Le bien absolu est une notion qui n'a aucun sens, car on oublie que le bien est essentiellement quelque chose de matériel.

L'amour chrétien qui ne resterait qu'un sentiment serait un vécu subjectif sans aucune portée morale. Il ne peut être le bien. Ce qui est bien, c'est l'action qu'il a inspirée et l'action signifie l'action sur la matière. L'amour universel se traduit donc par une action collective de tous les hommes afin de permettre à chacun de bien boire et bien manger.

Tous ceux qui sont actuellement en vie mangent et boivent suffisamment sans quoi ils seraient morts. La tendance vers le bien est donc une tendance vers le superflu. Vers l'accumulation de réserves et vers la protection sous toutes ses formes. Qu'une activité de ce genre-là soit accompagnée d'un bonheur individuel ou qu'elle soit considérée comme une tâche ennuyeuse, qu'elle soit inspirée par l'amour ou par la cupidité ne change rien à sa valeur morale objective.

Une action sans résultat n'a pas plus de valeur qu'une absence totale d'action. La valeur d'une action se mesure dans son résultat. L'intention n'est pas le bien. L'amour non plus. Le bien est matériel.

L'homme social

L'homme est avant tout un être social. Son appartenance à un groupe est sa caractéristique fondamentale. Dans une société plus évoluée, il appartient simultanément à plusieurs groupes, et c'est cette recherche de l'existence dans un plus grand nombre de groupes qui est une des marques essentielles de l'homme social.

L'homme social a besoin de savoir qu'il existe dans la conscience d'autrui. Il a besoin, non seulement d'exister

dans la conscience des autres, mais il n'est satisfait que si son image dans cette conscience est approuvée, que si cette conscience dans laquelle il existe lui est favorable. Il y a ensuite la recherche du plus grand nombre de consciences dans lesquelles existe une image favorable de l'individu. La recherche de la popularité ou même de la gloire n'a pas d'autres raisons.

Mais encore une fois, c'est l'image favorable qui est importante. De se savoir désapprouvé par le groupe est une chose intolérable pour l'homme. Aussi est-il capable de faire les choses les plus contraires à son propre intérêt pour sauvegarder une bonne image de soi dans les consciences des autres membres de son groupe. Mourir pour la patrie c'est avant tout ne pas vivre dans la conscience des autres en tant que traître ou en tant que lâche. On voit que dans des cas extrêmes cette existence purement fictive dans la conscience des autres est plus importante que l'existence réelle, que la vie même.

Être approuvé même après sa mort. Exister encore dans la conscience des autres longtemps après sa disparition physique. Rentrer dans l'histoire, être un grand homme. Ce sont là des rêves plus ou moins secrets de chacun. Il n'y a pas de riches honteux. L'accumulation des biens matériels par l'individu, l'acquisition de moyens qui dépassent ses besoins d'une façon tellement disproportionnée que la chose paraîtrait démente à un observateur venu d'ailleurs n'a pas d'autres raisons que de créer l'image de la puissance dans la conscience des autres et seulement ensuite dans sa propre conscience. Le sens même de la richesse c'est l'étalement. Il n'y a pas de riches humbles, il n'y a pas de riches honteux de l'être. Il n'y a que des pauvres honteux.

Nous allons tous mourir et la mort ne présente aucun intérêt. La morale doit régler la vie pour le bonheur de tout le monde. Nous sommes des êtres vivants et ce qui se passe après la mort ne nous concerne pas. Il n'y a pas de différence entre les morts. Entre les futurs morts non plus. Le prestige, l'approbation, la gloire, cela implique au moins l'existence des autres et l'inégalité parmi eux. Or personne n'échappera à la mort, personne ne sait rien, personne n'a de pouvoir sur le cours des choses. Alors en quoi sommes-nous différents les uns des autres? Seulement et uniquement dans notre faculté d'aimer et d'être heureux. La plus haute forme d'amour est l'amour sans objet. Le bonheur le plus pur est le bonheur sans raisons. Où donc est la place du prestige, de la gloire, etc?

"Si vous voulez être heureux, soyez-le". C'est, paraît-il, un proverbe chinois. Il n'y a rien de plus facile que d'être heureux. C'est comme de nager. Il suffit de ne rien faire pour se maintenir à la surface de l'eau. Le corps flotte naturellement et on ne sombre que si l'on s'agite et si la peur crispe le corps. Bien sûr on peut apprendre le crawl et on peut même devenir un champion, mais il n'empêche que l'état naturel de l'être humain est le bonheur. Le non-bonheur commence avec l'agitation, avec le superflu, avec les autres.

Dieu

Nous avons dit qu'il était impossible d'ignorer la dimension sociale de l'homme et que les problèmes de morale ne pouvaient être éludés, quel que soit le sujet traité. En est-il de même avec le problème de Dieu, qui vient inmanquablement se parachuter dans toute recherche concernant la morale?

Que vient-il faire dans les affaires humaines? Non mais, sans blagues, quelle histoire incroyable! Quel édifice indestructible!

Ce n'est pas étonnant, il est construit sur du solide: la connerie humaine. Humaine. La nôtre. Nous sommes directement concernés. Nous ne pouvons éluder le problème. Nous ne pouvons pas nous esquiver. Eh bien, allons-y, puisqu'on ne peut pas faire autrement.

Je ne suis pas croyant. Je ne suis pas athée. Je ne sais pas de quoi on parle.

Je crois qu'il existe une ville du nom de New York. Je ne l'ai jamais vue, je n'y suis jamais allé, mais je crois aux témoignages concordants de ceux qui l'ont fait, je crois aux documents qui attestent leurs témoignages. Quand je le veux, je peux vérifier tout cela personnellement et je crois aussi que mon expérience confirmera celle des autres. Est-ce cela être croyant? Non. Être croyant, c'est donc croire à des histoires invérifiables, à des choses en contradiction évidente avec l'expérience quotidienne, à l'irrationnel, à l'extravagant, à l'injustifiable. Mais ça ce n'est pas être croyant, c'est être crédule, c'est être benêt, c'est être débile.

Qu'est-ce que cela veut dire être athée? Pour moi les histoires de bon Dieu se confondent avec celles du petit chaperon rouge. "Notre père qui êtes aux cieux" se confond avec "am stram gram pic et pic et colégram", ça appartient à la même époque de la vie et ça a la même valeur et la même signification. Et puis on grandit, on cesse d'être un petit, on acquiert des bonnes habitudes et de nouvelles facultés. On n'est plus un enfant. C'est fini les enfantillages. Pourquoi dit-on qu'on est devenu

athée? Comment ça athée? Donne-t-on un nom spécial aux enfants qui ne font plus leurs besoins dans leurs culottes? Ce sont des acaca ou des apipi?

L'ontogenèse comprend des phases différentes. Chacune correspond à un état de développement physique avec un inventaire intellectuel adéquat. Ce sont ceux qui trimbalent toute leur vie des croyances qui appartiennent à l'enfance qu'on devrait désigner par un nom spécial. Je propose: des demeurés.

Et puis, pourquoi continue-t-on à mentir aux enfants. Pourquoi leur cache-t-on la vie? En quoi notre civilisation est-elle tellement supérieure aux autres si on continue à imbécilifier les enfants?

* * *

Mais reprenons... Être, c'est occuper une place dans l'espace et assumer une durée dans le temps. Or l'espace et le temps n'ont pas d'existence en dehors de la conscience qui les pose. L'existence est la forme de présence d'une chose dans une conscience. Les choses ne sont rien en soi. Une chose ne peut être en soi, elle ne peut être que dans une conscience. Aussi, si par nouménal on désigne quelque chose qui n'est pas dans le temps et dans l'espace, quelque chose qui n'est pas déterminé par des rapports, on ne peut pas ne pas s'apercevoir que le nouménal coïncide point par point avec l'inintelligible. L'inintelligible est ce qui n'a pas de sens. Une chose insensée peut être remplacée par n'importe quelle autre chose insensée, comme une fausse note peut être remplacée par n'importe quelle

autre fausse note. La raison a besoin d'harmonie, non pas de cacophonie. On confond trop souvent et trop facilement les sons inaudibles pour l'oreille avec les fausses notes, l'inconnaissable pour notre système de perception et de cognition et l'inintelligible parce que dépourvu de sens.

La pensée est enfermée en elle-même. Elle est sa propre limite. Lorsque je dis: "je ne pense pas" ou "il n'y a pas de pensée", la pensée s'affirme par sa propre négation. Elle se pose de façon irréfutable. De la même façon, poser une chose en soi, c'est la poser dans la pensée. Prétendre qu'il y a quelque chose en dehors de la conscience c'est poser quelque chose dans la conscience. Dire que quelque chose échappe à la pensée, c'est justement l'enfermer dans la pensée. Dire que quelque chose est impensable, c'est justement le penser.

Donc, essayer de poser le nouménal par la négation des attributs qui déterminent le phénoménal, c'est encore définir le nouménal par des références au phénoménal et l'enfermer dans la pensée, aussi indéterminée qu'on le voudra. La pensée a une fonction biologique au même titre que le métabolisme ou la reproduction. Essayer de dépasser la fonction biologique de la pensée et ses servitudes est une tentative qui ne peut qu'échouer. Si quelques rares illuminés ont pu pénétrer au coeur des choses, ou, comme on dit, dans l'absolu, cela n'a très certainement pas pu se faire par la pensée.

La pensée ne peut être que discursive. En appliquant à la pensée ses propres principes, on ne pourra manquer de classer la pensée humaine comme espèce d'un genre plus large. Ce sera un terme indépassable: la Pensée

sans autres prédicats et englobant ce qui pense et ce qui est pensé.

N'est possible que ce qui est exempt de contradiction. Mais la non-contradiction est aussi la condition de l'intelligible. Si le monde est intelligible, c'est que le principe de non-contradiction a présidé à sa réalisation. Le principe est donc logiquement antérieur à la réalité. Le principe de non-contradiction fait nécessairement partie d'un principe plus général, ce qui nous amène à remonter jusqu'à un principe universel. Étant unique, ce principe universel a une extension illimitée, mais on ne pourra jamais dire à son sujet autre chose que "le principe universel est universel". Tous les attributs dont on voudrait le doter ne seraient que des attributs dictés par des besoins d'ordre psychologique.

Or, la pensée spéculative opère sur des concepts affranchis de tout apport psychologique. Elle essaie d'exprimer ses aboutissements dans des formules précises et rigoureuses. Il n'empêche que la pensée n'est pas isolable de l'ensemble de psychisme du penseur. Il n'y a pas de pensée pure, mais le penseur évite de mentionner ses vécus en dégageant l'ossature que le poète revêtira de fioritures esthétiques en s'émerveillant. Cependant, d'innombrables penseurs ont essayé de concilier les exigences de la pensée avec leurs rêveries poético-mystiques, d'où un si grand nombre de tentatives de prouver l'existence de Dieu.

Essayons d'y voir un peu plus clair. D'abord laissons de côté le Dieu de l'église: le Père du Fils, le télébaiseur, le triste sire qui engrosse des vierges par l'intermédiaire du saint-esprit sans leur demander leur avis, sans même leur donner du plaisir, ou le mec qui parie avec le diable que Job tiendra le coup alors qu'on lui zigouille la

femme, les gosses et le bétail. Pour un pari! c'est du propre! Non, occupons-nous du Dieu de la philosophie. Faisons comme si ce n'était pas le même.

Pour la logique, Dieu est le concept du principe universel. On voit tout de suite l'impossibilité de prouver l'existence de Dieu. Le doter d'attributs en vue d'une preuve, c'est lui donner une compréhension que son caractère universel exclut, son extension étant par définition infinie. Il est évident qu'en l'absence de prédicats, aucune preuve n'est possible.

"Qu'à cela ne tienne, nous allons le doter d'attributs infinis; ce sont d'ailleurs les seuls qui conviennent à l'absolu!" Oui, mais! Un attribut a pour fonction de définir une chose et de la rendre distincte. Les prédicats infinis ne sont pas opposables et ne définissent rien. Leur incompatibilité est évidente: l'éternité est incompatible avec la toute puissance, car un être omnipotent doit pouvoir se détruire lui-même mais alors il ne peut être éternel. La contradiction des prédicats infinis est aussi intérieure, inhérente au prédicat même: un dieu tout puissant devrait pouvoir créer une pierre tellement lourde qu'il ne puisse la soulever lui-même. Le bien absolu implique l'immobilité absolue, car tout changement implique une différence de valeur entre un état et l'état précédent. Aucun prédicat ne peut être infini car il suppose l'exclusion totale de son contraire. L'opposition disparue, il perd son caractère normatif et par là tout son sens.

Tout ceci peut paraître des raisonnements puérils ou des lapalissades à un esprit rationnel et libre de préjugés. Seulement il ne faut pas oublier que pendant des siècles, les esprits les plus brillants de l'humanité se sont servis

d'une argumentation truquée pour prouver l'existence de Dieu.

La preuve de Saint-Anselme en est un exemple éloquent "Dieu étant le concept d'un être absolument parfait, il ne peut avoir un seul défaut celui de ne pas exister. Donc il existe". Que cette preuve ait paru irréfutable à de très grands philosophes est tout simplement inexplicable. Dieu est parfait signifie d'abord: Dieu existe. Autrement dit: Dieu existe; puisqu'il existe, il ne peut pas ne pas exister; donc il existe. Du point de vue formel déjà, c'est un raisonnement vicié et tellement pauvre qu'il ne mériterait même pas un sourire. Mais l'idée même de la perfection divine n'est pas un fondement aussi irréfutable qu'il y paraît. On ne peut poser la perfection absolue sans son contraire: la perfection à un degré inférieur ou le défaut de perfection. Mais ceci ne pouvant pas être l'attribut de Dieu est nécessairement l'attribut d'un être imparfait, donc autre que Dieu. C'est donc le concept de l'être qui s'impose comme nécessaire. Donc pour prouver l'existence de Dieu, on est obligé de postuler l'existence de l'être. Et encore imparfait de surcroît car une chose ne se pose comme parfaite que par opposition à d'autres qui ne le sont pas. Si Dieu était la réalité unique, le concept de perfection n'aurait aucun sens et la preuve de Saint-Anselme serait privée de son argument fondamental. L'existence de Dieu dépend de la perfection mais celle-ci dépend du monde imparfait. L'argument est bien faible.

Si Dieu est parfait, c'est que nos notions de bien et de mal sont erronées ou alors c'est notre faculté de discernement qui est faussée. Dans les deux cas, nous ne pouvons avoir la connaissance du bien et du mal. Il est donc inutile de se casser la tête avec ce genre de

problèmes. Si on le fait quand même, c'est que, au contraire, nous avons un sens moral suraigu, à un tel point que nous laissons s'infiltrer des notions de valeur dans tous nos jugements, quels qu'ils soient.

Que devient alors l'absolue perfection de Dieu? Eh bien il est clair qu'il ne s'agit que d'un mot vide. D'un mot, comme tant d'autres, dont on a pris l'habitude, qu'on accepte comme allant de soi et qui, en fait, ne signifie rien, ne contient rien sinon des contradictions.

Et que dire de la tricherie délibérée de Descartes: "Je pense, donc je suis, et patati et patata, donc Dieu existe!" Pitoyable!

Non. L'existence de Dieu est quelque chose qu'on ne peut pas prouver. On ne s'étonne pas que la peur et l'ignorance aient pu en engendrer l'idée. Il est beaucoup plus malaisé de comprendre comment cette idée s'est maintenue, non pas seulement dans les esprits populaires où elle continue à remplir sa fonction, mais aussi dans les esprits des hommes de science.

Il est évident que le besoin de l'explication rationnelle n'est pas un besoin absolument impérieux. La pensée rationnelle n'a même pas la prédominance sur cette autre forme de pensée dans laquelle une idée peut s'installer sans avoir à justifier sa place dans l'ordre des idées et dominer tout le système au mépris de l'évidence de l'expérience et de toute rationalité.

* * *

Le monde est la réalisation des compossibles. Ce qui est impossible ne se réalisera jamais et nous n'en aurons jamais une connaissance issue de l'expérience. Ce qui est possible ne peut se réaliser que dans certaines conditions et devient impossible dans d'autres. Il y a donc des compossibles. Avant qu'un possible ne se manifeste dans la réalité, il est d'abord virtuel. Le non-manifesté comprend tout ce qui est possible et les possibles sont en nombre illimité.

C'est le passage du virtuel dans l'existence que la raison ne peut comprendre autrement que comme une élection. C'est là que se situe le problème du créateur. Mais on peut se demander si notre raison limitée ne saisit qu'une partie seulement de l'être réalisé et si une raison non limitée ne découvrirait pas que tous les possibles sont en fait réalisés, que tous les possibles sont compossibles et que tout le virtuel est déjà réel.

Tous les possibles étant réalisés, cette raison ne pourrait distinguer aucun changement et la notion de temps disparaîtrait. L'espace est perçu en tant qu'il y a des choses isolées les unes des autres. Si tous les possibles étaient réalisés, les vides seraient comblés et on ne pourrait avoir aucune idée de l'espace. Le seul jugement que cette raison pourrait porter serait le jugement des Eléates: "L'être est".

Il y a une certitude mathématique que, dans le temps infini, tous les possibles se trouveront réalisés. Donc pour une raison infinie, placée dans l'infini temporel, tous les possibles sont effectivement réalisés. Non pas d'une façon successive comme ils se présentent à nous, sous leur forme phénoménale, mais simultanément.

Placée en dehors de la durée, la raison infinie ne peut avoir la notion du temps. Le temps est logiquement antérieur à la durée mesurable, mais le concept du temps ne peut se former dans une raison placée en dehors de la durée.

D'une façon spéculative, notre raison peut aussi se placer en dehors de la durée et prendre pour mesure l'infini. Elle voit alors se concilier tous les contraires et disparaître toutes les contradictions. Elle voit toute chose trouver un complément, et, devant l'égalisation générale, disparaître toute notion de valeur. Devant l'éternité, toutes les choses sont égales dans leur insignifiance, ou, ce qui est la même chose, dans leur universelle signification.

CHAPITRE 3

LA BIOSOPHIE

Toute l'évolution de la vie spirituelle va vers une plus grande individualisation. L'individu devient de plus en plus sujet face à l'objet qui, par la perception ou par la connaissance, se présente comme extérieur et indépendant du sujet.

Il suffit d'étudier le monde de l'enfant et celui du primitif pour comprendre que cela n'a pas toujours été ainsi et que l'attitude actuelle de la conscience face au monde est un aboutissement. Non pas un caractère définitif et essentiel.

L'individualisation isole l'homme du reste du monde à un tel point qu'il en est arrivé à considérer le cosmos comme soumis à certaines lois dont il serait lui-même exempt, ou tout au moins comme si les lois qui régissent l'homme étaient tout autres que celles qui régissent le cosmos.

L'homme n'est qu'une infime parcelle du cosmos. Après réflexion et dans un souci d'objectivité, il peut l'admettre à la rigueur. Il n'est cependant pas capable de le ressentir, de l'éprouver. Son conditionnement mental actuel est tel qu'il est incapable de percevoir le monde comme un tout dont il serait une parcelle. Il ne s'identifie pas au monde. Il s'identifie à sa pensée, il est l'esprit pensant.

Par l'élaboration d'une pensée de plus en plus dominatrice, on arrive à se détacher du monde, mais ce détachement n'est qu'une exaltation de l'ego, que celui-ci soit orienté vers le divin ou vers autre chose. Aussi longtemps que c'est la pensée qui est le moteur de sa démarche, l'individualisation ne fait que s'accroître, l'ego ne fait que se confirmer.

La seule voie de libération est l'abandon de la pensée, la fermeture temporaire ou définitive du moulin à paroles, l'arrêt du dialogue intérieur, l'abandon de l'attitude de juge qui émet des sentences, l'abandon de la revendication.

Mais il ne suffit pas de le dire. Il faut le faire. Voilà pourquoi je mets les pieds dans le plat de la philosophie. Voilà pourquoi j'invite les penseurs à ne pas penser, mais à regarder. Je leur montre la pauvreté de leur instrument et je les invite à le remettre dans leur poche. Je les invite à regarder dans leur propre nature, à y faire la lecture du livre grand ouvert de toute la Nature. A voir directement. Rien n'est plus facile.

* * *

Dans le chapitre 2, nous avons suffisamment insisté sur l'impossibilité de l'accession à la vérité. La pensée est incapable de la saisir. Pourtant nous sentons intuitivement que quelque chose de vrai doit exister, que la vérité ne peut être seulement une forme parfaite de la connaissance. Notre instinct ne nous trompe pas.

Essayons donc de nous y prendre autrement! Abandonnons la poursuite de chimères dans l'univers

glacial de la raison pure. Replaçons la pensée dans son milieu naturel, hors duquel elle ne pourrait vivre. Hors duquel elle s'asphyxie, se dessèche et se momifie. Hors duquel elle n'est qu'un pauvre instrument de l'argumentation stérile ou, pire encore, du raisonnement mathématique.

Et surtout ne pensons pas qu'il pourrait y avoir des argumentations qui ne seraient pas stériles ou des raisonnements mathématiques qui ne seraient pas du tripotage de la pâte à modeler de l'abstrus. Ne croyons pas qu'il pourrait y avoir des thèses et des antithèses dont la synthèse ne serait pas de la foutaise.

Assez de philosottises! Quittons sans regret le désert du Saharationalisme, laissons tomber le cacartésianisme et autres absconneries! (Ben quoi? N'avions-nous pas dit que nous bavardions entre copains?)

Réintégrons la pensée dans le psychisme du penseur. C'est là son milieu naturel. Restituons-lui ses prérogatives biologiques. La pensée s'intègre alors à d'autres adéquations. La vérité prend une forme concrète et matérielle. Elle est l'objet de l'aspiration ardente et profonde du penseur.

Cette forme de vérité porte différents noms: harmonie, équilibre, consonance, convergence, efficacité, paix, amour, beauté, bonheur. Quand on est plongé dans cette vérité-là, l'adéquation de la pensée avec son objet apparaît comme une exigence ridicule.

La pensée est une fonction vitale. Elle sert à vivre. Sans la vie, elle n'a aucune valeur, aucun sens, aucune portée. La vie explique tout, justifie tout. Tout est fondé dans la vie. La pensée avant tout le reste. Étudions donc

la vie. C'est elle qui nous donnera des réponses à toutes nos interrogations.

LA VIE

L'entité Vie

La vie engendre la vie. Cette chose qui fait qu'une matière est vivante, cette chose qui se transmet, se développe, se répand, mais aussi disparaît, comment la définir? Je voudrais utiliser le terme d'*entité*: ce qui fait l'essence d'un être, ce qui habite un être et en fait ce qu'il est. Dans cette acception, la vie est l'entité qui habite la matière et qui fait que l'on distingue la matière vivante de l'autre matière à laquelle je ne sais quel nom donner.

L'entité vie se manifeste par une action et par un devenir sui generis qui se fait dès lors que les conditions adéquates sont réunies. C'est cette mise en mouvement spontanée, c'est ce devenir par soi qui est la caractéristique essentielle de la vie.

Dans un grain de blé, la vie est présente, mais elle peut ne pas se manifester pendant très longtemps. Dans un autre grain de blé, la vie peut être absente sans que l'on puisse déceler aucune différence ni chimique ni physique entre les deux, et pourtant, plus rien jamais ne fera germer le grain qui est mort. L'entité vie a disparu. L'entité vie ne l'habite plus. Par contre, rien ne permet

de dire que l'entité vie l'a quitté pour se loger ailleurs. La mort est par définition irréversible et si un mort revit, c'est qu'il n'était pas mort. Rien non plus ne justifie la croyance à la réincarnation ou à l'immortalité de quoi que ce soit. Bien au contraire, c'est l'impermanence, c'est la mort qui est la règle sans aucune exception. La vie est donc une entité transmissible mais très facilement destructible. C'est un état de la matière tout à fait exceptionnel et précaire.

Il est indispensable d'introduire cette entité dans la compréhension du phénomène vital car la physique et la chimie ne peuvent en rendre compte à elles seules.

La vie est en même temps une entité, un état, un processus, une potentialité, un élan général lancé dans la matière; c'est aussi une volonté, une intelligence, une connaissance et une mémoire.

La volonté de vivre

La volonté de vivre est commune à tout ce qui vit. Le comportement de l'être vivant, depuis l'organisme monocellulaire jusqu'à l'homme est caractérisé par la manifestation de cette volonté. On ne peut pas donner d'autre nom à la chose qui est en jeu, c'est bien une volonté. Les actions et réactions de l'être vivant sont bien un comportement, autrement dit elles ont un caractère différent des simples réactions chimiques ou physiques, elles sont réglées par une volonté.

Mais il ne faut pas confondre la volonté consciente par laquelle l'homme agit sur les choses et la volonté qui agit dans les autres êtres vivants. Seul l'homme a une conscience individuelle, seul lui sait s'il agit

volontairement ou si le contrôle de ses actes lui échappe. Il n'empêche que quelque chose agit dans les êtres vivants, quelque chose dont ils ne sont pas conscients, mais qui a toutes les caractéristiques de la volonté. L'homme a une volonté, l'homme veut; les autres vivants sont voulus, sont le résultat d'une volonté. Au même titre que les autres vivants, l'homme est voulu, mais il a la conscience en plus.

L'instinct de l'animal est en fait une volonté extérieure qui lui est déléguée. Cette volonté extérieure se manifeste à travers l'instinct et si l'animal ne veut pas au sens propre du mot (qui comprend la conscience) il est le chaînon interposé par lequel quelque chose veut en lui et par lui.

L'animal veut vivre, mais il n'est pas conscient de cette volonté; c'est pourquoi elle ne lui apparaît pas comme sienne. Il se peut très bien que chez l'homme aussi tout ce qui est voulu ne soit pas voulu par lui et que la conscience ne fasse que colorer et travestir une volonté qui lui est en fait extérieure de la même façon que chez l'animal. De toutes façons, même s'il y a des domaines où l'homme exerce une volonté indépendante, ce domaine est très restreint. Comparé à tout ce qui est voulu en l'homme, sa part est bien petite et, pour la vie, presque insignifiante.

On peut se poser la question de savoir si même les activités qui nous semblent très éloignées de la vie proprement biologique, celles que nous considérons comme exclusivement humaines, comme la recherche scientifique, si cela aussi n'est pas voulu pour nous. Lorsqu'on a dit en plaisantant que, quand la nature a voulu faire de la chimie, elle a créé le chimiste, ce n'était peut-être pas une idée aussi dénuée de fondement

qu'on pourrait le croire. On ne peut pas dépasser sa nature, on ne peut pas faire autre chose que ce qui est compatible avec le programme fondamental. Or ce programme a bien été voulu, il a bien été conçu et élaboré, même si ce n'est pas dans une seule inspiration, d'un jet, même s'il a été recommencé et perfectionné. Une volonté intelligente à présidé à son élaboration. Si donc cette volonté nous a doté de moyens qui nous ont permis d'aller finalement sur la lune, peut-on être sûr que ce n'est pas justement ce genre de chose que cette volonté avait prévu pour nous?

Il est évident qu'on ne peut avoir de connaissance sur cette volonté que rétrospectivement. Ce n'est que parce que nous sommes dotés de volonté que nous pouvons reconnaître l'action d'une autre volonté. Si donc la volonté de vivre se manifeste dans tout ce qui vit et que, sauf chez l'homme, cette volonté n'appartient pas à l'être chez qui elle se manifeste, c'est qu'elle doit bien venir d'ailleurs. La volonté implique par définition la conscience. Nous pouvons donc dire que la conscience aussi est une des manifestations de la vie, même si cette conscience n'est individualisée que chez l'homme.

LE BIOS

Déterminisme et finalité

La loi du déterminisme mécanique veut que l'action soit égale à la réaction. Dès lors que la réaction à l'action est plus grande que celle-ci, dès lors que, par réaction à l'action, le réagissant apporte quelque chose de plus qu'une réaction mécanique égale à l'action, il y a *création*. Le problème dès lors n'est pas de savoir qui est le créateur mais comment la création est possible.

Le terme "mécanisme" n'est pas applicable à la biologie. En biologie, on ne peut parler que de réactions spécifiques auxquelles aucune équation n'est applicable. Le propre de la réaction biologique est justement de ne pas être mécanique. Le terme de "loi biologique" est également impropre. Les phénomènes se produisant en vertu d'une loi sont éminemment prévisibles; or il n'y a pas de prévisibilité en biologie. On ne peut déduire un phénomène de ses antécédents comme nécessaire. Toute explication ne peut se faire qu'a posteriori. Il n'y a donc pas de lois biologiques.

Le caractère de la créativité est l'apparition dans la réaction d'éléments nouveaux et imprévisibles. On ne peut prévoir la réaction du vivant à l'action nouvelle ou

modifiée du milieu. Une espèce pourra tout aussi bien disparaître ou s'adapter, se modifier ou rester intacte, se doter de nouveaux organes ou transformer ceux qui existent. On se trouve en présence d'un choix imprévisible. Le plus souvent, ce choix implique la créativité. Il serait légitime de dire, par analogie aux phénomènes humains, que dès lors qu'il y a création, cette création ne peut être que l'effet d'une volonté libre. N'allons pas jusque là. Néanmoins, la créativité se produit dans un domaine de possibilités tellement vaste que la prévision de ce qui sera créé est impossible.

Il ne peut donc y avoir de principes matérialistes en biologie, ni même de principes du tout. Tout au plus, l'on peut admettre le matérialisme comme une des innombrables composantes d'une hypothétique équation dont on ne peut savoir ni ce qu'elle est, ni quelle en sera la solution. On ne peut que constater les phénomènes biologiques. Essayer d'en donner des explications par des lois et des principes est tout à fait arbitraire.

En physique, l'égalité de l'action et de la réaction n'a jamais pu être vérifiée par l'expérience. Malgré les essais les plus minutieux, on n'a pu que constater la régularité de l'infériorité quantitative de la réaction. Ce n'est que pour satisfaire au principe de cette égalité qu'on introduit dans l'équation la différence manquante qui est en réalité une perte. La réaction mécanique va donc dans le sens de la dégradation qualitative, mise en évidence par la loi de Carnot, et de la perte quantitative.

La réaction biologique, par contre, va dans un sens exactement opposé. Il n'y a pas de dégradation mais de l'"engrading" (J. Guitton). Il n'y a pas de perte mais de l'enrichissement. Depuis la création spontanée du premier mouvement, c'est-à-dire de la mise en marche

d'un corps préalablement immobile sans que le mouvement lui soit transmis et l'immobilisation de ce corps sans qu'intervienne un obstacle, jusqu'aux réactions les plus compliquées de l'adaptation au milieu et à la création d'organes nouveaux, la réaction biologique suit un sens diamétralement opposé au sens de la réaction mécanique.

Aussi, ne devrait-on pas appeler réaction la réponse de l'être vivant à un stimulus. La réaction est un phénomène prévisible, calculable, et toujours identique. La réponse de l'être vivant à un stimulus est une *action*, mais sans aucune certitude d'être toujours identique. Elle ne peut donc être ni prévue ni calculée. Il s'en fallait de beaucoup pour que les chiens de Pavlov sécrètent leur suc gastrique à chaque son de cloche. Il suffisait de la moindre perturbation pour que le réflexe ne joue pas. La réaction biologique est fondamentalement différente de la réaction physique et devrait avoir un autre nom. Dans la moindre réaction biologique, on voit à l'œuvre une intelligence et une volonté. Volonté fondamentale de préserver la vie et intelligence dans le choix des méthodes et des moyens pour y parvenir. On y voit une finalité.

Mais qu'est-ce que la finalité?

Je reprends la définition classique: caractère de ce qui tend vers un but. Il y a donc de la finalité dans tout ce qui est ordonné ou adapté en vue d'une réalisation future. Cela implique une intelligence prévoyante et ordonnatrice, cela implique la connaissance et la mémoire.

La finalité d'une toile d'araignée est évidente. Cependant, dans l'état actuel de nos connaissances,

nous ne pouvons accepter l'idée d'une araignée inventant spontanément un piège pour une proie dont elle ne pouvait avoir aucune connaissance préalable et en plus se dotant de tout ce qu'il faut pour réaliser le piège.

Il faut donc bien que l'intelligence et la volonté créatrices appartiennent à une autre entité. Mais il n'y a aucune raison d'attribuer à cette entité des qualités au superlatif qu'elle n'a manifestement pas. Bien au contraire, ses possibilités sont limitées, son champ d'action est restreint, son imagination médiocre et ses réalisations, en fait, peu variées et toutes bien loin de la perfection.

Mais de toute façon, pour nous, ses effets ne sont décelables que dans les phénomènes vitaux et nulle part ailleurs. De quel droit alors voulons-nous à tout prix et contre l'évidence lui attribuer une action universelle et un pouvoir absolu?

Le perfectionnement des systèmes de perception et de cognition est donc dû à cette autre entité et, si par le système de perception et de cognition nous construisons notre réalité, c'est en fait elle qui le veut pour nous.

La nature du Bios

Le problème des sauts de l'inanimé à l'animé et du vivant au conscient reste insoluble. Comment de la matière brute s'organise-t-elle et en plus comment se dote-t-elle de cette volonté de vivre qui détermine son devenir? Comment, ensuite, un être vivant devient-il conscient, comment se dote-t-il d'une pensée consciente?

C'est que le problème est mal posé. Ni la doctrine de la création divine de formes définitives, ni la doctrine de l'évolution ne peuvent venir à bout du problème tel qu'il est posé. En effet la théorie de l'évolution ne peut admettre des sauts et, malgré les vides énormes entre les différents niveaux, ses défenseurs maintiennent leur point de vue et attendent que de nouvelles découvertes viennent combler ces vides. Pour eux, c'est donc un défaut de connaissances et d'information qui en est la cause.

Quant à la doctrine de la création de formes définitives par une puissance divine, les indiscutables évolutions et transformations prouvent bien que les formes ne sont pas définitives. Ensuite, un être tout-puissant ne créerait pas des formes aussi imparfaites. Pour se présenter à autrui, autrement dit pour se manifester, on essaie toujours de dépasser sa condition ordinaire, ou tout au moins on se présente sous le jour le plus favorable. Pourquoi un être parfait se déguiserait-il en monde imparfait pour se manifester? Que signifie cet accoutrement, à quoi joue le Tout Puissant? Ou alors notre monde est tout ce qu'il est capable de faire? Ce n'est pas grand-chose!

Faut-il énumérer tout ce qui ne va pas dans ce monde? Quel est cet être omnipotent et doué de toutes les perfections, qui créerait un monde où peut exister l'Inquisition ou la Gestapo ou la Bombe? Il faut être complètement endoctriné et obnubilé par des croyances irrationnelles pour ne pas se rendre compte de l'impossibilité de l'existence d'un tel être. Fermer les yeux devant les voies impénétrables du Seigneur, c'est seulement avouer que ces voies ne sont pas celles d'un être parfait. Mais pourquoi ne met-on pas en doute la

perfection du créateur? Parce que, au départ, c'est nous-mêmes qui avons créé l'idée du créateur parfait par définition. Si donc sa perfection est incompatible avec son œuvre, ce n'est pas sa définition que l'on revoit, mais notre propre pouvoir de comprendre. Il n'en est pas moins évident que l'incompatibilité des deux rend la doctrine contradictoire et nous plonge dans l'inintelligible.

Nous voudrions, cependant, nous mouvoir dans de l'intelligible. Les doctrines non consistantes peuvent avoir leur valeur et leur utilité, mais ne peuvent pas servir de base à un travail de recherche rationnelle.

Un être imparfait, mais doué de certaines puissances, aurait pu créer un monde imparfait en laissant des lacunes et de l'inintelligible. Mais là nous rentrons dans le domaine des hypothèses gratuites, et si l'esprit est attiré par l'idée de perfection et d'absolu, rien ne l'incline vers des solutions approximatives, ni en général vers le médiocre et vers l'inachevé.

Le problème des sauts doit être posé différemment. Le monde que nous étudions est un monde mental de notre création.

Si l'on aboutit à de l'insoluble, c'est la règle du jeu qu'il faut changer. Et c'est bien ce que fait la science en sortant de temps en temps une nouvelle théorie qui rend caduque, sinon ridicule, la précédente qui était jusque là considérée comme la vérité éternelle. Le dualisme tellement tenace, cette farouche opposition de l'esprit à la matière, ne résiste pas à la première analyse tant soit peu attentive. Il n'y a donc pas de sauts entre l'inanimé et le vivant, et encore moins entre l'animal et l'être raisonnable.

Dans notre analyse, il ne faut rien rejeter a priori, mais il ne faut surtout pas conclure à ce qui ne s'y trouve pas. Ainsi, reconnaître un caractère téléologique aux êtres vivants et refuser une entité créatrice est tout aussi injustifié que d'attribuer à celle-ci des caractères divins et de considérer en même temps comme un mystère insondable le fait que ses réalisations soient aussi imparfaites.

Cette entité, que je nomme **Bios**, est ce qu'elle est: une intelligence créatrice, douée d'un sens artistique, capable d'imaginer, de vouloir et de réaliser ce qu'elle veut. Rien de plus. Mais rien de moins non plus.

Intelligence, c'est-à-dire entité capable de raisonner et de trouver des solutions à des problèmes. Créatrice, c'est-à-dire ne se bornant pas uniquement à utiliser ce qui est disponible pour résoudre ses problèmes, mais créant des moyens nouveaux ou adaptant les anciens aux besoins nouveaux.

Douée d'un sens artistique, c'est-à-dire ajoutant à ses réalisations des détails superflus du point de vue de la finalité, mais apportant de la beauté là où, pour atteindre le but, de l'utile aurait suffi.

Capable d'imaginer, c'est-à-dire de concevoir une chose qui n'a jamais existé, comme par exemple la toile d'araignée. En effet, l'idée d'un tel piège est originale et elle implique des connaissances nombreuses et très diverses, depuis la nature de la proie à laquelle elle est destinée jusqu'à la physique et la chimie dont les principes sont abondamment utilisés. Ces connaissances sont nécessairement antérieures à la construction du piège et l'imagination a fonctionné en utilisant de façon

originale les possibilités données par la chimie et la physique conformément au but poursuivi.

Capable de vouloir, c'est-à-dire d'orienter l'action vers la réalisation des choses préalablement imaginées.

Capable de réaliser ce qu'elle veut. C'est là le point le plus difficile: comment le Bios réalise-t-il les choses? Car, pour revenir à la toile d'araignée, il a fallu, pour la réaliser, créer l'outil et les matériaux. Or, une toile d'araignée est vraiment une des toutes simples réalisations du Bios.

* * *

Il y a dans le monde organisé une coordination de tendances qui ne peut s'expliquer autrement que par la finalité. Aussi bas qu'on voudra placer le but à atteindre, on ne pourra nier la permanence d'une orientation de l'activité et un critère dans la sélection des influences auxquelles l'organisé s'expose et se soumet. L'analyse la plus superficielle fait ressortir immédiatement la finalité comme premier caractère du vivant.

Il y a un but à atteindre. En observant l'emploi de moyens de plus en plus subtils et compliqués, de plus en plus éloignés de tout hasard pour la réalisation de ses fins, c'est l'idée de volonté qui s'imposera avec d'autant plus d'évidence qu'on montera dans la hiérarchie des êtres vivants.

Dans les moindres réalisations de la vie se manifeste une connaissance très poussée des lois de la physique et

de la chimie. C'est l'utilisation inventive de cette connaissance qui prouve une très grande intelligence de la vie. Car il n'y a pas de processus physique, chimique, mécanique, etc, qui soit uniquement propre à la vie et qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans le monde inanimé. Pour se manifester, la vie a utilisé les procédés physiques, chimiques et mécaniques existants et c'est seulement leur combinaison qui est nouvelle. C'est quoi l'intelligence, si ce n'est pas cela?

L'homme est doté d'un sens esthétique qui tire son origine du sens même de la vie. Dans ses réalisations artistiques, il a changé les normes du beau plus d'une fois, mais il ne se trouvera probablement jamais un esprit critique pour dénier toute valeur esthétique aux réalisations de la vie.

Derrière toute perception, il y a une conscience, au moins pour la recevoir sinon pour l'interpréter. Autrement, il n'y aurait que des influences physico-chimiques sans rien pour les distinguer des actions et réactions dans le monde inorganisé. La vie ne peut être privée de cette conscience-là. Mais où est-elle logée? Qui est le porteur de cette conscience?

La vie a pour caractères proéminents la volonté, la connaissance, l'intelligence inventive, la force créatrice et réalisatrice, le tout couronné par un merveilleux sens esthétique. Comment ne pas reconnaître tout ce qui fait une personnalité?

Cette personnalité, je l'ai nommée Bios. Le Bios est une personnalité, de toute évidence, mais ce n'est pas un individu. Ne pensez pas que je qualifie le Bios de personnalité gratuitement. C'est bel et bien une personnalité avec tout ce que ça comprend: un certain

caractère, de la fantaisie, de l'humour et de l'amour propre. Regardez bien!

Le Bios se comporte comme la femme qui se maquille et qui se pare de bijoux, comme le gymnaste qui se refait un corps musclé à son goût, comme le dandy qui choisit avec soin ses vêtements et qui suit la mode avec la plus grande attention. Oui, la mode. Il y a des modes dans la biosphère. Il fut un temps où on portait la carapace dans la bonne société de la faune. Actuellement, en Australie, c'est la poche qui est de bon goût. Je ne connais pas assez l'histoire de la vie pour pouvoir citer d'autres exemples. Toutefois, si quelqu'un se donnait la peine de faire une recherche dans ce sens, ce n'est pas moi qui serais étonné des conclusions auxquelles il ne manquerait pas d'arriver.

Seule la présence ininterrompue de sa propre personnalité fait que l'homme du commun accepte l'idée de personnalité sans étonnement. Mais pour le philosophe, la personnalité humaine et la personnalité de la vie éparpillée dans une multiplicité d'individus, comporte les mêmes problèmes et soulève les mêmes questions de principe.

La volonté, l'intelligence, la connaissance, l'invention, le sens esthétique, la conscience sont en soi déjà des choses étonnantes et inexplicables. De les voir habiter l'être humain seul ou de les voir présentes dans le corps disséminé et indéfiniment fractionné qu'est le règne vivant ne change rien aux raisons de cet étonnement.

La pensée logique, la conscience réfléchie ne sont peut-être pas nécessaires à la nature pour accomplir son œuvre, aussi ne sont-elles pas nécessaires pour la

comprendre. Peut-être sont-elles justement l'obstacle qui nous en empêche.

Deux mots à Monod

La vie. Hasard ou nécessité? Question dénuée de sens. Ni l'un ni l'autre, bien entendu. La vie est le fait primordial. La vie explique tout sans que rien ne puisse l'expliquer. Nous aurons encore maintes occasions de le répéter. Toutefois, la question que J. Monod pose par le titre même de son livre résume de façon particulièrement aiguë toutes les doctrines concernant la vie.

Nous allons d'abord définir comme il se doit les termes que nous utiliserons. Nous ne tiendrons aucun compte du fait que le même mot puisse être employé avec d'autres significations. Nous allons préciser quelle sera la nôtre tout en sachant combien il est difficile de formuler de façon adéquate un raisonnement, même si les termes sont correctement définis.

La volonté: "Faculté de l'esprit d'orienter l'action dans un certain but préalablement choisi et d'éliminer les tendances contraires" (Lalande).

Cette définition serait irréprochable si elle n'impliquait pas que seul l'esprit possède la volonté. Elle serait donc l'attribut de l'homme uniquement. Ou alors d'un être inconnu doté de l'esprit et nous voilà partis vers la mythologie.

Éliminons donc l'esprit de notre définition et parlons de la seule faculté. Nous serons alors moins surpris de voir les effets d'une volonté ailleurs que dans les œuvres humaines et nous ne tomberons pas dans le piège

d'attribuer ces effets à des lutins, au malin, aux dieux, aux anges ou à Saint-Chrysostome.

Le deuxième élément important de notre définition est l'action. En effet, pour nous, une volonté qui ne se manifesterait pas dans l'action ne serait qu'un souhait, un désir, un penchant ou ce qu'on voudra, mais pas une volonté.

Donc, la volonté se manifeste dans l'action qu'elle oriente. Peu importe quelle action. Celle du corps, celle d'une mécanique ou n'importe quelle autre.

Le but est l'élément essentiel du phénomène de volonté. Une force orientant une action dans un certain sens, sans qu'un but de cette orientation puisse être mis en évidence n'est pas une volonté. La force de gravité influence la trajectoire du ballon lancé vers le but. Le coup de pied du joueur est l'effet d'une volonté. L'influence de la gravité ne l'est pas. Le but implique la notion de choix qui est nécessairement antérieur à la manifestation de l'influence de la volonté.

La sélection implique une faculté de reconnaître ce qui est favorable et ce qui est contraire à la réalisation du but. La volonté fait plus que d'accepter les influences favorables. Elle élimine celles qui sont contraires.

Finalité: fait de tendre vers un but.

Peut-il y avoir de finalité sans intelligence? Cela équivaut à se demander s'il est possible de prévoir, d'ordonner, d'orienter sans intelligence. Non, car la prévision et l'orientation en vue d'une fin sont les attributs de la volonté. Celle-ci peut ne pas habiter l'exécutant du projet, qui peut aussi bien être une

machine. La finalité est cependant présente aussi bien dans l'action orientée que dans l'objet du projet réalisé.

Téléologie: étude de la finalité (Lalande).

Téléologique: qui concerne ou qui constitue un rapport de finalité (Lalande).

Est donc téléologique tout processus, toute action orientée vers un but, ainsi que tout objet ou en général tout effet d'une action faite en vue d'une fin.

Téléonomie: étude des lois de la finalité (Robert).

Chez Monod, c'est une propriété fondamentale de tous les êtres vivants sans exception: "celle d'être des objets doués d'un projet qu'à la fois ils représentent dans leur structure et accomplissent par leurs performances".

Commentaire: "doués d'un projet..." signifie que le projet est déjà réalisé dans leur structure. Les êtres vivants sont donc les produits des projets réalisés. "...accomplissent par leurs performances" signifie que l'être vivant produit a été chargé d'un projet complémentaire qu'il réalise par ses performances.

On voit bien que le téléologique et le téléonomique se confondent car un projet réalisé est un but atteint alors qu'un projet qu'on accomplit par ses performances est un but vers lequel on tend. Nous concluons que les propriétés téléonomiques sont les propriétés téléologiques des êtres vivants.

Artefact: phénomène d'origine humaine ou artificielle; effet de l'art (Robert).

Comme Monod, nous appellerons artefact tout produit "artificiel" réalisé autrement que par le libre jeu des

forces naturelles. Un artefact est donc un produit de l'art dans son sens le plus large mais impliquant nécessairement l'idée d'une intention et d'un projet. Un tas de galets sur une plage est donc un produit naturel alors qu'une croix réalisée par l'arrangement intentionnel de 12 galets est un artefact.

Monod dit d'emblée qu'il est impossible de distinguer un artefact d'un être vivant selon des critères objectifs, critères que l'on pourrait introduire dans un programme d'ordinateur. Nous sommes capables de faire cette distinction uniquement parce que nous sommes nous-mêmes producteurs d'artefacts. Nous le sommes en effet et dans ce domaine, c'est l'envoi d'hommes sur la lune et leur retour sur terre qui est la performance la plus extraordinaire réalisée jusqu'à présent. Les objets construits et leur utilisation témoignent d'un art hautement élaboré.

Cependant, l'oiseau qui construit son nid ne fait pas autre chose. Il réalise un projet préalablement conçu. Il construit un artefact en agissant en dehors du libre jeu des forces physiques naturelles, en dehors de tout hasard et de tout déterminisme mécanique. Une volonté est à l'œuvre même si elle n'habite pas l'exécutant du projet. L'objet construit lui est extérieur. Il a un usage bien déterminé.

Il en va de même pour l'abeille qui construit son nid. Cependant, les matériaux qu'elle utilise ne proviennent pas du monde extérieur. Elle les sécrète. Ils sont le produit du fonctionnement physiologique de son propre corps. L'objet produit est toujours extérieur à l'artisan mais déjà un peu moins. C'est toujours un artefact.

La poule aussi produit un objet qui lui est extérieur: la coquille de l'œuf. Elle s'en occupera en le couvant jusqu'à ce que le poussin en sorte en la brisant lui-même. La coquille sera ensuite abandonnée comme un objet inutile.

L'escargot aussi produit par les moyens de son propre corps sa coquille, objet qui lui est extérieur mais auquel il est rattaché et qu'il ne peut quitter qu'incomplètement. (Il y a cependant des escargots qui le peuvent!) La tortue en fait de même, mais elle est totalement et définitivement liée à sa carapace. On ne sait plus si l'objet lui est extérieur ou s'il fait partie intégrante de son corps. Certaines bêtes changent de fourrure, le serpent change sa chemise: s'agit-il d'objets extérieurs ou de leur propre corps?

On voit qu'il est impossible de tracer une limite qui séparerait la production d'artefacts de celle des organes, des tissus ou de la progéniture. Il n'y a pas de critères permettant de les distinguer. Ce n'est pas celui de l'extériorité. Ce n'est pas celui de l'origine des matériaux utilisés. Il n'y en a pas.

Le processus est toujours le même. Il reste téléologique ou téléonomique aussi loin qu'on voudra rétrograder vers les formes de plus en plus simples. La plus simple, la première, ne peut être différente. Nous verrons en lisant Monod que la volonté, telle que nous l'avons définie, préside à tous les phénomènes vitaux.

* * *

Monod a cerné le problème de la vie avec une grande lucidité. Il a fait un louable effort d'objectivité. Il ne pouvait pas faire moins car l'objectivité est le postulat même de toute sa démarche. Il nous a fourni des arguments nombreux et puissants. Il a mis en évidence lui-même les points faibles de sa doctrine. Grâce à lui, nous n'aurons pas de mal à mettre en évidence les points forts de la nôtre.

Laissons-lui donc la parole. Ce que nous voudrions dire, il l'a déjà dit bien mieux que nous ne pourrions le faire. En en tirant des conclusions opposées aux nôtres. C'est bien dommage qu'il ne soit plus. Il ne pourra plus changer d'avis.

"L'étude des êtres vivants ne semble pas devoir jamais révéler des lois générales, applicables hors de la biosphère."

Et ça n'a pas l'air de déranger la raison. La pensée scientifique s'accommode fort bien de cet état de choses. C'est cependant le contraire qui est refusé avec la plus grande véhémence: que les lois générales régissant le monde inanimé ne soient pas applicables à la biosphère.

On veut à tout prix et d'abord une théorie physique de l'hérédité pour expliquer la théorie de l'évolution. Quelle belle théorie, en effet. Voici démolis d'un coup tous les mythes de la création. Voici la science débarrassée définitivement des interventions divines. Mais quelle théorie embarrassante aussi! Car si ce n'est pas un Tout-Puissant qui veut la vie, quelqu'un ou quelque chose la veut manifestement! Vite, vite, et à tout prix une théorie expliquant l'évolution des espèces sans l'intervention d'aucune volonté. Une théorie physique.

La voici: c'est la théorie moléculaire du code génétique.

"...Ce qui ne signifie pas, bien entendu, que les structures et fonctions complexes des organismes puissent être déduites de la théorie."

Ce n'est pas étonnant. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut non plus déduire un tableau d'une théorie physique du pinceau et de la palette. Fut-elle une théorie moléculaire.

Qui peut raisonnablement douter qu'une cathédrale est construite de briques? Il serait donc évident que c'est l'étude des briques au microscope qui ne pourra manquer de produire une théorie physique universelle de la religion. Quelle est la portée et la valeur d'une théorie qui ne permet pas la prévision du phénomène ni son explication?

"Le postulat de base de la méthode scientifique veut que la nature soit objective, non projective".

"Tout se réalise dans la nature par le libre jeu de forces physiques auxquelles nous ne saurions attribuer aucun projet".

Cependant

"Une des propriétés fondamentales qui caractérisent tous les êtres vivants sans exception est celle d'être des objets doués d'un projet qu'à la fois ils représentent dans leur structure et accomplissent par leurs performances."

Comment étudier et expliquer la vie en conservant le postulat de l'objectivité? Tout le travail de Monod est une tentative pour résoudre ce problème-là. La notion

de téléonomie est donc essentielle à la définition des êtres vivants.

"La structure macroscopique d'un artefact résulte de l'application de forces extérieures à l'objet lui-même. La structure d'un être vivant résulte d'interactions "morphogénétiques" internes à l'objet lui-même. Seuls les cristaux ont une géométrie caractéristique qui reflète les interactions internes à l'objet lui-même."

"Les êtres vivants sont des machines qui se reproduisent. Une quantité considérable d'informations est transmise de génération en génération. Ce pouvoir de reproduire et de transmettre ne varie pas l'information correspondant à leur propre structure sera désignée sous le nom de reproduction invariante ou invariance." (A nouveau, analogie avec le cristal.)

"C'est l'existence même de ce projet, à la fois accompli et poursuivi par l'appareil téléonomique qui est une contradiction épistémologique. Le postulat de l'objectivité est le refus systématique de toute interprétation des phénomènes en terme de cause finale, c'est-à-dire de projet. Postulat indémontrable. On est cependant obligé de reconnaître le caractère téléonomique des êtres vivants. Le problème central de la biologie est cette contradiction profonde."

"La multiplication des cellules ne viole pas les lois de la thermodynamique. Au contraire. Pour réaliser le rêve de toute cellule: devenir deux,

celle-ci utilise les lois physiques comme le ferait un bon ingénieur."

"La seule hypothèse acceptable par la science moderne est que l'invariance précède nécessairement la téléonomie."

"L'hypothèse inverse proposée pour rendre compte de l'étrangeté des êtres vivants suppose que l'invariance est protégée, l'ontogénie guidée, l'évolution orientée par un principe téléonomique initial."

"Nous pouvons affirmer qu'une théorie universelle ne pourrait jamais contenir la biosphère, sa structure, son évolution en tant que phénomènes déductibles des premiers principes."

"La notion de téléonomie implique l'idée d'une activité orientée, cohérente et constructive."

"Parmi les milliers de réactions chimiques qui contribuent aux performances d'un organisme, chacune est provoquée électivement par une protéine-enzyme particulière. L'électivité est extraordinaire: chaque enzyme ne catalyse qu'un seul type de réaction. Parmi les très nombreux corps dans l'organisme susceptibles de subir ce type de réaction, l'enzyme n'est actif qu'à l'égard d'un seul."

"Ces phénomènes prodigieux par leur complexité et leur efficacité dans l'accomplissement d'un programme fixé d'avance imposent évidemment l'hypothèse qu'ils sont guidés par l'exercice des

fonctions en quelque sorte cognitives, créatrices d'ordre."

"Si à chaque étape, chaque enzyme accomplit sa tâche à la perfection, la somme totale de ces activités ne pourrait conduire qu'au chaos si elles n'étaient pas en quelque manière asservies les unes aux autres pour former un système cohérent."

"Au sein de chaque cellule, un réseau cybernétique raffiné assure la cohérence fonctionnelle de la machinerie chimique intracellulaire."

"Il n'y a aucune réaction chimiquement nécessaire dans des relations physiologiquement utiles, "rationnelles". Elles sont chimiquement arbitraires, "gratuites"."

"Tout est possible en fait de régulation par l'intermédiaire d'une protéine allostérique. Elle doit être considérée comme un produit spécialisé d'"engineering" moléculaire permettant à une interaction de s'établir entre des corps dépourvus d'affinité chimique. Le "choix" des asservissements qui échappent à toute contrainte chimique est entièrement libre. Les asservissements n'obéissent qu'aux contraintes physiologiques en vertu desquelles elles ont été sélectionnées. C'est la gratuité du système qui ouvre à l'évolution moléculaire un champ pratiquement infini d'exploration et d'expériences... Les performances d'un organisme paraissent transcender les lois de la chimie, sinon leur échapper... L'organisme transcende en effet

les lois physiques, pour n'être plus que poursuite et accomplissement de son propre projet."

"En comparant systématiquement les séquences des protéines globulaires, on peut déduire la loi générale d'assemblage: c'est celle du hasard... Mais un mécanisme de haute fidélité capte, conserve et reproduit le hasard qu'il convertit en ordre, règle, nécessité."

"Le code génétique est écrit dans un langage stéréochimique. Ce code universel dans la biosphère paraît chimiquement arbitraire. Le transfert d'information pourrait tout aussi bien avoir lieu selon une autre convention."

"Les altérations sont accidentelles, elles ont lieu au hasard. Elles sont la seule source possible de modifications du texte génétique. Le hasard est la seule source de toute nouveauté. C'est la seule hypothèse concevable."

"Le hasard n'est pas opérationnel (jeu de dés) mais essentiel. Coïncidence absolue."

"L'unique privilège des êtres vivants est leur mécanisme conservateur. Mais ce mécanisme a ses imperfections. L'évolution n'est nullement une propriété des êtres vivants puisqu'elle a sa racine dans ces imperfections-mêmes."

L'évolution *utilise* ces imperfections, ne les subit pas!
De ce fait, elle est bel et bien une propriété des êtres vivants.

"La sélection opère sur les produits du hasard et ne peut s'alimenter ailleurs. Mais elle opère dans

un domaine d'exigences rigoureuses dont le hasard est banni. C'est de ces exigences et non du hasard que l'évolution a tiré ses orientations."

"Le système répliatif enregistre les perturbations et les offre au filtre téléonomique dont les performances sont jugées en dernier ressort par la sélection."

"La sélection puise dans une source de hasard d'une inépuisable richesse."

L'inépuisable source de hasard n'est pas du tout la raison qui nous fait "considérer avec soupçon" la théorie "darwinienne-moléculaire". Ce qui nous la fait rejeter est l'existence de la sélection. C'est la sélection elle-même qui est inexplicable. Elle "puise, choisit, filtre, retient, amplifie, intègre, teste, etc" avec une extrême cohérence. Si ce n'est pas un plan préétabli qu'elle réalise, c'est qu'à chaque instant, elle *improvise* et *créé* à la façon d'un artiste. Dans les deux cas, son existence même impose irréfutablement une autre existence. Celle d'une force agissante qui a *tous* les caractères de la volonté. Si elle en a tous les caractères et aucun autre, comment se fait-il que l'on n'ose pas l'appeler par son prénom?

"Pression de sélection. Le désir a créé les conditions de sélection de certains magnifiques plumages."

"L'origine du code génétique et du mécanisme de sa traduction est une véritable énigme."

"Le code ne peut être traduit que par des produits de traduction."

"La nature est objective, la vérité de la connaissance ne peut avoir d'autre source que la confrontation systématique de la logique et de l'expérience."

La nature peut en effet être objective. La vie ne l'est pas. Il y a une différence entre les phénomènes du monde inanimé et ceux du monde vivant. C'est la nature qui n'est pas la même. C'est une différence de nature. Cette différence est constituée justement par la présence ou l'absence de projet dans le phénomène.

"Dans un système objectif, toute confusion entre connaissance et valeurs est interdite. C'est une règle de morale. De poser le postulat d'objectivité comme condition de la connaissance vraie constitue un choix éthique et non un jugement de connaissance puisque, selon le postulat lui-même, il ne pouvait y avoir de connaissance vraie antérieure à ce choix arbitral."

L'immobilité et l'équilibre sont dus à des forces contraires dont les effets s'annulent. Cet état n'est pas du tout exceptionnel dans l'univers. Donc, dans la réalisation de son programme, un être vivant rencontrera fatalement des états d'équilibre. Il se trouvera nécessairement dans des situations où une information déclenchante sera annulée par une contre-information, ce qui signifierait le blocage du mécanisme et la mort. Or l'être vivant choisit, même dans des situations d'équilibre et d'indifférence. Sa première et fondamentale performance, celle qui est inexplicable par le mécanisme, c'est de rompre spontanément l'équilibre et l'immobilité.

L'invariance aurait précédé la téléonomie. C'est oublier que l'invariance n'appartient à aucun élément de l'ensemble en particulier. C'est l'ensemble qui possède cette propriété. Ensemble qui justement contient déjà le projet téléonomique de la genèse. Or la genèse, par la complexité des processus physico-chimiques mis en jeu (centaines de constituants organiques, milliers d'espèces macromoléculaires) exclut l'idée d'un mécanisme non téléonomique.

Si l'invariance est antérieure à la téléonomie, elle ne peut être qu'une propriété chimique analogue aux propriétés des cristaux où on la voit réaliser un processus mécanique non téléonomique. L'objet réalisé est invariable, non perfectible. Pour que l'objet change, il faut que l'invariance *cesse*, que cette propriété chimique disparaisse, ne fut-ce que provisoirement. Il faut qu'il se passe autre chose.

Comment une structure réalisée mécaniquement pourrait-elle se doter elle-même et spontanément d'un projet contraire au mécanisme qui la réalise? La tendance générale de tout bio-phénomène est contraire à celle du déterminisme mécanique. Il a bien fallu qu'à un moment donné ce processus commence. C'est précisément le déclenchement de ce processus qui reste inexplicable si la téléonomie ne précède pas l'invariance.

"C'est par le caractère autonome et spontané des processus morphogénétiques qui construisent la structure macroscopique des êtres vivants que ceux-ci se distinguent absolument des artefacts."

Le processus de construction des artefacts et celui de la construction des structures macroscopiques des êtres

vivants est rigoureusement le même. Tout d'abord le caractère autonome et spontané du travail du constructeur d'artefacts est évident. Il se produit spontanément car il n'est pas la réaction mécanique à une action, il n'est pas l'effet du libre jeu des forces aveugles de la nature. Il se produit d'une façon indépendante qui est toujours contraire au déterminisme mécanique général.

Ensuite, le procédé, la technique de travail dans la construction des structures macroscopiques est le même que celui dans la construction d'artefacts. Dans les deux cas, l'objet construit est le résultat de sélection, de transfert, de groupage de matériaux divers; de leur élaboration en vue de la réalisation d'un projet.

Le processus est rigoureusement le même. La seule différence réside dans le fait que le constructeur d'un artefact ne se confond à aucun moment avec le résultat de son travail. Un maçon ne se confond à aucun moment avec la maison qu'il a construite. Une hirondelle non plus. Et l'escargot, la tortue, la coquille et le poussin, l'œuf sans coquille, etc. Etc? Où est la frontière?

La notion d'extériorité est relative à l'espace occupé par l'unité de vie (l'être vivant individuel). Cet espace est conventionnel. Une cellule à l'intérieur d'un corps est une unité de vie. Elle a sa vie propre. Sa mort est la fin de sa vie individuelle. Cette mort est indépendante de celle du corps. Son espace extérieur est le corps. L'espace extérieur de l'embryon est le corps de la mère, etc.

"D'un jeu totalement aveugle tout, par définition, peut sortir, y compris la vision elle-même."

Absolument pas. Mais supposons qu'il en soit ainsi. Alors? Une sélection aveugle, par définition, ne voit rien. Comment aurait-elle pu distinguer la vue dans l'immense masse de possibilités qui s'offrent à elle en permanence? Si elle ne l'a pas laissée passer comme n'importe quel autre accident génétique sans intérêt, c'est que la sélection n'est pas du tout aveugle.

L'évolution *utilise* les imperfections de son mécanisme conservateur (son seul privilège!). Elle ne les subit pas. Reporter la cécité du jeu de hasard que sont les accidents génétiques sur la sélection, c'est encore une fois tricher délibérément. Si la sélection est aveugle, qu'est ce qui ne l'est pas? Il faut bien que quelque chose ne soit pas aveugle, sans quoi le résultat final serait le chaos et non l'ordre et l'évolution.

* * *

J'ai dit que Monod avait fait un effort louable d'objectivité. C'est en effet un effort louable mais totalement inutile.

C'est l'existence du projet original qui est le point crucial du problème de la vie. Au stade de la conception, tout projet est original. Imiter, c'est aussi concevoir un projet – celui de l'imitation. On ne peut donc pas éviter la notion de conception lorsqu'il s'agit d'un projet. Qui le conçoit, où, quand, comment, ne sont que des questions de détail sans importance.

En terme d'informations, Monod voudrait expliquer la vie par les lois qui régissent la formation des cristaux. J'ai sa photo devant moi. Il m'a tout l'air d'un cristal!

Il faut 100 informations pour constituer le cristal. Il faut 100^n informations pour constituer la cellule. La différence de plusieurs ordres de grandeur ne serait que quantitative. Une quantité finie peut être tellement grande que, pratiquement, elle ne soit pas nombrable, ce qui fait que son aspect quantitatif n'est que purement théorique.

Non. Tout n'est pas quantifiable. Comment saisir dans une expression quantitative l'improvisation, le renouvellement, etc? Il y a des phénomènes biologiques qui ne sont ni quantifiables, ni programmables en langage cybernétique, ni exprimables en aucun langage d'ailleurs. Un exemple? La conscience, le moi. Mais oui. On n'y pense pas. Toutes les performances d'un être vivant sont des phénomènes biologiques. Y compris la fabrication d'artefacts, y compris l'envoi d'hommes sur la lune, y compris la recherche de l'objectivité scientifique.

Mais pourquoi la science veut-elle à tout prix être objective? Pourquoi veut-elle ramener tout au mécanisme et exclure par définition et a priori toute tendance téléologique de la nature? Pourquoi cet entêtement infantile à vouloir ignorer la finalité dans l'étude de la téléonomie même? La science fera preuve de maturité lorsqu'elle acceptera toutes les voies d'investigation comme également plausibles.

L'existence des mécanismes est une donnée de l'observation. La finalité l'est tout autant. De quel droit accorderait-on a priori la prédominance ou même l'exclusivité à l'un des aspects du devenir phénoménologique au détriment ou à l'exclusion de l'autre? La raison d'une telle attitude ne peut être que d'ordre psychologique, donc non objective. On veut

imposer à la science une orientation. C'est un choix. C'est un projet qu'on veut voir se réaliser en éliminant tout ce qui pourrait contrarier cette réalisation.

Ce phénomène s'appelle... comment était-ce encore, aidez-moi. Ah oui: la finalité! Tiens, n'est-ce pas une contradiction? Oui, c'en est une, et immense, non justifiable, regrettable pour ne pas dire plus.

L'objectivité vraie c'est le rejet de tout a priori dans la recherche. Y compris le rejet du postulat d'objectivité.

* * *

Le comportement chimique de la cellule vivante est différent de celui d'une cellule morte. Les réactions caractéristiques de la vie cessent au moment de la mort sans aucune raison chimique ou physique. La mort est irréversible. Quel autre processus chimique à l'intérieur d'un ensemble cesse de façon définitive sans qu'on puisse attribuer cet arrêt à aucun changement dans la structure de l'ensemble où il se produit? On a beau attribuer la mort à l'insuffisance de tel ou tel composant de la cellule, si la vie était un processus chimique, il suffirait de corriger l'insuffisance qui a provoqué la mort pour que la vie reparte de plus belle. Or ce n'est pas le cas. Ce ne sera jamais le cas. La mort est l'argument décisif contre toute théorie mécaniste de la vie et de l'évolution. Par son aspect irréversible, elle ruine toute tentative d'explication par une nécessité en vertu des lois de la chimie ou de la physique.

Mais si la vie n'est ni le produit du hasard ni celui de la nécessité, que nous reste-t-il pour l'expliquer? Il nous

reste la volonté. *La vie est voulue*. La vie est voulue par une volonté suffisamment puissante pour braver le déterminisme mécanique, pour se singulariser dans toutes ses manifestations qui ne sont comparables à rien d'autre, pour s'isoler d'un tout aux proportions infinies sur un minuscule îlot. La vie est voulue par une volonté suffisamment puissante pour se manifester sous des formes innombrables, pour se perfectionner, évoluer, se propager malgré l'évidente impossibilité du phénomène. Mais cette volonté a ses limites. Ça aussi, c'est évident.

La vie est voulue. Chaque page du livre de Monod le confirme scientifiquement. Nous le savions déjà. C'est d'autant mieux si nous pouvons le prouver maintenant.

* * *

Les modifications du soma, dues aux influences extérieures, ne se transmettent pas à la descendance. Pourtant, de façon manifeste, l'organisme s'adapte par hérédité aux conditions nouvelles d'existence. Il y a donc quelque chose qui prend connaissance de ces conditions nouvelles, transmet l'information et l'élabore. Ce qui veut dire qu'il l'analyse et porte un jugement sur la compatibilité des nouvelles conditions avec les possibilités actuelles de l'organisme. Il y a quelque chose ensuite qui exerce une pression sélective au niveau du gène pour que soient conservés les "hasards" accidentels dont la répercussion sera une modification somatique dans le sens d'une meilleure adaptation.

Le processus est loin de l'"objectivité" de la nature. Il l'est encore beaucoup plus du fait que les adaptations individuelles ne sont pas héréditaires. Il y a donc nécessairement un intermédiaire connaissant et surtout prévoyant qui n'est ni localisable ni identifiable.

La mutation implique la connaissance de l'effet de l'accident génétique sur la macroconstitution de l'organisme du descendant *futur*. Ce n'est pas un choix qui concerne le présent. C'est une prévision de l'avenir. Le facteur temps y est l'élément essentiel. Les accidents génétiques ne concernent que des infimes détails microscopiques. Comment auraient-ils pu être créateurs d'organes et coordinateurs de tout l'organisme?

L'expérience personnelle et l'adaptation individuelle ne se transmettent pas à la postérité. Cependant, lorsque l'espèce même est concernée, des mutations se produisent, qui concernent l'espèce tout entière. Il y a donc quelque chose qui distingue les besoins individuels de ceux de l'espèce. Il y a quelque chose qui a un pouvoir d'action sur toute l'espèce car la modification ne peut concerner qu'un individu. Il est impensable que, à chaque mutation, l'espèce se renouvelle entièrement à partir d'un seul individu.

"Ce sont des protéines qui assurent la cohérence de la machine chimique et la construisent. Toutes ces performances téléonomiques des protéines reposent, en dernière analyse, sur leur capacité de "reconnaître" d'autres molécules d'après leur forme."

C'est une simplification abusive des phénomènes en question. En décrivant les conditions élémentaires de la réalisation d'un processus, on ne l'a pas expliqué pour

autant. Les propriétés discriminatives sont la condition première d'une performance téléonomique. La performance elle-même est la réalisation d'un projet. C'est le projet qui est l'élément essentiel. On n'en parle pas du tout.

Un système cybernétique contrôle, de toute évidence, la réalisation du projet téléonomique. Il ne l'explique pas. Le projet est du domaine de la créativité. Le système cybernétique est du domaine de sa réalisation mécanique.

10^{-17} . C'est paraît-il la taille des particules-relai exécutant le projet téléonomique. Elles sont douées de pouvoirs cognitifs. Elles font partie de cellules déjà hautement organisées, les seules que nous pouvons étudier aujourd'hui. Mais à un stade antérieur de l'évolution, la structure ne pouvait être que plus simple. A la limite, c'est-à-dire au début même de la vie, cette structure était la plus simple possible. Le projet, la cognition, la vie et la matière s'y confondaient et y étaient indiscernables.

Indiscernables mais, depuis toujours contenus dans le Plenum en tant que virtualités. Comment tout a commencé? Tout simplement. Nul n'était besoin de cataclysmes ou de déploiement de forces gigantesques, nul n'était besoin de l'intervention d'un Dieu tout-puissant, pour faire démarrer le processus de la vie. Dans un Plenum parfaitement uniforme et équilibré, une force minime a pu suffire. Une force pas plus grande que celle d'un petit pet de microbe. La suite n'a été qu'une question de volonté et de patience.

On ne peut prétendre à l'objectivité scientifique en excluant du champ d'observation les performances qui

ne sont pas réductibles à des mécanismes. Les performances affectives, esthétiques, éthiques, cognitives et la recherche de l'objectivité scientifique elle-même sont tout autant des performances biologiques que celles des enzymes. Le fait qu'à l'origine, la vie a pu apparaître sous une forme à peine distincte de la cristallisation, souligne encore plus la performance fondamentale de la vie: la lutte et la victoire contre le déterminisme mécanique.

La vie est un phénomène unique. Elle est, cependant, dispersée dans de multiples formes et dans d'innombrables individus. Chaque être vivant est une unité de vie d'un seul organisme: le Bios. C'est le Bios qui est le porteur de la volonté qui fait la vie. Les existences individuelles et indépendantes sont autant d'illusions.

Tout le monde sait que "la vie est suspendue toute entière à la fonction chlorophyllienne de la plante" (Bergson). Pourtant, peu de penseurs ont compris la conséquence qui en découle de toute évidence.

Si, dans le corps humain, toute la vie s'en remet aux poumons pour l'apport en oxygène, et au tube digestif pour l'apport en eau et en nourriture, c'est que le corps est un tout formé de parties solidaires. Il est formé d'innombrables unités de vie qui, toutes, collaborent étroitement pour que la vie se maintienne dans l'ensemble.

Toute la vie sur terre s'en remet à la fonction chlorophyllienne des plantes pour la transformation de l'énergie solaire. Comment ne pas se rendre à l'évidence que toute la vie est un seul ensemble

composé de parties solidaires et d'éléments qui, tous, collaborent au maintien de la vie?

Chaque unité de vie a un double rôle dans la biosphère. L'une de ses fonctions est de porter et de propager la vie par la reproduction. L'autre, tout aussi importante, tout aussi essentielle pour le maintien et la propagation de la vie, est de servir de matière première pour la construction d'autres unités de vie.

C'est la signification et la portée de cette deuxième fonction de chaque unité de vie sans exception, qui a échappé à la plupart des chercheurs et des penseurs. C'est en elle, pourtant, que se fonde toute la logique de la vie. C'est elle qui relie dans un seul phénomène ce qui, observé du point de vue de l'unité de vie apparaît comme une tentative individuelle et irremplaçable.

C'est parce qu'on conserve ce point de vue là, c'est parce qu'on ne considère pas la vie comme un tout, qu'on s'empêtre dans des théories de l'évolution dont le moteur serait la sélection naturelle. C'est grâce à cette sélection que devraient survivre uniquement les mieux adaptés à un ensemble donné de conditions.

Comment se fait donc cette sélection par l'élimination des moins adaptés? Par la mort des humains qui ne distinguent pas le bleu du violet? Par la mort des chats dont la moustache n'a pas la longueur idéale? Par la mort du paon qui n'a pas les couleurs correctement assorties?

Qu'est-ce que ça veut dire bien adapté? Le lion se nourrit de gazelles. Il se serait donc adapté aux gazelles? L'insecte s'est adapté à un certain mode de vie. A quoi cela lui sert-il, car face à l'hirondelle, il n'a aucune

chance, comme n'a aucune chance la souris la mieux adaptée face au chat.

Il suffit de jeter un coup d'œil dans la nature pour se rendre compte que tout y survit. Les individus les plus ratés, les plus mal en point survivent. La moindre possibilité de vie est immédiatement exploitée à fond avec avidité. Par ailleurs, raté ou réussi, adapté ou pas, chaque individu meurt. Au hasard des rencontres avec son prédateur, au hasard de la pluie ou de la sécheresse, de la maladie, de la vieillesse. Quand c'est le moment. Tout meurt.

C'est une bien pauvre théorie. Elle n'envisage que l'individu ou l'espèce. Elle ignore la vie dans son ensemble. Elle réduit le prodigieux pouvoir de création du Bios à de la bête adaptation. Pour elle, l'espèce s'adapte! Mais comment? Comme le bronze s'adapte au moule? Comme le ruisseau s'adapte à la pente de la colline ou comme l'excrément s'adapte à l'intestin?

Et la prévoyance? Et l'intelligence? Et l'invention? Et la connaissance des possibilités techniques, chimiques, physiques? Et le sens artistique?

Non. C'est autrement qu'il faut voir les choses de la vie. Chaque individu, chaque espèce, chaque genre, chaque règne, a un rôle bien précis dans la biosphère. Celui de la plante est essentiel car toute la vie en dépend. Mais le moindre microbe, le moindre ver de terre a quelques notes à jouer dans la grandiose symphonie de la vie. Et c'est l'ensemble de l'œuvre qui explique et justifie l'existence de chaque unité de vie.

Le sens de l'évolution apparaît alors sous un tout autre jour. Les espèces évoluent. C'est pour mieux assumer

leur rôle. Des espèces nouvelles apparaissent. C'est qu'il y avait des vides à combler. C'est qu'il y avait d'autres possibilités de vie à explorer.

La vie est une volonté. Elle ne s'adapte pas. Elle crée.

Nous approchons de la fin du livre. Nous avons parcouru un bien long chemin. Pourtant, on ne voit toujours pas où nous allons. On n'entrevoit qu'avec peine ce que je veux démontrer. Comment faire? Comment m'y prendre?

Raconter. Oh, pas tout. Non. Seulement ce qui est nécessaire pour comprendre. Mes premières expériences. Rien d'autre.

La prison

Le sous-sol

C'était fini. J'étais mort. J'étais mort de mort psychique, de mort morale. Mon esprit était mort. J'avais affronté l'Homme. Pendant trop longtemps. On n'y survit pas.

L'Homme. Pas la bête humaine. Pas l'animal qui ronronne et qui fait le beau sous les déguisements de la civilisation, pour se changer soudain en bête féroce. La bête féroce, je l'avais déjà affrontée au combat. C'était la guerre. C'était la jungle peuplée de bêtes humaines. Tuer ou mourir. La bête sauvage, je la connaissais bien.

Mais l'Homme... Non. Je ne dirai rien. Jamais je ne pourrai le dire.

Je les regardais. Je les voyais vraiment. Pour la première fois. Ils connaissaient ce regard. Le regard d'outre-tombe. Ils avaient l'expérience. Ils savaient que je venais de franchir le cap de non retour. C'était fini.

La cellule

Combien de jours? Combien de nuits? Dans l'obscurité de l'esprit, dans la mort mentale.

Je ne sais plus rien. Il n'y a pas le moindre souvenir de ce temps-là. Plus rien jusqu'au jour où j'ai senti que je n'étais pas seul. Il y avait une présence en moi. Une présence qui m'a été chère autrefois, précieuse et indispensable. Mon Maître. Il était présent comme si je ne l'avais pas rejeté, comme si je ne l'avais pas insulté

en lui disant le mépris que j'avais pour ceux qui se tenaient à l'écart du combat politique.

"Va mon garçon. Il est temps que tu fasses ta propre expérience. Tu iras loin, mais jamais sans moi". C'étaient ses mots d'adieu. Il était là. Tout n'était pas mort.

Je restais pendant des jours et des nuits à guetter et à analyser cette chose qui m'habitait. C'était ce que j'avais reçu de mon Maître. C'était ce qui émanait de lui et qui me fascinait. C'était la chose qu'il avait en plus de l'apparence et du comportement. C'était ce que je n'avais vu ni senti chez personne d'autre. J'avais découvert le Xy. Mais ça, je ne l'ai su que beaucoup plus tard.

La cellule. J'étais un robot habité, enfermé dans une cellule. Tout mon être refusait le monde. Je ne voulais plus jamais vivre parmi les hommes. Je ne voulais plus vivre du tout.

Et puis, un jour, je me suis trouvé en état de manque. J'étais musicien. J'avais un besoin fou, un besoin tout à fait dément d'entendre des sons. J'étais avide de musique. Rien ne sortait de ma gorge. J'étais incapable de produire autre chose que des râles.

Alors j'ai tiré une fibre de ma couverture. Je l'ai fixée en travers de ma gamelle en aluminium. Je l'ai tendue. J'ai tiré. ça a fait un son. J'avais un instrument. Et ma première lueur d'espoir.

J'ai fait beaucoup de musique avec mon instrument. J'étais insatisfait. J'étais un artiste, je ne pouvais me contenter du son d'une gamelle.

"La musique est en toi. Il suffit d'écouter." C'étaient les mots de mon Maître. Une fois de plus il venait à mon secours. C'étaient des mots qu'il m'avait dit avec beaucoup d'insistance, jadis. Il ne connaissait rien à la musique. Je n'avais pas prêté attention à une affirmation qui ressemblait si fort à un cliché archi-usé.

Pourtant, ce sont ces quelques mots-là qui m'ont fait découvrir le monde du son. Une fois de plus il m'avait donné la solution bien avant que j'aie la moindre idée de l'existence du problème. Ce n'était pas la première fois. Ni la dernière. Pendant de nombreuses années encore, j'ai eu maintes fois l'occasion de me rendre compte qu'il m'avait indiqué le chemin alors que je ne savais même pas que les carrefours pouvaient exister, qu'il m'avait donné la réponse alors que j'ignorais tout de la question.

"Il suffit d'écouter". Mais bien sûr, j'avais en mémoire tout un répertoire, il suffisait de le retrouver. J'ai cherché. Bientôt, dans mon imagination, j'ai pu m'écouter jouer des morceaux que j'avais beaucoup travaillés. Par la suite, en perfectionnant ma technique d'écoute imaginaire, j'ai pu entendre des fragments de symphonies avec l'orchestre au complet. Puis des morceaux d'opéra avec les chanteurs et les chœurs.

Je vivais de nouveau. J'étais dans un étrange monde de souvenirs musicaux. Toujours insatisfait car la musique que j'écoutais était dans ma tête. Même lorsque parfois j'arrivais à une parfaite fidélité et à un volume sonore impressionnant, tout se passait encore dans ma tête. Il manquait une dimension. La musique n'était pas dans l'espace extérieur. C'était comme si j'avais un haut-parleur à l'intérieur de la tête.

Le haut-parleur! C'était encore une image dont s'était servi mon Maître.

"Le centre de la vie se trouve dans le ventre. Il n'y a rien dans la tête. Dans la tête il n'y a qu'un haut-parleur qui bavarde et qui fait du bruit. L'émission et la réception se font dans le ventre. Tout vient du ventre. Le haut-parleur que tu as dans la tête, tu peux l'accrocher ailleurs, où tu veux, ça marchera aussi bien."

Il avait eu beaucoup d'indulgence pour mon jeune âge. Il avait eu une patience illimitée dans son enseignement. Il m'avait fait découvrir le ventre. J'avais déjà exploré sous sa direction ce qu'il appelait les différentes couches de la manifestation. J'avais commencé à comprendre à quel point la réalité était floue, à quel point la rigidité de ses structures était illusoire. Cependant, l'histoire du haut-parleur m'avait toujours semblée bizarre. Je n'y attachais pas d'importance. Ce n'était pas encore le moment.

Maintenant, le moment était venu. J'ai fait mon premier essai. J'ai placé le haut-parleur imaginaire au milieu de la cellule. Je l'ai fixé, je l'ai logé en un endroit bien précis et j'ai essayé d'écouter à distance. Ça n'a pas marché. J'ai insisté. Par moment, je sentais que ça allait venir. J'étais sur le point d'entendre la musique sortir du haut-parleur. Pourtant rien n'en sortait. Tout se passait encore toujours dans ma tête. Alors j'ai essayé d'être un peu plus modeste dans mes exigences. J'ai décidé de me contenter d'un seul son, mais de l'obliger à sortir du haut-parleur extérieur et non de ma tête. J'ai choisi le "la" bien entendu. Le "la" du hautbois. Ça ne marchait pas. J'ai recommencé dix mille fois, pendant dieu sait combien de semaines. Les jours et les nuits se confondaient. Je voulais le "la".

C'est une nuit qu'il est venu. Tout seul. Juste au moment où j'avais provisoirement renoncé pour essayer autre chose.

Le son venait en même temps de moi et de l'espace. Il était plein, il était doux. Il avait une puissance retenue que je sentais être à ma disposition. Il n'était plus question de ce haut-parleur ridicule. Je n'avais plus besoin des images mentales qui avaient toujours accompagné mes recherches précédentes. Le son était là. Directement, simplement, infailliblement. Plus réel que la réalité ordinaire. D'une beauté inimaginable. J'étais comblé. J'étais heureux.

Après, tout s'est fait rapidement. Désormais, le son venait quand je voulais. Il fallait le silence bien entendu. Je devais me mettre dans un état de relaxation et d'écoute intérieure comme lors des différentes pratiques que je faisais avec mon Maître. Puis, il suffisait de le vouloir. Le son était là.

J'en ai produit d'autres. Surtout des sons très graves. J'étais en possession du son. Du son primordial. Du son originel, dont tous les sons de la réalité ordinaire ne sont que des imitations. Des imitations très ordinaires. Pauvres, mal réussies, étriquées.

J'avais le son. Je comprenais maintenant le besoin qu'on a du discours musical. Je comprenais la recherche de plus en plus poussée dans le domaine de la forme et de l'orchestration. Je comprenais aussi à quel point on s'éloignait de l'essentiel. Toute cette recherche, toutes ces tentatives qui poussaient les chercheurs jusqu'à l'égarement n'avaient plus aucun sens lorsqu'on possédait le son.

J'avais découvert la vérité musicale. Simple et évidente. Bien des changements se sont produits dans ma vie depuis lors. J'ai fait des choses qui ont étonné tous ceux qui me connaissaient avant: je n'ai plus jamais écouté un morceau de musique, j'ai abandonné avec la plus grande facilité mon métier de musicien. Pour moi la recherche musicale est achevée. Elle a abouti au son. J'écoute le son quand j'en ai envie. Toute la musique, passée, présente et future est là. Dans un seul son. Un son plein. C'est l'être musical total. C'est le Plenum musical.

J'étais heureux. Mais ce n'était que le début. C'étaient mes premiers pas.

Le Maître

Mon Maître. C'est à lui que je devais tout. Comment lui dire ma reconnaissance? Je savais maintenant quel grand, quel véritable Maître il avait été. Maintenant qu'il était trop tard.

Je me rappelais ses formules qu'il répétait souvent:

"Pour un élève, la chose la plus difficile c'est de trouver un vrai Maître. Pour un Maître, la chose encore plus difficile c'est de trouver un vrai élève".

"Tu ne me dois rien. Tu dois tout à tes futurs élèves."

"Sème à tout vent. N'hésite pas à lancer la semence dans le désert. Mais ne perds pas ton temps. Ne gaspille pas tes efforts inutilement. N'arrose que ce qui en vaut la peine. Ne cultive que ce qui promet de s'épanouir et de porter des fruits."

"La seule chose qui ne coûte rien c'est le temps. Pourtant c'est la plus précieuse. Ne perds pas ton

temps. Pas une seconde. C'est une perte à jamais irrécupérable."

"Il faut que tu maîtrises la technique de ton instrument. Travaille avec acharnement. Tu sauras que la technique est maîtrisée le jour où tu n'auras plus besoin d'instrument. Ton corps est un instrument du même genre qu'un instrument de musique. Infiniment plus compliqué. Sa technique aussi est infiniment plus difficile à maîtriser. Là aussi tu sauras que tu as maîtrisé la technique lorsque tu n'auras plus besoin de l'instrument."

"Tu ne vois pas les objets, tu les crées. Alors, autant les créer beaux et agréables. La réalité est un choix."

Je me rappelais aussi ces mots incroyables qu'il m'avait dits alors que je ne connaissais encore rien de la vie. Ces mots dignes d'un prophète: "Ne choisis pas la vengeance. Ne choisis pas la punition. Jamais tu ne pourras punir assez les hommes pour le mal qu'ils te feront. Inutile d'essayer. Choisis le bonheur. Que ta vengeance soit le bonheur."

Mais aussi: "Ne choisis pas le pardon. On n'a pas le droit de pardonner. C'est contraire à la morale."

Je sortais à peine de l'adolescence. Qu'avais-je à pardonner, qu'avais-je à punir ? J'écoutais. Je ne pouvais pas ne pas retenir ce qu'il me disait, il insistait tellement et il répétait la même chose si souvent que ça se gravait dans ma mémoire. Malgré l'incompréhension et l'ennui. Malgré ma jeunesse.

Je ne l'ai vu rire qu'une fois: lors de notre première rencontre. Il avait le don de prévoir les événements.

C'était la veille de la guerre. L'avenir qu'il prévoyait lui avait enlevé toute envie de rire.

"Il y aura la guerre. Les hommes vont devenir fous. Il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus. Il n'y aura que des morts et des vivants. La seule victoire, c'est la vie."

"La guerre c'est pour tuer. Il n'y a pas d'autres raisons, il n'y a jamais eu d'autres raisons de faire la guerre."

"Ne choisis pas le pouvoir. L'homme qui a le pouvoir fait le mal. Le bon qui a le pouvoir fait le mal involontairement. Le méchant le fait exprès. Pour celui qui le subit, il n'y a pas de différence."

"Choisis le bonheur. L'homme heureux fait le bien."

"Ne choisis jamais le pouvoir. Tu verras par toi-même où mène le pouvoir. Choisis la force pour être capable de t'opposer au pouvoir."

Il a choisi mon corps. En quelques années, il m'a littéralement sculpté, il m'a remodelé à son idée. La cage thoracique et les mains avant tout. J'ai fait d'innombrables heures d'exercices sous sa direction. Je suis devenu tel qu'il avait voulu que je sois.

"Fais confiance à ton corps physique. C'est ton corps qui pense. La vie spirituelle est la vie du corps".

"La posture est essentielle. Il n'y a pas de manifestation sans une posture juste. Mais il n'y a pas de manifestation in formelle. C'est donc la posture qui est la manifestation même."

"N'essaie pas de comprendre. Travaille ta posture. Ta compréhension dépend de ta posture. Ta compréhension est inscrite dans ta posture."

"Ta compréhension c'est ta posture. Fais un effort de compréhension: travaille ta posture."

C'est le centre qui a toujours été le sujet sur lequel il revenait.

"Le corps a un centre."

"La vie se trouve au centre du corps."

"L'énergie vitale est focalisée dans un centre. C'est le même que le centre du corps."

Mais le centre sur lequel il revenait toujours, c'était celui qu'il nommait l'"Auditorium" (1).

"Tu appuies sur la pédale du piano. Tu joues une note. Toutes les notes qui sont en accord avec la tienne se mettent à vibrer. C'est la résonance. Il y a dans ton corps un centre. C'est l'Auditorium. Là se trouvent de nombreuses cordes qui vibrent lorsqu'elles sont en accord avec ce que tu écoutes. Ces vibrations tu les ressens comme une émotion ou comme une satisfaction artistique. Tu écoutes un morceau. ça te plaît. ça fait remuer quelque chose en toi. C'est ton Auditorium qui vibre. Le même morceau moins bien joué ne te touche pas. Ton Auditorium n'est pas en consonance. Quand tu vois un beau tableau c'est la même chose. Toutes les œuvres d'art mais aussi des événements comme la vue d'une belle femme et tout ce qui te touche font vibrer ton Auditorium. Cherche inlassablement à pénétrer dans l'Auditorium. C'est là que tu découvriras le secret de tous les arts."

(1) Ce mot ne doit pas être pris dans son sens habituel. C'est en fait une déformation d'un néologisme forgé par mon Maître pour les besoins de la cause. Il s'agit du mot Gauditorium, du mot latin gaudium (joie, jouissance) et signifiant lieu, localisation de toutes les joies et de toutes les jouissances. Mon Maître se faisait une idée un peu simpliste au sujet de la conscience d'un musicien, dont le gaudium, selon lui, ne pouvait s'abreuver que de délices sonores. C'est à mon intention qu'il avait supprimé le G de Gauditorium.

Je n'ai jamais suivi ce conseil. Son histoire je l'ai écoutée mille fois avec un ennui à peine dissimulé. Il ne connaissait rien à la musique. Qu'avais-je besoin de ses conseils ?

C'est dans ma cellule seulement que j'ai commencé à comprendre. Je me suis mis à la recherche de mon centre. Un jour je l'ai trouvé. J'ai pénétré dans mon Auditorium. Depuis lors je le fais vibrer directement. Sans écouter de musique, sans regarder des tableaux. La plus belle œuvre ne fait sonner que quelques cordes en résonance. C'est bien peu comparé à ce qu'on peut faire vibrer en intervenant directement.

Je disais que j'avais étonné tout le monde en abandonnant la musique. J'ai fait bien plus. J'ai scandalisé et je continue à le faire. Je ne vais jamais à une exposition, je ne fréquente pas les concerts, je n'écoute jamais un disque, je fuis les musées, je n'ai pas lu un seul roman pendant trente ans, je ne fais pas de tourisme, je ne visite jamais rien. A quoi bon? En intervenant directement j'ai tellement plus que ce que peuvent m'apporter des intermédiaires. Et puis ça conserve éternellement un caractère de nouveauté. C'est toujours la première fois. Pour moi, tout est toujours nouveau.

Je ne suis pas un prophète. Je me suis borné à n'enseigner que des choses très concrètes, très proches du sol. Je ne répète pas des grandes sentences à mes élèves, mais des plaisanteries. Toujours les mêmes. C'est moi qui en ris le plus. Souvent même tout seul. Mais pour moi, c'est toujours la première fois. Je crois que là, j'anticipe un peu, je brûle les étapes.

Car il y a eu d'autres étapes. Bien des années après l'Auditorium, j'ai découvert le centre de vie. Pénétrer dans le centre de vie a été un événement aussi capital que la découverte du son. Il y en a eu d'autres. Sans le savoir j'ai suivi le chemin qu'il avait tracé pour moi. Pour toute la vie.

Je n'ai jamais vu son écriture. Une seule fois il m'a écrit une lettre. Elle était tapée à la machine. Il l'a signée d'un simple trait de plume. J'ai retrouvé un jour cette lettre. Bien des années après. Je l'ai détruite avec tout le reste, mais après l'avoir relue. Elle ne signifiait rien pour moi, à cette époque-là. Elle ne me concernait pas. Je n'avais pas 20 ans quand il me l'a donnée. Je n'en avais pas 30 quand je l'ai relue. Aujourd'hui seulement elle arrive à son destinataire. 40 ans après. Je ne me rappelle plus le texte. Elle commençait ainsi: "Lettre au philosophe que tu seras un jour". Elle contenait l'essentiel.

J'étais adulte depuis longtemps lorsque j'ai à nouveau rencontré un Maître. Nous nous sommes reconnus immédiatement. J'ai su tout de suite que j'étais en présence d'un Maître. Il a reconnu immédiatement en moi un élève avancé. Dès que cela a été possible nous avons parlé. Sans préambules et ne sachant rien de moi il m'a dit: "Vous portez l'empreinte d'un grand Maître, mais votre évolution n'est pas achevée. Vous êtes sur la Voie. Venez travailler avec moi, je peux vous aider à avancer".

Il m'a guidé pendant quatre ans. C'est avec lui que j'ai franchi le seuil de la conscience.

LA BIOSOPHIE

L'existence est l'essence de l'être. L'être est. Mais l'être n'est rien. Il n'est ni rond ni carré, ni grand ni petit, ni coloré ni transparent, ni bruyant ni silencieux, ni chaud ni froid, ni dur ni mou, ni sucré ni salé, ni parfumé ni inodore, ni mobile ni immobile, ni limité ni illimité.

Il est nécessairement plein, car vide ce serait du néant dont nous avons déjà démontré l'impossibilité. Il est donc plein, mais il est vide de toute qualité, de tout accident, de toute différence. Il est plein, continu, uniforme, non différencié. Il est parfaitement et indéfiniment égal à lui-même. Il est absolument homogène. En un mot: il n'est rien. Il est. C'est tout. Je lui ai donné le nom de Plenum.

La vie est le seul et unique événement qui s'y produit. Si l'on avait pu filmer toute l'évolution de la vie avec pour fond le Plenum, cela aurait donné l'image d'un être illimité et homogène avec, quelque part, juste un petit frémissement comme l'esquisse d'un sourire. (Mais ça, il ne faut pas le prendre au sérieux; c'est seulement pour la beauté de la métaphore!)

Il n'y a pas d'opposition matière-esprit. Les objets matériels ne sont pas opposables aux idées. Il n'y a que du mental, l'objet et l'idée sont une même et unique chose. La forme matérielle de l'objet est une vue de l'esprit. L'idée de l'objet est l'objet même. Il n'a pas d'autre existence. Cependant, même quand nous aurons compris et accepté le caractère illusoire du monde matériel, nous n'en continuerons pas moins de nous comporter comme avant.

Pourquoi? Mais parce que le comportement est une façon d'agir et que la raison d'être du monde matériel est l'action, autrement dit la vie.

Alors pourquoi notre esprit construit-il le cosmos et le monde des atomes? C'est exactement comme si on demandait à un sculpteur qui taille une Vénus dans le marbre pourquoi il fait à côté plein de petits morceaux qui ne servent à rien. Ce sont des déchets. Il y a cependant certains arts où on utilise harmonieusement les restes. La cuisine par exemple. La connaissance du cosmos et du monde atomique, c'est l'art d'accommoder les restes, dans la cuisine de l'esprit.

La vie est un phénomène unique. Pourtant d'innombrables unités de vie la portent et la transmettent. Un porteur individuel, quoique étant l'élément essentiel sans lequel il n'y aurait pas de vie, n'a aucune importance dans l'ensemble. Il est sacrifié sans le moindre égard. Il est utilisé comme une vulgaire matière première. Une unité de vie n'est pas La Vie. La destruction d'une unité de vie n'affecte en rien le Bios.

Il en va de même pour le monde qui habite la conscience individuelle. Une unité de vie reçoit et transmet la vie dont elle est un support sans en être le

créateur. De même une conscience reçoit et transmet le monde dont elle est le support sans en être le créateur. Le monde est disséminé dans d'innombrables consciences, où il prend les formes les plus diverses. Depuis le monde dans la conscience de la cellule jusqu'au monde dans la conscience de l'artiste, le monde est fait de consciences individuelles. Mais la destruction d'une conscience individuelle n'affecte en rien le monde. Il ne pourrait disparaître qu'avec la disparition de toutes les consciences, autrement dit avec la disparition de la vie.

La projection des perceptions dans l'espace et le temps est une condition nécessaire de l'action. Le contenu mental, comme le stock d'un grand magasin, ou mieux, comme les livres d'une bibliothèque, doit être rangé selon un certain ordre afin d'être disponible. En effet, des perceptions qui ne seraient pas projetées dans le temps et l'espace seraient entassées les unes sur les autres, sans utilité pour l'action.

Car il ne faut pas perdre de vue que la raison fondamentale de tout le phénomène de la perception et de la cognition est l'action.

La vie est action. Vivre, c'est agir. Tout est dans l'action. Ce n'est pas étonnant que les chercheurs trouvent de l'action aussi bien dans le cosmos qu'à l'intérieur de la molécule ou de l'atome. Tout notre système de perception et de cognition est fait en vue de l'action.

La perception est une opération mentale. La connaissance de l'enchaînement causal qui a produit la perception est également une opération mentale qui s'appelle déduction. Elle peut être, grâce à l'habitude,

aussi brève qu'on voudra, elle peut être instantanée au point d'être presque indiscernable de la perception, son caractère mental et sa forme de raisonnement n'en demeurent pas moins.

La supposition, la vérification, la déduction, la conclusion sont toujours et uniquement des opérations mentales. Leur objet est mental. L'aspect physique d'une perception est postérieur à l'objet mental. C'est l'objet mental qui crée l'aspect physique par déduction. L'aspect physique est le résultat d'un raisonnement. Le physique est physique parce que l'esprit le veut ainsi. Il le veut pour les besoins de l'action. En fait, le physique n'est qu'une étiquette mentale sur un objet mental et il n'existe nulle part ailleurs que dans l'esprit. Cet objet mental existe avant que l'esprit ne lui ait accordé une existence physique.

Si nous reprenons le langage habituel et que nous nommons l'objet mental idée et l'objet physique objet, la conclusion sera que l'idée existe avant l'objet; que ce n'est pas l'objet qui produit l'idée mais bien le contraire: c'est l'idée qui produit l'objet. Mais gardons-nous bien de jouer avec les mots. Objet, idée, etc, sont des mots tellement mal définis qu'il vaut mieux les éviter, quitte à sacrifier l'élégance de l'expression à sa clarté.

Il n'y a pas de perception de la matière. La matière est l'exemple même d'une construction de l'esprit. C'est la conclusion d'un raisonnement, d'ailleurs assez laborieux. Mais ce n'est que ça, car aucune preuve de son existence n'est possible. Tout se passe et tout se passera toujours à l'intérieur du domaine mental.

On aura beau parler de substance, dont sont constitués les objets, il est clair que la substance n'est pas plus matérielle que l'objet lui-même. L'idée d'énergie et de quanta dont serait constituée la matière est encore plus mentale, s'il est possible. Nous sommes là dans un monde d'abstractions pures, d'hypothèses de travail provisoires. Une onde est déjà une chose difficile à définir, mais une onde de force est quelque chose dont on ne peut dire que le nom. Entre spécialistes, on fait comme si on savait de quoi il s'agit. Entre ignorants, nous faisons de même...

La connaissance du cosmos est un sous-produit de la connaissance biologique. C'est un accident. Le domaine de la bioconnaissance est le seul pour lequel le système de perception et de cognition a été conçu. C'est pour mettre en évidence le domaine où se déroule la vie que le système de perception et de cognition a été adapté et réglé. Comme tous les instruments, il peut aussi servir à autre chose. Il peut mettre en évidence des choses qui n'ont aucun lien avec la vie. Ce qu'il met en évidence n'est pas la réalité. Ce n'est qu'un résidu de la construction qu'il élabore pour les besoins de la vie. Pourquoi notre science s'acharne-t-elle à fouiller justement dans ces résidus et laisse-t-elle de côté l'essentiel?

* * *

La vue est limitée à une échelle de grandeur bien déterminée. Si nous ne voyons pas les microbes qui sont quand même nos ennemis, c'est que nous ne pouvons rien contre eux avec nos mains. Nous avons d'autres moyens pour nous en défendre et là, la vue n'est

d'aucune utilité. De même, quel intérêt aurions-nous à voir à grande distance? Nous ne sommes pas menacés par des choses trop éloignées et elles sont hors de notre portée. A quoi bon les voir? L'intérêt biologique est de toute évidence la norme de fabrication des organes des sens.

L'oreille ne perçoit pas des bruits très faibles. Ils ne peuvent provenir d'un bien grand danger. La distance là aussi est un critère de l'utile ou du dangereux. Le toucher est réglé en fonction de la température à laquelle se déroule la vie. Inutile de faire la différence entre 1000° et 2000° ; dans les deux cas la vie est détruite. Une hyène se délecte de l'odeur du cadavre, qui nous répugne, etc. Les saveurs et les odeurs sont réglées en fonction des besoins alimentaires. Est-il bien nécessaire d'insister? Dans tous les cas, une stimulation trop forte détruit l'organe du sens et le plus souvent, en même temps la vie.

Le monde qui s'offre à l'exploration de nos sens est un monde où se déroule *notre* vie. La connaissance d'autres mondes n'a aucun intérêt biologique. Nos sens dégagent un biomonde, et en plus c'est un anthropomonde, car celui des microbes, par exemple, doit être très différent du nôtre, tout en étant lui aussi un biomonde.

L'œil n'est sensible qu'à une mince frange d'ondes d'une longueur bien déterminée. C'est celle de la lumière. C'est la lumière qui stimule l'organe de la vue et en dernier lieu le nerf optique. Nous voyons la lumière. Point. C'est tout. C'est notre système nerveux qui construit l'image et c'est une construction bien laborieuse. Déjà elle se présente à l'envers! Que dire de toute la suite des opérations qui, à partir de rayons de

lumière reflétés, c'est à dire *refusés* par l'objet, construisent pour nous cette réalité qui nous semble si évidente. "Mais puisque je le vois, là devant moi!", c'est l'argument décisif.

L'œil est un instrument. Il a fallu de nombreuses années à l'enfant pour apprendre à s'en servir. L'adulte a oublié l'apport considérable du sens tactile à l'apprentissage de la vue. Il a oublié l'enseignement, parfois douloureux, de l'expérience du corps dans l'espace. Et surtout il a oublié l'enseignement *oral* des parents et du milieu familial et social dans lequel il a vécu ses premières années. La vue et toutes les perceptions sont inextricablement mêlées au contenu verbal du psychisme du percevant. Ce contenu impose un choix à l'organe de perception qui, bien entendu, ne peut percevoir en même temps tout ce qui lui est perceptible, sous peine d'être saturé et de ne plus rien percevoir.

Ce contenu colore de façon indélébile toutes les perceptions. Ce contenu est l'élément principal de toutes les perceptions. Et c'est un contenu verbal. Que pourrait-il être d'autre? Notre esprit, notre mental, ce ne sont que des mots, des mots, des mots.

Et le cerveau? Eh bien, le cerveau est aussi un instrument. Son rôle est essentiel et toute la physiologie de la perception en dépend. En fait toutes les perceptions se passent dans le cerveau. La localisation selon la zone du corps ou le sens stimulé ne correspond nullement à la réalité physiologique du processus. Une anesthésie locale, par exemple, montre bien que, si le nerf ne transmet plus ses informations au cerveau, il n'y a plus de perceptions.

Tout se passe donc dans le cerveau. C'est là que sont décodés les messages des sens, c'est là que se forment et se coordonnent toutes les perceptions qui *sont* pour nous le monde. Ce monde est un monde mental. Comment pourrait-il en être autrement? *Il est en nous-même*. Ce n'est quand même pas le monde des objets qui est rentré dans notre cerveau! Si quelque chose s'y trouve malgré tout, si nous en prenons conscience, ce ne peut être que du mental.

En définitive, chaque perception est une modification du contenu mental du cerveau. Si nous en sommes conscients, c'est une modification de notre conscience. Le cerveau interprète nos sensations. Il s'auto-observe, il s'auto-analyse, il ordonne et classe les nouvelles données. La connaissance du monde est le résultat de l'introspection. Jamais et d'aucune façon on ne peut atteindre autrement ce que nous croyons être un objet qui nous est extérieur.

Il ne peut y avoir de prise directe sur le monde des objets. Tout ce que nous pourrions jamais saisir ne sera que nos propres sensations. Les objets sont des sensations. Le monde est en nous-mêmes. En observant le monde, c'est nous-mêmes que nous observons.

Pour que l'image d'un moment du monde soit complète, il faut encore qu'elle trouve sa place dans le contenu de la mémoire. Cette place sera en rapport avec les expériences semblables du passé qui auront d'ailleurs fortement influencé la production même de la nouvelle image. Et puis, le plus important, l'image rentrera dans le champ de la conscience et sera enrobée d'un revêtement fait de mots et intégrée dans le réservoir inépuisable qu'est le contenu verbal du psychisme.

"Mais, notre propre corps, lui, il existe bien, il est quand même autre chose que l'image que nous en avons dans le miroir!" C'est bien ça qui est le plus difficile à admettre. Nous sommes nous-mêmes seulement et uniquement nos propres perceptions, au même titre que n'importe quel autre objet.

La persistance de l'image rétinienne devrait déjà nous faire réfléchir sur la réalité de l'observation. Tout en sachant pertinemment que ce que nous voyons est faux, nous ne pouvons voir autre chose que l'image illusoire. De toute évidence nous avons créé une image que nous regardons et que nous sommes incapables de distinguer de la réalité que nous croyons ne pas avoir fabriquée. Nous savons cependant que c'est une illusion.

Et quand nous ne le savons pas? L'illusion est alors pour nous la réalité, la vraie.

Il n'y a aucune différence entre une réalité perçue en rêve, lors d'une illusion ou lors d'une hallucination et la réalité du monde que nous percevons normalement. Il s'agit toujours d'un monde mental, intérieur, construit par nous-mêmes et projeté à l'extérieur. Le monde est toujours une illusion. La seule différence, c'est que parfois, nous en sommes conscients.

* * *

Le monde que nous construisons est un biomonde. La seule réalité c'est la vie. Le monde est construit pour les besoins de la vie. La vie est essentiellement action. C'est donc en vue de l'action que nous isolons des fragments d'un tout continu et que nous donnons à ces

fragments des particularités qui sont pour nous des perceptions.

La vie est la seule réalité. Pour se faire, pour être, elle se détache d'un tout continu. Elle se fait dans une minuscule frange du continuum, où elle prend des formes différentes. Chacune de ces formes a ses besoins et c'est en fonction de ces besoins qu'elle isole des fragments du continuum qui constituent pour elle le monde. C'est son monde. Elle le dégage par des perceptions qui peuvent être les simples réactions d'un organisme monocellulaire aussi bien que les constructions richement élaborées de l'homme. Ce monde est le biomonde propre à chaque espèce et dégage par des systèmes de perception souvent très différents les uns des autres. Les mondes construits le sont tout autant. Le nôtre n'en est qu'un parmi de nombreux autres.

On a fait des progrès dans l'élevage. La science s'en est mêlée. On fait de l'insémination artificielle. Maintenant c'est le vétérinaire qui remplace le taureau. Le taureau n'est pas malin. Il se laisse berner. Il saute et ensemece un minable échafaudage recouvert d'une peau de vache sous laquelle se dissimule, très incomplètement, un assistant pour recueillir le sperme. Le taureau ne voit manifestement pas toute la pitoyable mascarade. Il ne fait que réagir à un signe. Pour agir, il n'a pas besoin de l'image complète. Le signe lui suffit. Peu importe que le reste du monde soit enveloppé de brume car l'instinct ne s'y intéresse pas.

On a fait de multiples expériences de ce genre avec d'autres animaux. Toutes confirment le fait: ce sont certains signes, certaines propriétés des choses qui font agir l'animal. Il est évident que le monde qu'il construit

par ses perceptions ne présente pas les mêmes formes que le nôtre. L'animal suit un instinct. Celui-ci joue au contact de certaines propriétés des choses. L'homme par contre règle son comportement en fonction d'une disposition des choses dans une situation donnée. Il a besoin d'un grand nombre de données pour juger, évaluer, prévoir, combiner, en un mot pour se servir de son intelligence.

Le monde qu'il se construit est un monde d'objets distincts. L'homme saisit avant tout des rapports, des relations. C'est là la condition d'un comportement intelligent. La perception dessine, sculpte et colore les choses en vue d'une action possible. La recherche esthétique dans la biosphère est une invitation à l'action. L'art des saveurs et des parfums dans la nature est une invitation à manger, donc à agir. Une belle pomme bien mûre est une invitation à la cueillir et à la manger.

La finalité est extérieure autant qu'interne. Une pomme est une invitation à manger. Une cuisse ronde de chevreau l'est tout autant. La finalité qui paraît externe du point de vue de l'individu est en fait interne si l'on considère la vie comme un seul et unique phénomène.

Dans le monde inanimé, toute action produit une réaction. La réaction de l'être vivant est un comportement. Il n'y a ni automatisme ni mécanisme comme dans le monde inanimé, mais des réactions spécifiques, jamais identiques et jamais déductibles d'un ensemble de circonstances.

La science reconnaît, à contrecœur, l'intelligence de l'homme. Elle dénie toute intelligence à l'instinct et tout instinct au comportement des plantes. En fait, il n'y a pas de coupure entre le comportement de la plante et

ceux de l'animal et de l'homme. C'est le même comportement qui est le propre de la vie. La volonté et l'intelligence en sont les caractères les plus proéminents. Au fur et à mesure de l'évolution, ces caractères deviennent de plus en plus ceux de l'individu au lieu d'être comme au bas de l'échelle uniquement ceux du Bios.

* * *

L'unité de vie lutte pour la vie à l'intérieur de son biomonde. Tout est conditionné par cette lutte, tout est fait en fonction d'un seul but: la victoire dans cette lutte perpétuelle. Il n'y a pas un moment de répit. Il faut être présent en permanence dans le monde, sans quoi c'est la mort. C'est ainsi que le monde est imposé à l'unité de vie comme la réalité.

Mais si un jour la vie humaine se trouve abritée, si elle se trouve définitivement protégée par une conscience suffisamment forte pour ignorer la peur de la mort; si elle se trouve comblée dans toutes ses exigences à un tel point que cessent toutes les revendications, les désirs, les besoins et avec eux toutes les peines et les souffrances qui en sont les conséquences, alors l'esprit peut découvrir autre chose que le monde des perceptions. Libéré de ses obligations de lutte, libéré de toutes les contraintes, il peut prendre conscience de la réalité suprême.

C'est celle de la vie. Tout être vivant, dans n'importe quelle circonstance, peut percevoir la vie. Mais il faut une préparation et des circonstances particulières pour que cette perception soit pleine et totale. L'homme peut y accéder. Il est capable de vouloir autre chose que la

satisfaction immédiate de ses besoins, il est capable d'imposer à son corps des renoncements sans lesquels l'expérience n'est pas possible ou reste incomplète.

Pour percevoir la vie comme seule réalité, il faut ne plus percevoir le monde. Il faut faire taire les sens qui le produisent. Il faut faire taire aussi, et avant tout, le mental. On se trouve alors dans le centre du phénomène pur de la vie, hors du monde qu'elle nous fait créer pour subsister et se propager.

Cette expérience est aussi une perception. Il y a cependant une différence essentielle: elle n'est pas illusoire. Elle ne l'est pas, car elle ne crée aucun objet. C'est la perception d'une réalité en dehors de tout rapport. C'est la grande expérience de la vie.

* * *

Où est la différence entre une illusion et une perception que l'on croit due au monde extérieur?

L'illusion est une construction de l'esprit à laquelle nous ne trouvons pas d'origine ailleurs que dans l'esprit même. Pour expliquer une perception, prenons l'audition d'un son par exemple. On part de vibrations produites par un objet, disons une corde de piano. Ces vibrations sont transmises par l'air, qui fait vibrer le tympan. Celui-ci transmet les vibrations au nerf auditif qui, lui, par des signaux spécifiques au système nerveux, transmet une information au cerveau. Le cerveau décode les signaux que la conscience perçoit, puis identifie comme un son de piano.

Tout d'abord, sans air, il n'y a pas de transmission de vibrations. Sans le tympan, pas de stimulation du nerf. Sans nerf, pas d'informations au cerveau. Sans cerveau, pas de décodage des signaux. Et le tout ne sert à rien s'il n'y a pas de conscience pour construire la perception et l'identifier. Nous avons déjà vu que la conscience est un phénomène irréductible à autre chose et donc inexplicable. Elle est l'élément central de toute perception. Sans elle, tout le processus (ultra-simplifié d'ailleurs) que nous venons de voir n'est qu'un fonctionnement physique et physiologique qui ne diffère en rien du fonctionnement de n'importe quel mécanisme.

La conscience est inexplicable. Par le rôle principal qu'elle joue dans la perception, elle rend celle-ci tout aussi inexplicable. Le passage du mécanisme à ce qui ne l'est pas échappe complètement à toute investigation. On ne peut que s'étonner. Mais le grand sujet d'étonnement ne fait que venir.

Vous êtes endormi. Le voisin du dessous joue du piano. Tout le processus de l'audition fonctionne, or vous n'entendez rien. Le son du piano n'existe pas pour vous. Vous commencez à vous réveiller. Comme dans un rêve, il vous semble que vous entendez un son. Au fur et à mesure que vous vous réveillez, l'impression se précise. Finalement, vous entendez un son, mais il vous faut encore quelque temps pour vous rendre compte qu'il provient de l'étage du dessous et que c'est un son de piano.

Autrement dit, le son a d'abord pris naissance dans votre conscience. C'est votre conscience qui lui a assigné une localisation dans l'espace. C'est elle qui l'a identifié comme étant un son de piano. Sans votre

conscience, il n'y aurait ni son, ni piano, ni voisin du dessous. Le processus que je viens de décrire est le processus normal de toute perception, et c'est là le grand sujet d'étonnement: la perception fonctionne à l'envers.

Il se passe exactement le contraire de ce que nous apprend l'étude de la physiologie de la perception. Dans notre exemple, le son est d'abord un objet de conscience, il est d'abord un phénomène mental; il est seulement ensuite projeté dans l'espace, localisé et identifié. Si d'autres perceptions viennent confirmer la première, nous la jugerons réelle. Si d'autres perceptions auxquelles nous accordons plus de crédit contredisent la première, nous dirons qu'il s'agit d'une illusion. Dans les deux cas, il s'agit uniquement de choses qui se passent dans notre conscience.

Ce n'est que pour les besoins de l'explication physiologique que le processus est décrit dans l'ordre: voisin, piano, son, espace, oreille, cerveau, perception. En fait tout se passe exactement à l'envers. Il y a d'abord la perception, autrement dit un fait mental. Ensuite l'oreille (c'est trop faible, on tend l'oreille!), puis la localisation et l'identification. J'ai décrit un processus au ralenti. La même chose se passe lors de toute perception, mais très rapidement. L'ordre est toujours le même. La perception se passe dans la conscience. La projection dans l'espace se fait ensuite et c'est également une opération purement mentale.

Il n'y a aucune différence entre une perception et une hallucination. L'une n'est pas plus objective que l'autre, il n'y a pas de différence de nature, bref il n'y a aucune différence. L'une et l'autre sont des purs produits du mental.

On peut influencer artificiellement le mental et lui faire produire des réalités qui ne se recoupent pas avec les autres. Les hallucinogènes ont cet effet. Mais dans les expériences d'hypnose, on peut faire produire intentionnellement une réalité bien déterminée au mental du sujet. Cette réalité est tout aussi objective que toute autre réalité. Le comportement et les réactions physiologiques du sujet montrent bien que tout se passe comme si c'était "vrai". En fait, c'est vrai, ou tout au moins c'est vrai de la même façon que toute autre réalité.

Les médecins ont abouti à la conclusion que c'était le fait de l'observation qui produisait les phénomènes observés. Il ne se passe jamais rien d'autre: c'est toujours le fait de la perception qui produit l'objet perçu.

"Le voisin joue du piano" est un jugement. Nous avons donné une forme verbale à une perception, nous en avons fait une pensée. Une chose, de toute évidence, mentale. Mais, à aucun moment, rien de tout le processus n'a été autre chose que de l'élaboration mentale d'un contenu mental.

Avant tout, parlons du son lui-même. Nous avons vu qu'il a pris naissance dans notre esprit. Que celui-ci en a pris connaissance. Il a d'abord et uniquement existé dans notre esprit. C'est ensuite seulement qu'on nous a appris que cette chose qui habite notre conscience s'appelle un son, et que celui-ci en particulier s'appelle son de piano.

C'est afin de le loger, de lui assigner sa place parmi les autres objets de notre contenu mental que nous le situons dans l'espace et dans le temps. Mais un objet

n'est pas d'abord mental pour devenir ensuite un objet concret. Le concret est mental, comme sont tous les moyens par lesquels nous faisons les vérifications avant d'admettre une perception dans le monde du concret.

Mais pourquoi est-ce que j'insiste tellement sur le caractère subjectif de la représentation? C'est pour souligner la rigoureuse équivalence de toutes les représentations, concrètes, illusoire, hallucinatoires, oniriques, extatiques et toutes celles qu'on voudra. Elles sont toutes aussi objectives, les unes comme les autres, et toutes aussi subjectives.

L'action est tout aussi possible dans n'importe quel domaine de la représentation. Aussi bien l'action que son résultat ne se passeront jamais ailleurs que dans la conscience de l'observateur. C'est lorsque l'action chevauche ou passe d'un domaine de conscience à un autre que nous parlons de phénomènes paranormaux. En fait il n'y a aucune différence. Une clé se tordant sous l'action d'une pince ou se tordant sous le regard d'Uri Geller, c'est exactement la même chose. Dans les deux cas, le tout se passe dans notre conscience. Et nulle part ailleurs.

En fait, il y a bien un mystère impénétrable. Ce mystère, c'est l'action même. Comment l'action est-elle possible? Que se passe-t-il vraiment quand une chose agit sur l'autre? Qu'est-ce que l'énergie? Qu'est-ce que cette chose qui passe d'une boule de billard à l'autre lorsque, après le choc, l'une s'immobilise tout net et que c'est l'autre qui reprend le mouvement alors qu'elle était immobile?

* * *

Le présent n'ayant pas de durée, nous sommes toujours dans le passé. Le temps apparaît dès qu'il y a changement: avant et après. L'éternité n'est concevable que comme repos absolu, absence totale de changement. Nous sommes toujours dans le passé. Quelle différence y a-t-il entre un passé récent et un passé lointain? Où est la limite entre l'immédiat, le récent, le lointain?

On voudrait désigner comme immédiat, sinon comme présent, le phénomène dont on a la perception directe, actuelle. On ne tient pas compte cependant de ce que, même dans la perception la plus directe, c'est encore la mémoire qui joue le rôle de fournisseur d'information. Mémoire à court terme, certes, mais mémoire quand même. D'ailleurs, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas toujours la mémoire la plus récente qui est la plus fiable. L'alphabet et la table de multiplication témoignent d'une mémorisation fiable mais très lointaine, alors qu'on oublie un numéro de téléphone quelques secondes après l'avoir composé.

Tout phénomène est essentiellement impermanent. La permanence relative de certaines choses, la durée de certains phénomènes ont fait naître l'idée de la permanence, de l'éternité, etc. En fait le temps est un produit de la mémoire et la permanence est une illusion due à la mémoire.

Pour qu'une chose disparaisse, il faut d'abord qu'elle ait existé en tant que permanente. Si l'on réfléchit bien on s'aperçoit que, même dans ce qui nous semble le plus définitif comme permanence, il n'y a que certains aspects de la chose qui demeurent alors que tout, y compris l'essentiel change. Ce qui demeure est la trace dans la mémoire et la formule verbale ou conceptuelle de la chose.

La disparition des choses est en fait une distribution nouvelle dans la mémoire. L'impermanence des choses nous est cachée par la mémoire qui fixe certains états, qui isole certains aspects et qui fait que, malgré les altérations évidentes et parfois malgré les changements profonds, on considère la chose comme permanente. En fait c'est dans notre esprit seulement que la chose demeure, elle est notre création. Si le phénomène se produisait assez rapidement pour qu'on puisse suivre les modifications puis finalement la disparition de la chose, on pourrait mieux se rendre compte de la généralité de ce processus. Observons la propagation des ondes après avoir lancé un caillou dans un bassin rempli d'eau. L'onde est impermanente, elle n'existe que parce que notre mémoire retient l'image précédente, la compare avec la nouvelle, trouve du semblable et conserve ce qui est semblable comme caractère de l'onde. Notre esprit a créé la chose et quand l'image ne se renouvelle plus, il déclare que la chose a disparu. En fait qu'est-ce qui a disparu?

* * *

Nous avons abondamment insisté sur la façon dont se construit la réalité. Peut-être pas assez sur le fait que cette construction n'a que l'apparence de l'œuvre d'un esprit individuel. La construction du monde, je parle du monde des objets, dans une conscience *est* la connaissance du monde. Le sujet connaissant et le monde sont un tout, car il n'y a pas de monde en dehors de la conscience. Ce qui ne veut pas dire que l'esprit constructeur sait tout au sujet du monde de sa création. Il s'en faut, et de beaucoup.

Nous avons inventé le jeu d'échecs, construit les pièces et établi les règles du jeu. Ce n'est pas pour ça qu'on connaît d'avance toutes les possibilités du jeu, toutes les combinaisons et les solutions de tous les problèmes possibles. Plus le jeu est compliqué et plus longue est la recherche avant l'épuisement de toutes les possibilités. Dans le jeu de la construction du monde, l'exploration de toutes les possibilités demande le travail ininterrompu des générations qui se succèdent et laissent en héritage les connaissances acquises. Travail dépassant probablement les possibilités de l'homme en général. L'exploration ne sera probablement jamais terminée car au fur et à mesure des progrès de la connaissance s'élaborent de nouveaux moyens de détection pour agrandir le champ de l'exploration.

Les géomètres grecs avaient convenu d'une unité de mesure pour mesurer la longueur de la ligne droite. Procédé simple ne présentant apparemment aucune difficulté. Quelle ne fut pas leur surprise de constater que la même unité ne pouvait servir à mesurer en même temps les cathètes et l'hypoténuse d'un triangle-rectangle! Il s'agit pourtant d'une réalité des plus simples et présentant une rationalité rigoureuse. Que dire alors des constructions infiniment compliquées dans lesquelles se complaît l'esprit humain? Il est évident qu'il est impossible d'en connaître toutes les implications et toutes les possibilités. C'est ainsi que la raison s'informe au sujet du monde. Elle intègre les informations dans un système de connaissance existant.

Mais le système de connaissance n'est pas l'œuvre de l'individu. C'est l'œuvre d'une civilisation, pour ce qui est de son contenu. C'est l'œuvre de la vie même, pour ce qui est de ses moyens, de ses méthodes et de sa

finalité. La conscience individuelle n'est qu'un support provisoire et éphémère du monde qui se construit en même temps dans d'innombrables consciences. C'est en cela que le monde a un certain aspect d'objectivité. La même civilisation fait le contenu mental d'un groupe. Les mêmes moyens, les mêmes méthodes et la même finalité sont à l'œuvre lors de la construction simultanée de son monde. Il est normal que ce soit le même monde pour tous.

Mais le même monde ne signifie pas un monde unique, objectif, matériel et extérieur dont les consciences reçoivent chacune une copie conforme par l'intermédiaire des sens. Nous avons déjà vu ce qu'il fallait penser de cette façon naïve de voir les choses. Non. Le même monde signifie que chaque conscience reconstruit son propre monde. Que chacun de ces mondes est semblable à celui du voisin. Que cette similitude est avant tout verbale, car chacun appelle un chat un chat, mais ignore complètement ce qu'est un chat dans la conscience de l'autre. Que ce qui est valable pour les chats l'est tout autant pour le reste. C'est bien la seule similitude verbale qui fonde la croyance dans l'objectivité du monde. Il n'y a, en effet, aucun autre moyen de comparaison.

* * *

Qu'est-ce que l'action dont nous parlons avec tant d'insistance? Là aussi la définition ne peut être que choquante: l'action est une vue de l'esprit; sans mémoire, il n'y aurait pas d'action du tout. Mais je crois

qu'il est grand temps d'éclairer cet élément essentiel de toute connaissance qu'est la mémoire.

Que serait une conscience sans mémoire? Ce serait un miroir recevant des images sans rien en retenir. Cette conscience ne pourrait saisir que le présent, et encore un présent non opposable à un passé ou à un avenir. Ce serait un présent absolu et toujours unique. Cette conscience ne pourrait accéder à aucune pensée, elle ne pourrait avoir aucune connaissance, elle serait une simple propriété physique comme l'est le pouvoir de réflexion de la lumière du verre enduit de tain.

C'est donc la mémoire qui est le *facteur* principal (comme un facteur de clavecin!). C'est elle aussi qui est toujours négligée ou simplement ignorée dans la recherche. On fait comme si elle allait de soi ou même comme si elle n'existait pas. Or, tout se passe dans la mémoire. Nous avons déjà vu que l'instant présent n'existait pas, que c'était uniquement une abstraction, une limite idéale. Le futur n'étant pas encore, tout est donc toujours du passé. Que serait le passé sans la mémoire?

Tous les éléments de la représentation ont leur fondement dans la mémoire. Le temps d'abord. Le temps, c'est ce qui est entre l'avant et l'après, mais il ne serait rien s'il n'y avait pas la mémoire qui permet de distinguer l'avant de l'après. Ensuite, tous les rapports qui comprennent directement la notion du temps: le mouvement, la vitesse, le repos, le changement, la causalité, l'action-réaction. Mais aussi les rapports tels que la comparaison, la différence, la similitude et par suite la grandeur, le nombre et finalement l'espace même.

Pour une conscience sans mémoire, le présent équivaldrait à l'éternité et le monde serait l'être non différencié. La conscience serait une pure contemplation du Plenum dans l'éternité. Il est bien possible que le début de tout c'était ça. Mais, ne me demandez pas d'élucubrer à mon tour sur ce sujet. Où commence un cercle? Il y a des questions qui n'ont pas de sens. Il y a des réponses qui n'ont aucun intérêt. Il n'y a pas de début et ce n'est vraiment pas la peine de se casser la tête avec ce genre de problèmes.

Revenons donc à la mémoire. Nous vivons dans le passé. Le passé n'existe que dans la mémoire. Toute notre existence est donc un souvenir. Ce souvenir peut être immédiat, récent ou lointain. Le critère en est sa proximité avec la ligne abstraite qu'on nomme le présent.

Mais soulignons une fois de plus, et ça ne suffira quand même pas: le présent n'existe pas. Il n'y a que du passé. Toute notre vie n'est qu'un souvenir. Nous sommes des souvenirs pour les autres. Nous sommes tout autant des souvenirs pour nous-mêmes. Notre conscience et la conscience de notre conscience n'est que du souvenir. Tout le travail mental, depuis la perception la plus immédiate jusqu'au raisonnement le plus abstrait, n'est que le maniement des souvenirs.

* * *

Nous reviendrons encore sur le sujet de la mémoire. Pour l'instant, c'est l'action qui nous préoccupe. Comment l'action est-elle possible? Comment une

chose peut-elle agir sur une autre? Nous avons vu que la causalité était inaccessible à la pensée pure et que, si nous en avons quand même une connaissance, c'est parce que nous sommes nous-mêmes capables d'actions qui changent l'ordre des choses existant. Nous avons aussi reconnu l'œuvre d'une volonté dans tout le devenir de la biosphère. Nous avons démontré, avec Monod, que le Bios créait les formes de vie à la manière d'un artiste. Le devenir biologique, la vie sous toutes ses formes, c'est la seule réalité.

Pour se réaliser, la vie a besoin de s'écarter, de se distinguer du tout non différencié. Elle doit donc agir. Une action est un changement. L'action du Bios est un changement orienté dans une direction voulue. Sans la mémoire, les notions de distinction, de différence ou de changement seraient inconcevables. Le changement ne peut se passer ailleurs que dans une mémoire. Pour une conscience privée de mémoire, le changement n'existe pas. Elle contemple dans l'éternité un monde uniforme. Par contre sans conscience aucune, il n'y a pas de monde du tout.

L'action est donc bien une vue de l'esprit. L'esprit l'introduit entre des termes qu'il a isolés dans le contenu de la mémoire. C'est ce contenu qui est le monde que nous observons. Comment l'action est-elle possible? Mais pour un esprit opérant sur des souvenirs, *tout* est possible. L'action aussi. Et aussi beaucoup d'autres choses. Nous en parlerons dans un prochain livre.

Nous avons assez répété que la vie était action. Voilà maintenant que l'action n'est qu'une vue de l'esprit! Mais alors, la vie serait une vue de l'esprit? Eh bien oui. Comme tout le reste, le devenir qu'on appelle vie se passe dans la mémoire.

Je crains encore de ne pas être suffisamment clair, suffisamment explicite. Il n'y a pas d'existence en dehors de la connaissance. L'opposition entre le sujet connaissant et le monde à connaître n'est qu'une hypothèse de travail. Elle est injustifiable.

Supposons un monde, ou plus simplement un objet sans l'existence d'aucune conscience. On a bien forgé le concept de néant. Nous avons vu ce qu'il fallait en penser. Forgeons à notre tour un néant de conscience. Comment serait alors notre objet? Serait-il rouge, rond, sucré, bruyant, parfumé ou chaud? Il ne pourrait avoir aucune de ces qualités, car ce sont celles que notre système de perception et de cognition attribue aux choses. Pourrait-il être conducteur d'électricité, émetteur d'ondes radioactives, etc? Non plus, car ce sont encore des qualités dérivées de notre système de perception et de cognition.

Que serait donc cet objet? Il ne serait rien. Il ne peut être quelque chose que pour une conscience, que pour un système de perception et de cognition. Mais peut-il tout simplement exister? Qu'est-ce que l'existence de quelque chose qui n'est rien? Qui n'est ni dans le temps ni dans l'espace, qui n'a aucune qualité, aucun caractère, qui ne se distingue en rien du néant? Eh bien, c'est tout simplement rien. Ça n'existe pas. Ça ne peut pas exister. Point.

Ce qui ne veut pas dire que notre système de perception et de cognition soit le seul possible, ni le plus complet. Il y en a d'autres dans le monde vivant. Leur perfection est fonction des besoins de l'espèce. Ils sont tous complets. Le nôtre est ce qu'il est. Il est fondé sur la mémoire à un tel point que notre vie même est un souvenir. Je suis mon propre souvenir, donc j'existe.

Ceci étant bien établi, peut-on concevoir l'action du Bios sans la mémoire? La mémoire est-elle l'attribut du Bios aussi, ou est-ce seulement le nôtre? Nous ne pouvons connaître que ce que nous atteignons du dedans. Toute notre connaissance nous est donnée du dedans, c'est une lecture intérieure. Notre connaissance du Bios n'y fait pas exception.

Ce qui s'est passé entre les deux boules de billard dont nous avons parlé dans l'exemple de tout à l'heure est une succession. C'est la raison qui y voit une action et une réaction. Nous sommes des êtres agissants. Nous sommes capables de reconnaître une relation causale à l'intérieur du phénomène, comme si nous agissions nous-mêmes. Comment l'action est-elle possible? C'est demander comment la vie est possible.

La vie est le fait primordial. C'est elle qui explique tout, sans que rien ne puisse l'expliquer. Toute la connaissance humaine n'est que de l'anthropomorphisation. C'est une biomorphisation générale jusque dans les recoins les plus cachés que l'investigation la plus poussée peut atteindre. On y aboutit à l'énergie, c'est-à-dire au travail, à l'action. Autrement dit, après avoir écarté l'un après l'autre les différents miroirs dans lesquels on se regardait, on ressort un dernier objet. On l'époussette. Tiens, c'est encore un miroir!

Nous sommes faits pour l'action et tout notre système de perception et de cognition est constitué en vue de l'action. Nous ne pouvons connaître autre chose que ce qui est relatif à l'action. Nous avons envoyé des hommes sur la lune. Qu'est-ce qu'ils ont ramené? Des cailloux. Ils ne pouvaient pas ramener autre chose. Il n'y a pas d'autres choses dans notre réalité. Il n'y a que

la vie, ce qui l'environne et ce qui la concerne. On pourra fouiller tout l'univers. On n'y trouvera jamais rien d'autre que notre propre image et la réalité que nous créons nous-même.

* * *

Placé dans le néant de conscience, est-ce que notre objet de tout à l'heure pourrait avoir d'autres qualités inconnues de notre système de perception et de cognition? Nous avons vu ce qu'était une qualité: elle n'appartient pas à l'objet mais à la conscience. Si nous supposons l'existence de qualités inconnues de notre système de perception et de cognition, elles ne peuvent être que connues par un autre système, donc être dans une conscience.

Par contre, une conscience vide d'objet n'est pas seulement concevable. C'est un fait d'expérience dont peuvent témoigner encore aujourd'hui certains explorateurs du monde mental. Encore aujourd'hui, mais beaucoup moins qu'autrefois. Aujourd'hui on fait du tourisme. On visite les ruines et les vestiges. On fait des milliers de kilomètres pour aller piétiner dans des musées, souvent les mêmes que ceux qu'on a à deux pas de chez soi, mais où on n'a jamais mis les pieds. Mais là n'est pas le problème.

CHAPITRE 4

UN FAIT D'EXPERIENCE

LES MOTS

Je me suis lancé étourdiment dans une entreprise impossible. Comment avais-je pu nourrir le moindre espoir de pouvoir abattre le mur des mots par d'autres mots? J'ai presque envie de faire mes excuses au lecteur pour l'avoir moi aussi baladé à travers un dédale de mots, après lui avoir fait entrevoir d'abord un monde différent. J'ai l'impression d'avoir agi comme pour le tromper, comme pour l'appâter et de ne pas lui avoir donné ce que je lui avais promis.

C'est que je n'ai pas l'habitude de me servir des mots. Les évidences que je voudrais faire éclater devant les yeux des autres ne m'ont pas été révélées par des mots. Le mot est pour moi un outil nouveau et c'est à l'usage que je me rends compte de ses possibilités. Elles ne vont pas bien loin. Je le savais déjà en lisant les écrits des autres. Je n'ai pas l'impression que les miens portent beaucoup plus loin. L'homme d'aujourd'hui est un lecteur, pire encore depuis peu, c'est un auditeur. Même quand il essaie de prendre de l'élan, même quand il arrive à s'envoler, il vole à ras des mots, il ne s'en écarte pas. Il s'accroche aux mots, il les tourne et les retourne, il les explique et il les commente avec d'autres mots, il les critique et les condamne toujours avec des mots. Comment pourrait-il comprendre en lisant des

mots que la prison dans laquelle il étouffe est faite précisément de mots? Non, les mots qui viennent s'ajouter aux mots ne font qu'en épaissir les murailles.

Il ne suffit pas de lire dans un livre que la vie est prisonnière des mots pour pouvoir s'en libérer. C'est le contraire qui se passe. C'est seulement lorsqu'on s'est libéré qu'on se rend compte que la prison c'étaient les mots.

J'ai essayé de vous faire entrevoir autre chose. Le pratiquant l'a très certainement compris, mais pas grâce aux mots. Il a été sensible à un message qu'il avait déjà deviné dans la pratique de sa discipline. Je serais très heureux s'il a pu l'aider à en améliorer sa compréhension. J'allais dire sa technique. Ç'aurait été même plus juste que compréhension car ce terme nous ramène malgré nous à l'idée de la compréhension verbale, aux mots.

Je pense aux pratiquants pour qui leur travail est une recherche et non un passe-temps. Ils sont peu nombreux et ne seront probablement pas les seuls à lire ce livre. Aux curieux et aux érudits, je ne peux que présenter mes excuses pour leur avoir fait perdre leur temps. Ils ne trouveront rien dans mon livre.

Je ne prétends pas être un poète. Je sais seulement que lorsque le poète montre la lune, l'ignorant regarde le doigt. Mais ce n'est pas lui qui est le plus à plaindre. C'est l'érudit. L'érudit lui regarde sous le bras et s'écrie: "Le bouton que vous avez là dans la cavité sous-aissellienne juste à la limite du système pileux, c'est une piquête de *tripiscorinopodus lipocreptus dextrogyre*".

LA MAIN, INSTRUMENT DE LA CONNAISSANCE

Le monde est construit en vue de l'action. L'instrument de l'action pour nous est la main. Elle agit de l'extérieur, elle a besoin de rencontrer une certaine consistance qui correspond aussi à une certaine température. On voit comment se constitue autour d'elle le monde sur lequel elle aura prise.

Tout d'abord est éliminé du champ de la perception tactile tout ce qui ne se prête pas à la manipulation. Les gaz, les ondes, les microorganismes, les micropoussières, etc. La gamme des sensations tactiles comprend le chaud, le froid, le dur, le mou, le liquide, le tranchant, l'aigu, etc. Il est évident que ces qualités n'appartiennent pas aux choses et qu'elles ne sont que des sensations.

Ce n'est pas encore clair ? Disons la même chose en d'autres termes. Le chaud est en fait une façon neutre de dire brûlant. L'aigu est piquant, le dur est résistant, le mou est confortable, etc. On ne peut pas s'y tromper. Les mots techniques par lesquels on voudrait attribuer des propriétés aux choses ne peuvent pas dissimuler leur origine et leur véritable nature: ce sont des sensations. Leur rôle est d'apporter des informations qui sont toutes

destinées à rendre possible et à faciliter notre action sur les choses afin de protéger et de propager la vie.

Cette action peut revêtir différents aspects. Tout se résume en définitive à une action du genre manuel. Nous avons dit quelque part que l'idée de l'action à distance répugnait à l'esprit scientifique. Nous voyons maintenant pourquoi elle répugne encore plus au sens commun. L'action pour nous, c'est ce que fait la main. Or la main agit par prise directe, par contact, par étreinte. La distance pour elle est plus qu'un obstacle: elle la rend impuissante.

La main façonne, elle produit, elle fabrique. Elle dégage de nouvelles formes, elle assemble pour construire. Elle a besoin d'un monde d'objets nettement dessinés et bien distincts les uns des autres. C'est un monde fait pour la plus grande efficacité de l'action de la main. Tous les sens contribuent à le lui créer. Et tout particulièrement la vue. L'escargot a des yeux. La mouche aussi. L'aigle, le serpent, le taureau possèdent le sens de la vue comme nous. Pourtant, il n'y a que l'œil humain qui isole des objets aux arêtes bien nettes, des objets dont les contours se dessinent avec précision, des objets qui se superposent et s'entremêlent sans jamais se confondre.

On a bien été obligé de nous accorder que les qualités que les objets ont l'air de présenter à notre sens tactile ne leur appartiennent pas en réalité et qu'elles ne sont que nos propres sensations. En va-t-il autrement pour les aspects sous lesquels nous croyons que les objets se présentent à notre vue? Non. C'est la même chose. Les objets que nous voyons sont des sensations. L'œil est sensible à la lumière. Il voit la lumière. Sans la lumière il n'y aurait pas de vision et le monde serait réduit à du chaud, du froid, du dur, du mou, etc. La connaissance

globale de la majorité des objets serait impossible, ainsi que la connaissance de plusieurs objets à la fois. La distance rendrait les objets inaccessibles à la connaissance et les rapports et relations seraient réduits à ceux du voisinage immédiat.

C'est la vue qui élargit le champ de connaissance en dehors de ce qui est palpable. C'est elle qui enrichit la connaissance de rapports et de relations. Mais comment s'y prend-elle? L'œil voit la lumière. La lumière n'est pas un objet. Nous sommes bien d'accord. Si l'œil n'avait que la faculté de distinguer l'éclairé du non éclairé, il y aurait une confusion qui ne permettrait pas de distinguer des objets nettement dessinés. C'est lorsque la lumière se décompose en couleurs qu'apparaît enfin ce que nous appelons des objets.

Mais ce que nous voyons, ce ne sont pas des objets mais seulement de la lumière que l'œil et le cerveau composent en images. Pour la construction de ces images, les "objets" ne sont même pas nécessaires. Ce que nous voyons au cinéma a toutes les apparences d'une réalité faite d'objets. Pourtant nous savons bien que ce n'est que de la lumière. La lumière n'est pas un objet, nous étions bien d'accord tout à l'heure. Nous ne voyons que de la lumière. Les objets sont des images de notre propre fabrication. Ce sont des sensations. Elles sont là pour servir la main.

Au même titre que tout le reste. Les jambes par exemple. Elles se sont mises elles aussi au service de la main en la libérant de cette tâche, somme tout subalterne, qu'est la marche. Mais non sans l'aide du système nerveux qui a accompli une prouesse extraordinaire en assurant l'équilibre du corps sur deux pieds seulement. Et ça n'a rien à voir avec le maintien

en équilibre des oiseaux qui, eux aussi, se tiennent debout sur deux pattes. Leur polygone de sustentation est énorme comparé à celui des pieds et puis leur corps est placé à l'horizontale. Non, la station debout de l'homme est un prodige incomparable. Un prodige d'adaptation du squelette, de réorganisation du travail musculaire, d'affinement de la sensibilité, etc, etc. Et tout ça au service et à la gloire de la main.

Il reste que le véritable miracle qu'a accompli la main c'est l'éveil de la raison. Elle a obligé l'intelligence, latente et larvée dans tous les êtres vivants, à s'exercer en établissant des rapports et des relations entre les choses, à se perfectionner en imaginant des liaisons nouvelles, enfin à se transformer en raison par l'éveil de la conscience réfléchie.

L'homme est l'œuvre de la main. C'est grâce à la main que l'homme s'est éloigné du monde animal. C'est grâce à elle que son monde est entièrement différent. L'animal est intelligent, mais n'invente pas. Il n'est pas créateur, il n'est pas compositeur. Il est seulement exécutant. Aussi son monde n'est pas comparable au nôtre.

Avec un système de perception en tout semblable au nôtre, il ne construit pas un monde comme nous. Sinon comment expliquer que le taureau puisse se tromper aussi grossièrement. En fait, il ne se trompe pas. Il agit dans son monde à lui, pas dans le nôtre. Le monde de l'animal n'est pas le nôtre. Ce sont deux mondes très différents. L'un est un monde de signes déclencheurs de réactions instinctives, l'autre est un monde d'objets, de pièces détachées et de matériaux. L'un est un monde où se déroule l'exécution d'un programme, l'autre est un

monde où se produit une action créatrice. L'un est un monde achevé, l'autre est un monde en train de se faire.

Et c'est la main qui continue à le créer. La main calleuse et puissante du travailleur a accompli son œuvre: c'est le monde qui est le nôtre. Mais lorsque parfois, la main se trouve libérée des contraintes du travail, lorsque, fine et sensible, elle se consacre à d'autres explorations, elle nous mène vers la création d'autres mondes encore.

Je ne connais pas grand-chose aux arts en général. Je suis seulement musicien. Je crois que je peux parler de musique sans dire trop de bêtises. La musique est avant tout l'œuvre de la main. Bien sûr, je ne dénigre pas la musique vocale, mais elle aussi n'a atteint ses sommets que grâce à l'instrument. C'est la main qui fouille les sons. Quiconque s'est adonné, ne fut-ce qu'un peu, à l'improvisation sait ce que je veux dire. C'est la main qui guide l'intuition, c'est elle qui explore les harmonies. Un compositeur met la main sur un motif nouveau ou sur un thème original. Comme on met la main sur une trouvaille. La suite est élaboration et développement. C'est la main qui a fait l'essentiel. Et puis il y a l'interprétation. Ce travail prodigieux qu'accomplit la main en parcourant les touches avec une précision et une sensibilité inimaginables. Ce monde de sons qui se crée devant nous, ce langage qui nous émeut en touchant un domaine privilégié de l'esprit.

Je m'abstiendrai de parler de peinture ou de sculpture. Je n'y connais rien. Néanmoins, je suis sûr que ce monde-là aussi est l'œuvre de la main.

Et ce n'est pas fini. D'autres explorations encore sont possibles. J'en ai longuement parlé dans mon livre sur le Tai ji quan. C'est encore la main qui nous guide et qui

nous fait découvrir le monde des énergies. C'est elle qui nous guide vers la libération. C'est elle qui a créé le monde, c'est elle aussi qui peut nous en libérer.

L'HOMME D'ACTION

Nous avons longuement analysé la volonté. Nous avons essayé d'en donner une définition aussi précise que possible. Il suffit cependant d'un bref moment d'attention lors de l'exécution d'un acte volontaire pour se rendre compte à quel point l'analyse et la définition passent à côté de l'essentiel du phénomène de la volonté, tel qu'il apparaît vraiment dans le comportement humain.

C'est le matin. Le réveil a sonné, mais vous restez encore un peu dans votre lit. Vous pensez: "Je dois me lever" mais vous ne le faites pas. Puis, soudain, hop, d'un bond vous êtes hors du lit. Aucune analyse ne peut expliquer ce qui s'est passé.

Le phénomène de la volonté n'a que l'apparence de la rationalité. En fait il appartient à un autre domaine. Un domaine où la rationalité n'a pas cours, où la conscience, convenablement épurée, ne fait qu'acte de présence. Elle n'est que le témoin. C'est lorsque la conscience n'est pas épurée qu'on encombre le phénomène d'apports secondaires qui faussent tout et créent l'illusion de ce que nous connaissons sous le nom d'acte volontaire.

Tout d'abord les motifs. Les motifs sont des apports secondaires et extérieurs dont on colore l'acte volontaire de la vie courante après coup. On agit d'abord. On explique après. L'homme d'action le sait. L'homme ordinaire se fait des illusions.

J'ai participé à de très nombreuses expériences d'hypnose. J'en cite une qui éclaire bien ce que je viens de dire. Une suggestion post-hypnotique est un ordre qu'on donne au sujet pendant son sommeil et qu'il doit exécuter après le réveil. On lui a suggéré l'oubli de tout ce qui s'est passé pendant la séance, ce qui fait que lorsqu'il exécute l'ordre post-hypnotique, il croit agir de son propre gré. Au cours de nombreuses expériences, nous avons ordonné à différents sujets de chanter la Marseillaise à une heure bien précise. Le premier, à l'heure donnée, était en train d'écouter la retransmission d'un match de football à la radio. La France venait de marquer un but. Il a bondi en s'écriant "La France mène par 1:0, vive la France. Allons enfants de la patrie..." Il s'est mis à chanter tout naturellement. Le deuxième, à l'heure donnée, discutait avec un collègue. "Nous sommes en train de refaire la même erreur qu'en 39. Hitler s'armait jusqu'aux dents alors que toute l'Europe dansait le Lambet Walk. Les plus inconscients c'étaient nous les Français. On chantait la Marseillaise sur l'air du Lambet Walk. Ça faisait: Allons enfants de la patrie..." Et il se mit à chanter et à danser. Le troisième, l'heure venue, s'adresse à un ami: "Il y a quand même une chose qui me chiffone depuis que j'étais gosse. Dans la Marseillaise on fait la liaison sanguimpur. Si on fait la liaison, c'est sangimpur qu'il faut prononcer, comme au début: "Allonzenfants..." et il se mit à chanter. Le quatrième, à l'heure venue, commença tout simplement à chantonner la Marseillaise. Nous lui

demandâmes pourquoi il chantait ça. Il répondit: "Comme ça, j'aime bien". "Vous chantez souvent la Marseillaise?" "Oh oui, très souvent", ce qui était bien entendu tout à fait faux.

Nous avons fait une cinquantaine d'expériences semblables. Toutes avaient ce point en commun: le sujet avait besoin de donner une explication à son comportement. Il lui ajoutait le motif. Il le rendait rationnel.

Un autre apport secondaire qui fausse l'analyse de l'acte volontaire est la charge émotive. Certains actes sont accompagnés de plaisir, d'autres d'ennui et même de souffrances. On a vite fait de prendre le plaisir pour le motif déterminant l'acte agréable, ou par exemple le devoir pour celui déterminant un acte ennuyeux ou pénible. La charge émotive aussi ne fait que colorer un acte qu'elle ne détermine pas.

Mais, ce qui fausse le plus l'image de l'acte volontaire est le jugement de valeur. La raison a des normes. Le jugement normatif s'infiltré irrésistiblement dans tous les phénomènes psychiques. Le bien et le mal, sous d'innombrables aspects nuancés à l'infini viennent à leur tour colorer l'acte volontaire. L'illusion est créée. La volonté est libre mais motivée. On choisit librement mais en fonction de motifs. De motifs qu'on a sélectionnés librement au préalable. L'impasse est totale.

La volonté n'est ni libre ni déterminée. Elle n'obéit ni à des causes ni à des motifs. Elle n'est dirigée ni par la raison ni par les sentiments. La volonté est le fait primordial de la vie. La vie est inexplicable. La volonté est inexplicable. La conscience est inexplicable. Pour

expliquer, il faut décomposer et comparer. Il y a des faits primordiaux qu'on ne peut réduire à des composants plus simples, qu'on ne peut comparer à rien.

* * *

Une pierre qui tombe suit une tendance. Un oiseau qui vole agit contre cette tendance en utilisant une machine spécialement conçue à cet effet. Pour pouvoir s'en servir, il a besoin de certaines connaissances. Elles sont contenues implicitement dans son instinct. Il utilise la machine à voler d'instinct.

Mais, qu'est-ce que ça signifie agir d'instinct? Ce n'est pas agir comme un automate. Dès le premier coup d'œil on voit la différence. Ce n'est pas agir au hasard. Comme un somnambule non plus. Ni comme un homme qui pèse le pour et le contre. L'action instinctive est un comportement qui implique un choix en vue de la réalisation d'un but. C'est une action volontaire à l'état pur. Elle n'est pas encombrée de jugements de valeur, elle est libre de toute motivation car il n'y a pas de pour et de contre, elle n'est pas chargée d'ennui ou de souffrances et peut-être même pas de plaisir. C'est un élan qui mène droit au but. Elle correspond très exactement à notre définition de la volonté.

Si l'action instinctive est en fait une action volontaire pure, qu'en est-il de l'acte volontaire humain qui s'en distingue tout de même très nettement? Il s'en distingue en effet. C'est un acte volontaire embrouillé, bâtard, hésitant, barbouillé de craintes et d'angoisses, troué de

soucis pour des regrets futurs, accablé de scrupules et de considérations les plus diverses, étouffé par les prétentions et l'orgueil, empêtré par la timidité et la maladresse. Si l'action se réalise malgré tout, on a l'impression que cela n'a été possible que grâce à un processus extrêmement complexe. On considère cette façon d'agir comme normale, comme humaine. Ce serait probablement vrai s'il n'y avait jamais eu, et s'il n'y avait pas encore quelques rares hommes d'action.

Un homme d'action est un homme de connaissance qui participe au monde. Il voit directement. Il saisit les rapports sans les avoir cherchés. Il est toujours au centre des choses, au centre vers lequel tout converge. Son action est directe, il va droit au but sans l'avoir choisi. Il ne se trompe jamais car il passe d'une évidence à une autre, guidé par une volonté dont le but n'est jamais remis en question. C'est la même volonté qui guide de la même façon toute la vie de la biosphère. C'est celle-là même qui guide l'acte instinctif.

A chaque instant de l'exécution d'une action instinctive, il y a un choix à faire. Un choix en fonction de certaines données et du but à atteindre. Chaque battement d'aile de l'oiseau qui vole est un choix. Son intensité, son orientation sont le résultat d'un choix. Peu importe qui choisit. La petite déviation que fait l'oiseau pour happer un insecte au passage est un choix. C'est l'exécution d'un acte qui a été voulu.

La volonté qui habite l'oiseau est pauvre. Elle est très limitée. L'oiseau ne peut pas vouloir grand-chose. Néanmoins lorsqu'il fait quelque chose, c'est parce que c'est voulu. La biche qui fuit la horde des tueurs à cheval fait un choix à chaque bond. Ses possibilités aussi sont très limitées. Celles de l'homme sont plus

grandes. Le Bios l'a fait monter en grade. Il lui a donné de l'avancement. Il l'a privilégié en lui déléguant des pouvoirs afin qu'il continue son évolution par ses propres moyens. A son gré. La chasse à courre est l'une des monstruosité qui font partie du lot d'erreurs propres à toute évolution.

L'homme a des possibilités plus grandes et plus variées. Néanmoins la différence n'est pas seulement quantitative. Le pouvoir qu'il a reçu lui permet de créer. Au même titre que le Bios. Mais avec quelle absence de sagesse, de prévoyance et d'égards. Avec quelle succession d'erreurs monstrueuses en comparaison desquelles la chasse à courre n'est qu'un petit divertissement angélique.

L'homme est donc un créateur. Sa créativité a été voulue au même titre et de la même façon que la faculté de voler de l'oiseau ou celle de nager du poisson. Ses œuvres sont voulues exactement comme celles de l'araignée ou de l'abeille. Il y a seulement un maillon en plus dans la chaîne. Il y a, entre le Bios et l'œuvre, un gradé à qui ont été laissées quelques initiatives.

Seul l'homme d'action est un véritable créateur. Lorsqu'une œuvre est le fruit de mille combinaisons essayées et abandonnées, lorsqu'elle a subi des retouches tellement nombreuses qu'elle n'a plus rien de ce qu'elle était au départ, lorsqu'elle est sortie péniblement après mille hésitations et recommencements, on peut être sûr qu'elle n'est pas le produit d'un homme d'action. Comme l'oiseau qui corrige son vol, l'homme d'action corrige son œuvre en cours de route, il ne la recommence pas. Il va droit au but sans se soucier des moyens, sans marchander l'effort quand il est nécessaire, sans se soucier de la

valeur de l'œuvre réalisée. Quand elle est originale, elle est un chef-d'œuvre le plus souvent. Quand c'est une réplique, elle est juste. Quand c'est une imitation, elle est bonne; quand c'est une redite, elle en valait la peine.

L'homme d'action agit. Comme l'oiseau vole. Le vol de l'oiseau n'est jamais faux, il n'est ni bon ni mauvais, il est juste. L'homme d'action agit juste. Les critères de valeur ne le concernent pas.

L'ESPACE DE LA VIE

Pour la science, l'apparition de la vie sur terre est un événement qui s'est réalisé malgré une probabilité tellement faible qu'on devrait la considérer comme nulle si la vie n'était pas là, justement comme preuve que cette probabilité infime existait quand même.

La vie est un phénomène inexplicable par les moyens dont la science se sert habituellement. C'est un phénomène qui se produit dans des circonstances et dans un milieu où sa probabilité est nulle. Comment cela est-il possible? Une fois de plus, le problème est mal posé.

La vie est observée comme n'importe quel phénomène physique ou chimique dont la science a fait son objet. Ces phénomènes sont étudiés dans un espace et dans un temps qui leur sont propres. L'erreur est d'étudier la vie dans ce même temps et dans ce même espace.

Mais ce n'est pas là que se déroule la vie. La vie se déroule à l'intérieur d'un espace rigoureusement fermé et ultra-protégé. A l'intérieur de cet espace-là, la vie n'est plus du tout un miracle inexplicable mais bien un événement de la plus haute probabilité. Dans cet espace-là, toutes les conditions sont réunies pour que tout s'y

déroule de la façon la plus favorable au maintien de la vie et à sa propagation.

Cet espace est celui sur lequel se referme chaque unité de vie. Depuis la cellule la plus simple jusqu'au corps humain, chaque unité de vie se referme sur un espace rigoureusement isolé. C'est son espace-vie. Chaque être vivant est un cosmonaute enfermé dans son véhicule spatial ou dans sa combinaison lunaire. La vie se déroule à l'intérieur du scaphandre. A l'extérieur il n'y a pas de vie. Il n'y a qu'un univers hostile et désert, un univers qui est destructeur de la vie, un univers où, en effet, la vie est un événement impossible.

La vie, c'est ce qui se passe à l'intérieur. Et là, c'est le paradis. Imaginez ce que renferme un corps humain. C'est un véritable monde. Il est peuplé de milliards d'êtres vivants qui forment une société idéale. On a parlé de socialisme utopique et de socialisme scientifique (tiens, tiens, celui-là on n'en entend plus parler!). Ici, c'est le socialisme biologique. Et réussi, celui-là. Immuable depuis des millions d'années. Parfait et définitif. Je ne m'étendrai pas sur la description de ce monde paradisiaque, mais songez seulement que même les conditions climatiques y sont réglées une fois pour toutes de la façon idéale: 37° pendant toute la vie avec un taux d'humidité invariable, idéal lui aussi. Et ce paradis-là, on n'a pas besoin de le mériter. Nous y sommes dès la naissance. Nous y restons jusqu'à la mort.

La vie est à l'intérieur. Comment se fait-il que nous n'en sachions rien? C'est que la vie est fragile et vulnérable. Un rien peut la détruire. Elle est menacée de l'extérieur. Elle a en plus besoin d'apports venant de l'extérieur. Ce n'est donc pas étonnant que les organes

des sens, sous toutes leurs formes, soient orientés vers l'extérieur et non pas vers l'intérieur où ils ne seraient d'aucune utilité.

La vie se déroule à l'intérieur. Pour avoir la connaissance de la vie, les sens ne servent à rien. Ils sont faits pour le monde extérieur. La science qui s'en sert et qui observe l'intérieur des cadavres ne voit rien de la vie. C'est le contraire qu'il faut faire. Il faut se libérer du monde construit par les sens. Il faut s'intérioriser. Il faut pénétrer dans son propre corps et le percevoir, mais pas comme on perçoit un objet. Non plus comme on perçoit son image dans un miroir. Cette image-là aussi est un objet extérieur.

Non, cette perception est d'un autre genre. Pour la découvrir, il faut une longue et minutieuse préparation. Il faut avoir reçu le Xy. Il faut être guidé. Comment pourrait-on découvrir tout seul des techniques tellement étrangères à la vie de tous les jours? Jamais on n'aurait l'idée de consacrer d'innombrables heures à des pratiques aussi inattendues, à une recherche dont le but ne peut être connu que lorsqu'il est atteint.

Pourtant c'est le chemin qui mène vers l'intérieur de la vie même. Son aboutissement c'est l'identification du moi avec la vie. C'est la perception de la vie à l'état pur et par l'intérieur. On est dedans. On est la vie même. On n'est plus une somme de perceptions dues à ses propres sens. On n'est plus son propre souvenir. On vit dedans.

Ceci est un livre sur la connaissance. Ce n'est pas un livre pratique, aussi je m'abstiendrai de décrire les techniques que j'ai mentionnées. Elles sont dues aux grands Maîtres orientaux des temps anciens et leurs origines se perdent dans les tréfonds de l'histoire. Elles

ont été tenues secrètes pendant des millénaires, et si aujourd'hui certaines d'entre elles sont devenues des passe-temps à la mode, c'est qu'elles sont vidées de tout leur contenu. Et c'est tant mieux car ce sont des pratiques dangereuses si elles ne sont pas faites sous la direction d'un guide compétent.

L'EXPERIENCE MYSTIQUE

Il y a donc des connaissances vers lesquelles la raison s'oriente directement. La pensée rationnelle, ou mieux rationalisatrice, met spontanément le cap vers le phare de la causalité. Dans son voyage à travers l'océan de la connaissance, elle se sent en sécurité car elle est guidée par une loi infaillible et universelle.

Mais avant de devenir l'instrument du philosophe et du scientifique, la pensée rationnelle a d'abord été la pensée tout court. De même, avant de s'ériger en loi universelle, la causalité a d'abord été la cause, seulement. La pensée, instrument d'action, a depuis toujours cherché la cause de tout phénomène. Avant de devenir rationnelle, elle a attribué le pouvoir causal à des puissances qui lui étaient inconnues. Les mythologies les plus diverses et surtout les plus invraisemblables en sont issues. Des religions aux pratiques les plus absurdes et les plus grotesques en tirent leurs origines.

Mais gardons-nous bien de simplifications trop hâtives. Au stade de l'évolution où la conscience de l'homme a commencé à s'éveiller, la première évidence qui lui est apparue était celle de son pouvoir d'agir sur les choses. Il a pu voir d'autres hommes agir de même. Quoi de

plus normal qu'il ait cherché à comprendre qui était l'auteur des changements que ne provoquaient ni lui-même ni ses compagnons? L'auteur invisible ne pouvait être que mystérieux. Sa puissance dépassait de si loin celle de l'homme que celui-ci ne pouvait que le craindre.

L'origine des mythologies n'est vraiment pas difficile à comprendre. Mais pourquoi l'adoration? Pourquoi ce besoin de se donner des dieux? Pourquoi la religion? Il faut croire que cela aussi correspond à une tendance profonde de l'esprit humain, tout aussi inexplicable que les autres.

Je ne suis pas croyant. Je ne suis pas athée. Je ne sais pas de quoi on parle!

J'ai cessé de croire à Dieu, au paradis, au diable et au petit Jésus lorsque j'ai appris que ce n'était pas le Père Noël qui apportait les jouets aux enfants. Je n'ai jamais pu comprendre comment on peut cesser de croire au Père Noël et continuer de croire au reste. Mais c'est peut-être encore une de mes bienformations, car je refuse d'admettre que cela pourrait être une malformation.

J'ai néanmoins eu, moi aussi, des expériences qui auraient pu devenir des expériences mystiques si je n'avais pas déjà eu celle du Père Noël. Faute d'érudition et de connaissances en la matière, je ne peux que raconter ma première expérience de ce genre.

Comme tout le monde, j'ai été éduqué dans l'esprit du bien et du mal. En effet, l'innocence de l'enfance paraît inadmissible à la morale de notre civilisation. Nous avons tous, ancrée au fond de nous-mêmes, l'idée de la

valeur et du mérite. La justice nous semble être une exigence essentielle. Dans notre système de morale, l'idée de justice implique celles de récompense et de punition. Ce sont des schémas élémentaires auxquels on n'échappe pas, malgré une évolution personnelle qui peut se dérouler en marge de toutes les autres valeurs de notre civilisation.

J'ai suivi des Maîtres. Leur enseignement a toujours été sobre et rigoureux. Strictement limité à la petite tâche quotidienne. Exclusivement orienté vers la pratique concrète. La recherche profonde vers laquelle nous nous dirigeons était sous-entendue. Jamais je ne les ai entendus prononcer le mot par lequel ceux qui parlent désignent le but vers lequel ils me guidaient. Le silence à ce sujet n'était pas le fait d'une convention tacite. Le sujet était tout simplement ignoré. En parler aurait été indécent. Ça aurait été se ridiculiser. Prononcer ces mots dont se gargarisent aujourd'hui les débutants et les pratiquants chevronnés du dimanche aurait été le signe d'une impudeur lamentable et d'une incompréhension totale.

Travailler. Pratiquer la discipline sans but, sans ambition, même sans espoir. L'exemple du Maître suffisait. Il était plus éloquent que toutes les dissertations, plus stimulant que toutes les définitions possibles du but de la recherche. Sa présence bienveillante était un encouragement suffisant. Son exemple était un guide infailible. Infiniment plus sûr que le meilleur manuel au monde. Son exemple était là aussi pour ruiner toute illusion. Même si dans certains cas mon corps plus jeune arrivait à quelques performances qui dépassaient techniquement celles du Maître, diminué par l'âge et meurtri par les épreuves de

la guerre, il n'en restait pas moins évident que j'étais encore loin de l'essentiel. L'exemple du Maître était là pour le montrer sans que jamais il ait eu à le dire. Bien au contraire. Il était toujours prêt à aider, sans jamais dénigrer.

Je travaillais. Je continuais à pratiquer comme on exerce un métier. J'avais abouti à certains sommets qui me donnaient la joie de pratiquer avec une grande assurance et de poursuivre ma recherche. Mais le grand événement ne se produisait pas. Les années ont passé. Puis des dizaines d'années aussi. Les rêves des débuts, je les avais oubliés depuis longtemps. J'étais heureux de travailler. Sans attendre rien de plus. Je pratiquais comme le violoniste au quatrième pupitre des seconds violons fait son métier. C'est un musicien comme les autres. Il a fait lui aussi le Conservatoire et il a étudié le répertoire des sonates et des concertos. Seulement voilà, depuis longtemps il sait qu'il ne sera jamais un grand soliste et que sa seule promotion pourrait être de passer au troisième pupitre s'il arrivait un accident à son collègue. Il n'en exerce pas moins son métier avec joie, car c'est un beau métier et il le fait bien.

J'en étais là lorsque s'est produit l'événement. Je ne l'avais pas cherché. Je ne l'avais pas mérité. Les efforts que j'avais fait pendant tant d'années me paraissaient dérisoires, comparés à ce que je recevais en récompense.

J'étais éperdu de reconnaissance. Mais ma reconnaissance n'allait pas vers mon Maître. C'était évident qu'il était, comme moi, un maillon seulement, un maillon de la chaîne qui aboutissait à cette chose innommable.

J'étais à nouveau de l'autre côté du prisme, du côté des couleurs, du côté où mon bonheur non mérité était une injustice, où je me devais de me prosterner et de remercier pour ce qui était au-delà de ce que j'aurais jamais pu espérer.

A qui m'adresser? A Dieu? C'était, hélas, aussi ridicule que de remercier le Père Noël. C'était l'occasion d'avoir une expérience mystique. Je ne l'ai pas eue. J'en ai cependant compris le mécanisme. J'en ai vécu tout le contenu émotif et extatique. Plus d'une fois, par la suite, je l'ai retrouvé et approfondi. Sans Dieu. Sans mythes ni religions. Mais toujours avec la plus grande humilité.

CONSCIENCE ET PLENUM

Chaque homme représente, entre autres choses, une quantité. Cette quantité est très strictement limitée et se situe toujours à l'intérieur de certaines limites qu'elle ne dépasse jamais. Il n'y a pas d'hommes pesant une tonne ou ayant 12 bras, etc.

La conscience aussi a un aspect quantitatif. Dans une conscience humaine ne peut entrer un nombre illimité d'objets de conscience. Cette quantité est limitée. Lorsque nous sommes dans le monde, la conscience est saturée d'objets. Il y a toujours une grande quantité d'objets qui échappent à la conscience. Certains de ces objets sont quand même mémorisés et constituent une réserve d'objets inconscients. On peut, à l'occasion, fouiller dans cette réserve. On peut le faire involontairement, comme lors du rêve, ou volontairement, comme en psychanalyse. On déterre et on met à jour, alors, d'autres objets, on sature encore plus la conscience.

Le monde d'objets de conscience a sa raison d'être, nous l'avons vu tout au long de ce livre. Ce monde-là détourne cependant la conscience d'autres objets. A commencer par le corps du sujet même. Pour prendre conscience de son propre corps, il faut déjà diminuer

considérablement la quantité d'objets du monde dont est encombrée la conscience. En s'installant dans une asana ou en pratiquant correctement le Tai ji quan, le corps devient le principal objet de conscience alors que le monde est réduit à quelques perceptions passagères.

La conscience, détournée du monde habituel, devient capable de se fixer sur d'autres objets. Elle découvre le monde du souffle et de l'énergie. Elle a, désormais, pris une orientation diamétralement opposée à celle qui la guidait vers la saturation. Elle se libère aussi bien du corps sous son aspect d'objet, que de son aspect énergétique ou subtil. La conscience se prend elle-même pour objet. Elle devient la conscience de la conscience.

Elle a abandonné son rôle biologique qui était celui de connaître et de choisir, d'inventer et de diriger. Elle a renoncé à être l'instrument de la libération des contraintes du déterminisme mécanique pour s'ériger en liberté pure. Elle est alors affranchie de toutes les contraintes, de tous les asservissements et conditionnements, de toutes les influences et motivations.

C'est un état de grande élévation qui est désigné en sanscrit par le mot Dhyana. Il a donné Chan en chinois. Il a donné en japonais Zen, ce mot que j'évite de prononcer tant il est devenu synonyme de... Mais passons!

Nous avons suivi la conscience depuis la construction du monde jusqu'à sa libération, lorsqu'elle se referme sur elle-même et atteint cet état de Dhyana auquel les premiers traducteurs, jamais corrigés depuis, ont donné le nom ahurissant de méditation. Il n'est pas possible de fournir une preuve plus éclatante d'incompréhension et

d'ignorance. Comment se fait-il que ce terme continue à servir? On a le droit de se poser bien des questions! Une fois de plus, passons.

Nous avons donc suivi la conscience et nous n'avons pas manqué de toujours constater la présence sous-jacente de la volonté. D'une volonté pleinement affirmée ou seulement annoncée sous forme d'intention mais toujours présente et parallèle à la conscience.

C'est dans l'état de Dhyana que les deux parallèles se rejoignent, peut-être un peu comme celles d'Einstein dans l'infini. En effet, la conscience pure est prête à s'ouvrir sur l'infini, si on accepte de ne désigner par ce mot que l'absence de limites. C'est là aussi que s'arrête toute analyse possible car la conscience illimitée est aussi vide d'objets, donc de tout souvenir, et de tout contenu. Que pourrait-on analyser? De quoi pourrait-on parler?

La conscience était limitée par elle-même. Dès lors que cette dernière limitation disparaît, l'ouverture est totale mais en même temps le vide est absolu. C'est le vide d'objets ou de signes mais c'est aussi le Plenum de toutes les virtualités et de tous les possibles.

Le Plenum n'est pas seulement l'aboutissement d'un raisonnement. Notre démarche nous y a amenés par des enchaînements logiques, mais la logique, maniée différemment, peut mener aussi bien à des conclusions contraires. Non. Le Plenum est d'abord un fait d'expérience. Toute la démarche de ce livre n'est pas autre chose qu'une justification logique de l'expérience, sans laquelle elle n'aurait aucune raison d'être. Sans laquelle elle ne serait en rien différente de tant d'autres constructions philosophiques beaucoup plus habiles que

la nôtre dans l'art de l'argumentation et surtout dans l'art de dissimuler ses faiblesses derrière des paravents de grandiloquence ou de noyer ses contradictions dans les brumes d'une formulation inintelligible.

Nous avons essayé de justifier une évidence. C'est une évidence à partir de laquelle notre théorie de la connaissance n'est pas un raisonnement mais une lecture. Je ne suis pas le premier à la faire. Bien d'autres explorateurs du monde mental en ont donné leur propre interprétation. Je m'y suis essayé à mon tour en employant une terminologie de notre époque, simple et précise. Afin de ne pas, à mon tour, m'empêtrer dans des concepts aussi loufoques que la danse de Shiva des électrons ou je ne sais quelle trinité universelle, j'ai rejeté toutes ces doctrines archi-usées et leur vocabulaire périmé ainsi que toute leur symbolique complètement détraquée à force d'avoir trop servi. A force d'avoir été exploités par tant de faux mystiques au cours des siècles. Et par tant de vrais mystificateurs. Mais passons, passons.

Je suis peut-être un peu trop acerbe. C'est là la manière de ceux qui croient être les seuls détenteurs de la grande vérité unique. Mais ce n'est pas mon cas. Oh non! Ceux qui parlent ne savent pas. Ceux qui savent ne parlent pas. Moi je parle mais je sais que je ne sais rien. Je n'ai rien à révéler, aucun message à diffuser. J'ai seulement envie de rire un peu. Et aussi de faire rire mes élèves. J'avoue quand même que des deux, c'est moi qui ris le plus.

Mais revenons donc à l'état de Dhyana. C'est un état de conscience par lequel s'achève le parcours qui abandonne le monde pour aboutir au Plenum. C'est aussi l'état par lequel, dans le sens contraire, commence

la discrimination qui, à partir du Plenum non différencié, mène vers la construction du monde dans ses moindres détails. Oui. Même après tous nos développements, cela peut encore vous paraître étrange de parler du monde et du Plenum comme d'états de conscience. Comme s'il suffisait d'analyser la conscience dans ses différents états pour comprendre le monde, depuis ses toutes premières origines jusque dans sa forme actuelle. Cela peut paraître étrange.

Il n'en est pas moins ainsi. Le monde n'est pas autre chose qu'un état de conscience. Chacun des innombrables objets dont il est fait n'est pas autre chose qu'un état de conscience. Étudier la conscience signifie étudier le monde. Du début jusqu'à la fin. Nous l'avons abondamment démontré. Nos démonstrations sont irréfutables. Tout se passe toujours et uniquement dans la conscience. Y compris la plus brillante démonstration du contraire. La plus évidente preuve du contraire ne sera jamais autre chose que du mental, ce qui lui enlève toute validité en tant que preuve et vient à son tour confirmer notre point de vue.

Pourtant, notre thèse n'a pas le pouvoir de convaincre. On est bien obligé d'admettre. On n'est pas convaincu pour autant. Il manque l'évidence de l'expérience. L'expérience après laquelle, justement, toutes les théories ne sont que logorhée et logomachie. Ceci dit, poursuivons notre analyse, parfaitement conscients du caractère logorhéico-logomachique de notre théorie.

Les parallèles d'Einstein devraient donc se rejoindre dans l'infini. Mais après, que deviennent-elles? Continuent-elles leur chemin sous la forme d'une seule droite? Je n'en sais rien.

Je reprends quand même mes parallèles que sont la conscience et la volonté, au moment où elles se rejoignent dans le Dhyana. Elles s'y rejoignent et elles s'y confondent pour ne faire qu'un seul état de conscience.

Pourtant il y a encore une frontière à franchir avant l'infini. Voilà que je me mets à jouer moi aussi avec ce mot que j'ai qualifié d'absurde et de vide de sens. Eh bien donnons-lui une signification bien précise. Pour nous et dans le contexte présent, l'infini sera le champ de conscience illimité. C'est quand même plus commode que Cecil (champ de conscience illimité).

Nous voici donc arrivés au terme du voyage. La conscience est ouverte, son champ est illimité. Ne me demandez pas sur quoi aboutit le champ illimité de la conscience! Sur quoi voulez-vous qu'il aboutisse! Il aboutit sur le champ illimité de conscience car s'il devait aboutir à autre chose ce serait une limite et le champ ne serait plus illimité. C'est l'infini. Sans parallèles. Sans rien. C'est le vide de forme. C'est le Plenum. Il n'y a rien à en dire.

C'est par le voyage de retour que commence l'histoire de la connaissance. Dans le vide infini, il n'y a aucune différence entre la lumière et l'obscurité. Ce n'est que lorsqu'apparaît le premier objet, aussi minuscule qu'il soit, que la lumière trouve un obstacle pour s'y réfléchir, pour briller en un point et rendre obscur tout le reste de l'univers. C'est ce qui arrive lorsque la conscience se retrouve, lorsqu'elle redevient son propre objet. Elle s'illumine, elle devient lumineuse, elle devient l'unique point brillant de l'Univers.

La conscience est consciente de la conscience. De rien d'autre. Il n'y a rien dans la conscience qu'elle-même. La moindre chose qui y apparaîtrait ne pourrait pas passer inaperçue. Et c'est bien ce qui arrive. La conscience est traversée par une volonté qui semble lui être extérieure. Il y a une première évidence: c'est que la conscience est voulue. C'est une évidence. Il n'y a pas encore de mots pour le dire. Les mots appartiennent au monde. Le monde est la toute dernière couche de la manifestation. Lors du voyage qui va du monde vers l'infini (revoir la définition) les mots sont un bagage encombrant et inutile. Il est difficile de s'en débarrasser. Le "singe fou" (*) ne se laisse pas déposséder de son joujou favori. Par contre, lorsqu'on fait le voyage dans le sens contraire, la conscience est merveilleusement libre de mots. Elle est nette et lumineuse. Un objet de conscience qui y apparaît est unique, évident, seul présent. Comment ne pas le voir? Comment ne pas en *prendre conscience*?

Ce premier objet que la conscience prend, cette première chose que la volonté veut, c'est la vie même. Avant de se manifester sous une quelconque apparence, la vie est d'abord voulue, elle est d'abord objet de conscience. Elle apparaît d'abord comme objet de volition avant de se manifester à la conscience sous une forme concrète comme les battements du cœur ou comme la respiration par exemple. Mais sous cette forme concrète aussi elle est encore l'unique objet de conscience, qui la prend, qui en jouit pleinement, qui l'assimile, qui s'y identifie.

(*) Désigne l'incessant monologue intérieur. Voir "La Voie du Tai ji quan".

La vie est là. C'est le fait primordial. La vie est voulue. C'est l'évidence première. Les mots viendront longtemps après. Quand on aura refait tout le voyage du retour. Les évidences seront toujours présentes. Alors, à quoi pourraient bien servir des mots? A quoi peut servir la raison? Tout juste pour rire un peu. Ou alors pour échafauder une théorie de la connaissance totalement inutile après l'expérience et dépourvue de sens si elle n'en est pas la lecture.

L'histoire de la connaissance, c'est le voyage de retour. Le terminus c'est le monde. La volonté, comme une comète, trace le chemin qui va de l'infini au terminus. Comme la vague qui dépose un peu d'océan au fond d'un trou sur le rivage, le Bios dépose un peu de volonté dans la conscience individuelle. C'est la même volonté, c'est le même élan, c'est la même vague du même océan. Nous sommes voulus de la même façon que nous voulons.

Comprendre que la vie est intelligence, conscience, volonté, sagesse et génie artistique. Comprendre que la vie même est la réponse à toutes les questions. Comprendre que la vie est l'unique règle de vie.

C'est cela la Biosophie.

SILENCE

A quoi bon continuer. Il est grand temps d'arrêter ce livre. Le bla-bla-bla n'est pas mon fort. En grattant un peu, j'aurais pu peut-être faire un texte aussi bon qu'un autre. Il aurait fallu pour ça que je croie au pouvoir du message verbal, à son utilité ou tout simplement à la possibilité d'exprimer et de décrire par des mots ce qui se passe dans un domaine où toute formulation détruit le phénomène qu'on aurait voulu saisir.

Bien au contraire, je sais que le message verbal n'a pas le pouvoir de transmettre l'essentiel. Il est donc inutile de s'empêtrer dans des notions qui sont toujours immanquablement à côté. Comme d'ailleurs tout ce qui a été écrit sur la connaissance. Que peut-on expliquer avec des parallèles, avec des voyages à travers des couches de conscience, avec des singes fous et que sais-je encore? Dire que le Xy est une volonté qui oriente la conscience dans le sens opposé à celui que prend la vie pour se manifester; dire qu'elle s'oriente à partir du monde vers l'infini; dire que c'est une volonté souvent plus forte que la vie même car elle arrive à faire renoncer à toutes les manifestations de la vie; dire que ce n'est que lors du voyage de retour qu'on se rend compte à l'évidence de ce qui a été la force motrice à l'aller, c'est une fois de plus être complètement à côté.

Pourtant, il est difficile de dire tout ça autrement sans tomber dans le mélo ou dans l'inintelligible.

Dessiner un son. Décrire par des mots l'Incarnatus de Mozart, parler du Xy et de la connaissance, c'est exactement la même chose. C'est être définitivement à côté. Ça n'a aucun sens. C'est comme si on essayait de mettre en équations mathématiques l'amour de la vie ou de donner la formule chimique du bonheur.

Pourtant, c'est bien ce que je fais. J'essaie de dessiner la symphonie de la connaissance. J'essaie d'enfermer la lumière dans des emballages cadeaux. J'essaie de faire prendre dans le creux de la main l'harmonie universelle. L'échec est pitoyable. On ne dessine pas la musique. Les cadeaux ça fait tout de suite publicité et pacotille. Et c'est bien de la pacotille. Pour recevoir quelque chose dans le creux de la main, il faut l'ouvrir d'abord. Les mains restent fermées. Crispées. Désespérément.

J'arrête. Tout ce livre, toute ma tentative est lamentable. Je n'ai qu'une envie, c'est d'en rigoler. Je voudrais me rouler une bosse de rire. Je voudrais me taper sur l'épaule et rire jusqu'au bout.

Je voudrais. Je voudrais bien mais je n'en suis pas capable. Je ne suis ni un grand Maître ni un Sage. Pour vivre au sommet, pour vivre en plein soleil il faut couper. Il faut s'amputer de l'Homme. Je n'en suis pas capable. Je suis trop profondément touché. Je suis malade de l'homme. J'ai mal. J'ai mal à l'Homme. Et c'est incurable.

L'Homme, mon frère, ma blessure...

Du même auteur:

La Voie du Tai ji quan,
Médecins, devenez Guérisseurs,
L'explorateur du monde intérieur,
Les Arts Martiaux et le Tai chi de la Voie Intérieure,
(Entretiens avec V. Stevanovitch)
La Gnosée
Le Penseur Redressé
Le Chi Voie de la Vie – Tome I L'approche.

A paraître:
Le Chi Voie de la Vie – Tome II La pratique
– Tome III La Voie
Le Xy et la transmission véritable.

Editeur responsable: V. Stevanovitch
3, rue des Tourterelles, 5198 Maredret-Anhée, Belgique

Tous droits réservés; reproduction, traduction ou adaptation interdites sans
l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN: 2-87199-001-8
Dépôt légal: 1987
Copyright Stevanovitch, éditeur

Ce livre est super-chouette. Pourtant, il comporte une partie mortellement ennuyeuse. Tout au moins pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les problèmes de la philosophie et avec son jargon. Pour ne pas dire son baragouin ou son charabia. Je lui ai donné pour titre: "Voyage en Abstrusie", du mot abstrus – dont la difficulté répugne à l'esprit. J'ai mis à bout la patience de mes amis qui ont bien voulu lire le manuscrit. C'est pourquoi j'ai voulu faciliter le voyage au lecteur en y introduisant un personnage avec des péripéties marrantes. Voilà ce que ça aurait donné:

"Bonjour! Je suis un démon. On m'appelle Dudule: Démon Dudule. Je suis un passager clandestin dans votre voyage en Abstrusie. Je connais bien le pays et si vous ne dites rien à personne, je vous ferai prendre des raccourcis. Mais, chut hein! Pas un mot!"

Puis, au milieu d'un développement assommant je l'aurais fait intervenir:

"Comment ça va? C'est la barbe, hein? Écoutez, je vais vous dire tout ça en deux mots et puis vous pourrez passer directement à la page..."

Et puis j'ai renoncé. Figurez-vous que les uns trouvaient passionnant ce qui avait un effet soporifique sur d'autres. Ça fait que nous n'avons pas été capables de décider ce qu'il fallait sauter. Faites donc votre choix vous-mêmes. Et bon voyage!

COLLECTION BOUTEILLE A LA MER